

**Eric BRIERE**

*Merde, c'est les vacances !*

Roman

6 avril

- Merde, c'est les vacances !

Entre les pans de rideaux, la rue est vide, vide de jeunesse. La vieille Carnet avec son immonde imperméable et sa coiffure en chou-fleur bleutée est en tête-à-tête avec le père Pernot. Scénario étonnant puisqu'il y a à peine une semaine, elle l'accusait dans tout le quartier d'avoir truandé les impôts après que celui-ci ait vendu sa rangée de garages rue des Perdrix. Il y a bien l'ainée des Gautier en train de promener son carlin pile en face de chez lui, mais il la dit cul serré et que si elle prend le pas de sa mère, ce qui sera certainement le cas, sa destinée sera toute tracée dans les bras d'un notable catho. Avec ses longues jambes sous sa jupe en laine grise et son blouson molletonné cintré, elle peine à diriger les dix kilos du canidé attiré plus par l'odeur de ses congénères que par les couinements de la balle que la miss active nonchalamment. Vingt et un ans, un corps de mannequin d'un mètre quatre-vingts avec une tête de bibliothécaire.

- Même pas capable de tirer sur une laisse.

Un Kangoo jaune stoppe devant sa grille. Le gars qui s'extrait du

véhicule, une lettre kraft à la main, semble lutter contre le temps en s'empressant d'enfourner le pli dans la fente de la boîte aux lettres sans trop le froisser. Ses dreadlocks, aux finitions plus qu'imparfaites avec leur embout perlé, virevoltent sous les mouvements de sa tête ronde. Ses lèvres épaisses emplies d'animation trahissent, à elles-seules, son impatience à en découdre avec le capricieux battant.

- Foutus antillais.

Il relâche le rideau et s'assoit sur son vieux fauteuil de cuir brun. Son journal local sur les genoux, il retire ses lunettes et ferme les yeux.

Le décor de la grande pièce de vie est triste avec sa tapisserie à fleurs et ses peintures de mauvais goût, à l'instar du portrait du clown blanc clouté au-dessus du buffet bas en chêne. La sonnerie du téléphone le tire de sa léthargie. Il tend le bras pour décrocher.

- Allo ! oui, si tu veux.

Le combiné raccroché, il se tourne vers la photo posée sur le guéridon près de l'entrée. Elle n'a pas plus de cinquante ans. Son sourire couvre la moitié de son visage et ses yeux bleu-gris semblent transpercer le verre du cadre. Il la regarde un temps, le visage impassible.

- Putain de vie.

\*

- Pourquoi une bouteille, t'as gagné au tiercé ?
- C'est pour ton anniversaire, tu perds vraiment la boule.
- Merde, y a bien que toi pour penser à ce genre de truc.
- Aère un peu, ça pue la mort ici.
- Ça me donne un aperçu de ce qui m'attend.
- T'es bête. Allez avale ça et à tes... Combien déjà ?
- Bien plus que toi mon neveu, bien plus que toi.

Antoine se lève, le verre à demi-plein à la main et se dirige vers la fenêtre. Le voilage écru peine à dissimuler les gouttes qui s'écrasent contre la vitre. D'un trait, il vide son verre et se retourne.

- Tu devrais vendre cette baraque, elle est beaucoup trop grande pour toi tout seul. Chope-toi un appart sympa. Ils viennent de construire un lotissement quartier Bellegarde avec terrasse, cour privée, garage et même un gardien. Et puis autour, tu as tous les commerces, boulangerie, boucherie...

- Un quartier de pédés.

- Merci ! Tu fais vraiment chier des fois. T'as toujours été un vrai ronchonneur. Continue comme ça, t'auras la médaille.

- Ça fait plus de cinquante ans que je vis ici et tu voudrais que je crève dans un cube qui pue la peinture fraîche ! Andrée est morte ici.

- C'est sans doute ce qu'elle a fait de mieux.
- Tu l'as jamais aimée.
- Toi non plus, je te signale. Cette photo, t'as dû en baver des ronds de noisettes pour en trouver une où elle fait pas la tête. Ce jour-là, je sais pas ce que tu lui as fait pour la faire sourire.
- Oh bah toi forcément.
- Oui, mais moi, j'ai pas besoin d'avoir un orgasme pour être à minima agréable avec ceux qui m'entourent, même avec toi. Merde ! Tant pis, il pleut et ça caille, mais j'ouvre un peu.

L'option déménagement, il y avait pensé, mais il l'avait vite effacée. S'enfermer dans un quartier bourré de retraités ou de couples entourés de marmots infects et braillards, sûrement pas. A son âge, il est certain qu'habiter une trop grande maison sans commodités n'est pas chose facile, mais elle est idéalement placée et il y a ses habitudes.

- Sers-moi un autre verre au lieu de dire des conneries.
- Quelles conneries ?
- De vouloir me faire déménager.
- Toujours un temps de retard. Irrigue ton cerveau. Reste ici et tu deviendras blanc comme ce connard de clown. Je sais même pas pourquoi je te parle de ça. Qui vient ici à part moi ? Madame Michaud pour ton ménage, ouais bof. Ah oui, la jolie kiné pour faire tes exercices de musculation deux fois par semaine, aux frais de la sécu, alors que sur internet tu pourrais te faire livrer une... une jeune nana en moins de trois

heures pour un meilleur service.

- Une pute quoi !
- Appelle ça comme tu veux, mais au moins tu t'économiserais le poignet.
- Tu fais vraiment chier Antoine.
- Bon je me barre d'ici avant de moisir. J'embarque la remorque et je repasse après-demain.
- Si tu veux mon vieux, si tu veux.

\*

Ce n'est plus du crachin qui tombe, mais une bonne averse. La tête baissée avec son bonnet bien vissé, à grands pas elle avance. Elle peste contre les voitures mal garées sur le trottoir l'obligeant à emprunter la chaussée au risque de se faire culbuter par un conducteur peu attentionné. Deux nuits de squat passées dans la remise du hall d'un immeuble de haut standing avant de se faire pincer par la concierge pour de nouveau se mettre en quête d'un asile. L'université, en période de vacances scolaires, lui paraît être un bon plan même si elle sait le lieu particulièrement bien surveillé. Elle ressert le nœud de son écharpe et tire sur la laisse de son chien immobilisé par l'odeur d'un sac poubelle percé. Au loin, dans des teintes ardoise, le ciel se déchaîne, déversant une barrière d'eau accompagnée de salves de décharges électriques presque sans intermittence. Elle cramponne les lanières de son sac à dos et court pour trouver rapidement un abri. Un Land Rover avec sa

remorque se met à faire un brusque écart de trajectoire pour l'éviter. Un long coup de klaxon pour un doigt d'honneur.

- Fonce Flip, là-bas, dans le garage.

Adossée au mur, elle regarde le déluge qui tapisse la rue de son puissant voile cristallin. Les rafales en enfilades s'engouffrent et disparaissent après l'avoir violemment imprégnée de leur souffle humide, la rendant transie de froid. Elle jette son sac à terre, attrape la clenche de la porte coulissante et, dans un cri de rage, libère toutes ses forces pour faire glisser les pans dans le rail obstrué par un amas de débris de végétaux. Assise sur une caisse en plastique contre une porte au fond du garage, elle attrape la tête de son chien pour porter ses lèvres sur sa truffe.

- T'as vu mon petit père comme on s'en est bien sortis.

Dans la presque obscurité, elle tâte du plat de la main le panneau de bois, ressentant une légère chaleur. Un moteur ronronne de l'autre côté. Elle extrait de son sac une lampe torche et porte le faisceau lumineux au niveau de la serrure. Une clef y est insérée et légèrement tournée. De son doigt, elle calcule l'intervalle entre le sol et le soubassement.

- Quelle bande de nases.

Elle glisse la page d'un vieux journal sous la porte, casse la barrette de

son stylo et du bout des doigts, minutieusement, tourne la clef et la pousse jusqu'à l'entendre tomber sur le papier. La feuille du journal retirée, elle inspire profondément et ouvre la porte. De haut en bas, elle oscille sa lampe afin de trouver un interrupteur, puis pénètre dans un local d'une dizaine de mètres carrés où trône une énorme chaudière à fuel.

- Ok, on est au chaud pour la nuit et en plus il y a une prise. Regarde Flip, deux portes, qu'est-ce qu'on fait ? T'as raison, on cherche pas la merde, on se fout au fond et basta !

Elle déroule son duvet dans un coin de la pièce, s'y assoit et vide le reste d'un sac de croquettes qu'elle étale sur le sol de béton.

- Toi tes dernières croquettes et moi mon dernier paquet de chips. Y va falloir trouver de la tune pour la bouffe sinon c'est régime.

\*

Son cœur bat encore la chamade. Il se demande comment il a pu éviter cette gamine avec son clébard. Il lui faut être sur le qui-vive et surtout lever le pied. Il n'est que dix-sept heures trente, il a donc largement le temps de fourrer ce foutu lave-linge dans la remorque du vieux pour le déposer à la déchetterie.

- Le vieux, il devient complètement sénile.

Au feu, il passe à l'orange. Ses essuie-glaces s'activent. Sur le siège passager, il caresse son vieux Nikon. Plus d'inspiration pour la photographie, plus rien ne circule dans ses veines depuis que sa moitié n'est plus là. Il pleut encore plus fort dans sa tête que sur la ville. Cinquante ans, bien trop jeune pour s'envoler.

Sur un perron, un homme à la barbe saillante lui fait signe.

- La vache, t'as pas choisi ton jour.
- Pas le choix, j'ai pu me libérer de l'agence plus tôt, un rendez-vous annulé. Ça va toi ?
- Pas trop mal. Par contre, je ne peux te consacrer qu'une heure.
- Alors on y va, ne perdons pas de temps.

\*

Il n'a jamais ouvert ce coffre qui appartenait à son épouse. Pourquoi le faire aujourd'hui ? Sans doute que les mots d'Antoine restés figés dans un coin de son maudit cerveau ont subitement ressurgi. Devant ce fourbi de vieilleries qu'il n'ose à peine toucher, une larme parvient à s'échapper. Lui qui n'en a pas versé une seule à son enterrement. Il l'essuie rapidement comme pour désavouer son état affectif. Dans ses mains, un coffret en nacre où s'entremêlent des colliers, bagues et bracelets de différentes valeurs. Il retire la fine alliance épinglée sur le voile rouge

de la boîte et la dirige face à la lumière du soleil qui, maintenant, a repris ses droits. Onze ans qu'elle est décédée et lui qui pensait que l'anneau de sa moitié était enterré trois mètres sous terre. Il retire du coffre sa robe de mariée et quelques tailleurs parfaitement pliés, des photos d'elle et de lui qu'il survole en remarquant l'absence de sourire de sa défunte sur les clichés.

« Antoine n'avait pas tout à fait tort. »

Et puis... un tas d'enveloppes. Des enveloppes adressées à son nom à elle, toutes confinées dans un foulard Chanel.

« Quelle horreur de bout de tissu. »

Sans délicatesse, il extrait une des lettres et glisse à son nez ses lunettes posées sur son front.

- **Ma chérie...**

\*

Elle se dandine sur les rythmes de son mp3. Flip, la tête posée sur sa cuisse, une oreille couchée et l'autre à la verticale a fermé les yeux. Les siens sont bien ouverts et dirigés vers les deux portes qui n'ont pas de serrure. Et si derrière, il y avait un garde-manger ou un vieux matelas aux ressorts même saillants.

- Celle-là, ça peut pas être la porte d'entrée de la baraque, les tuyaux de la chaudière percent les agglos de l'autre mur. Pas de chauffage, pas

d'habitant.

Elle pousse délicatement la tête de son chien et se lève. Ses pas son mesurés comme si elle marchait sur un plancher couvert de chips.

- Du cran ma fille, tu joues seulement notre place au chaud pour la nuit.

Elle croche une clenche de pierre qualité et la porte lentement s'ouvre sur une pleine obscurité enveloppée de moiteur. Elle s'écarte pour faire pénétrer le rai de lumière qu'elle occulte.

- Putain de merde. Une immense cave à vin.

De part et d'autre de la pièce, des dizaines d'étagères chargées de bouteilles, tantôt blanchies par le temps, tantôt clinquantes donnent à l'ensemble un effet de damier désorganisé. Elle s'approche, regarde à droite, puis à gauche comme si l'endroit était grugé de caméras ou surveillé par un vigile. Elle saisit l'une d'elles avec délicatesse, frotte les particules de poussière, puis la lève à la lumière avant de la reposer. Après avoir examiné quatre autres bouteilles, elle emporte l'élue en la cramponnant bien contre elle.

- Regarde mon gars ce que je viens de dénicher, un blanc de 1983, vingt ans de plus que moi, t'imagines.

Elle se rassoit en tailleur, puis sort de son sac un couteau suisse.

- La vache, il est interminable ce bouchon, je vais être obligé de le péter pour le faire sortir en deux fois.

Elle lève la bouteille en direction de Flip.

- A la tienne mon vieux !

\*

Enfin tranquille, il est allongé sur son fauteuil, pieds et chaussettes sur l'accoudoir, une bière belge posée sur son ventre. Il est en mode détente. Il a raté le début du match, mais vu le manque d'engouement des joueurs, il a l'impression de n'avoir rien loupé. Le houblon pousse les tranches de pommes de terre déshydratées. L'idée de prendre un grand bain bien chaud lui fait presque oublier la poussée des blancs sur les jaunes au-delà de la surface de réparation. Cette saloperie de machine à laver lui a tellement donné du fil à tordre que son dos, par moments, le lui fait salement rappeler. Le ballon passe au-dessus du but.

- Merde, tu loupes pas une occase comme ça !

Il se lève, réajuste le bas de son jogging qui lui rentre entre les fesses,

pose la canette sur le bar et se dirige vers la salle de bain. La mousse enfle sous la pression de l'eau et des enceintes, se dégage la voix d'Arno.

- Au bord de la Volga, j'ai rencontré Olga. Mais Olga, son dada c'était pas moi, c'était la vodka. La.la.la...

Une deuxième bière est décapsulée et en sifflotant il se déshabille. On frappe. Il souffle et enfile son peignoir. Derrière la porte, la magnifique Violette en jupe tailleur sombre et talons hauts. Elle arbore le visage des mauvais jours, celui qui renvoie toute la misère du monde. Ses yeux sont rouges d'un récent déluge et peinent à retenir un nouveau débordement.

- Je ne te dérange pas ?

- Ho ma belle, j'aime pas te voir comme ça.

Cheveux mi-longs aux larges boucles dorées, il ne peut s'empêcher d'y glisser sa main. Ils sont doux et soyeux.

- Oooh Antoine si tu savais...

- Allez viens-là ma chérie.

Il enlace la jeune femme et la serre fort contre lui. Il sait ce qui l'attend car ce n'est pas la première fois qu'il lui sert de confident. Elle est comme une poupée fragile qui se jette bien trop souvent dans des

aventures sans savoir esquiver les coups. Une rêveuse du divin amour, mais éternellement désenchantée. Avec le temps, il est devenu son thérapeute.

- Je suis maudite.
- Viens t'asseoir, je vais te servir un verre.

Il lui prend la main, l'installe sur le canapé et la couvre d'un plaid avant de lui servir un verre de bourbon.

- Tous des menteurs ! Il m'avait dit que j'étais tout pour lui. J'ai même coupé mes cheveux parce qu'il me l'a demandé. Jamais j'aurais pensé qu'il en voyait une autre. Pourquoi il m'a offert cette bague ? Il a même prévu de partir une semaine avec elle en Italie. T'imagines, combien de fois il m'a promis de me faire découvrir le monde, mais son boulot... Son boulot l'empêchait de partir et là, j'apprends de la bouche d'une de ses amies qu'il se barre avec cette fille. L'enfoiré, même pas capable de me le dire en face. Antoine, pourquoi ça tombe toujours sur moi ? Je ne demande pas le prince charmant, mais quand-même. J'ai trente-cinq ans, qu'est-ce que je vais devenir.

Il se lève, attrape la bouteille d'alcool, complète les verres et porte le sien au ciel.

- Tu vas le rencontrer ton prince charmant, je te le promets. Tu le

mérites plus qu'une autre. Tu vas faire une pause, penser un peu à toi et te faire plaisir. Ecoute, j'ai quelques jours à prendre, je vais te le faire oublier ce con. Il l'emmène en Italie, moi, je vais t'emmener au soleil... La Réunion. Oui, c'est ça, La Réunion. On va se faire un petit kif. Je veux que tu reviennes bronzée, remplie de sourires, pleine de vie.

- Tu es l'homme qui me faudrait.
- Arrête de dire des bêtises, je pourrais être ton père.
- Je peux rester un peu ici ? Je n'ai pas envie d'être seule ce soir.
- Reste le temps que tu veux, je plonge juste dans un bain et j'arrive.

En une gorgée, il vide son verre et prend la main glacée de Violette avant de lui poser un baiser sur sa joue brûlante. Elle lui décroche un léger sourire.

La serviette autour du cou, il finit de s'essuyer les cheveux. Pelotonnée au creux d'un gros coussin, le tissu écossais cache son menton, elle est endormie, son verre à demi-plein entre ses doigts. Délicatement, il le lui retire, puis s'assoit à ses côtés. Il pourrait la regarder pendant des heures tellement il la trouve belle. Une profonde vibration, qu'il ne comprend pas, pulse dans le bas de son ventre. L'instant est profond, gorgé d'élégance et de noblesse comme s'il se trouvait seul, planté devant une toile de Bouguereau. Pendant un temps indéfini, il peine à démêler l'imaginaire de la réalité. La sonnerie du téléphone brise sa contemplation.

\*

Sur la table sont étalées pêle-mêle toutes les lettres. Il a lu certaines d'entre elles plus de trois fois. Ses yeux écarquillés survolent l'ensemble, capturant un temps ; un mot, une signature, un graphisme. Il n'en peut plus, il est fatigué et furieux. Sur le parquet, le contenu de la malle est éparpillé après avoir été épluché. Ses pieds flirtent avec des vêtements, des photos ou bien divers accessoires. A présent assis sur son fauteuil, pour la dernière fois, il considère le visage de celle qui l'a accompagné une partie de sa vie. Il vide son verre de prune, puis ferme les yeux. Ses pensées l'emmènent bien loin.

Aubagne, le bal de la Saint-Jean. Son regard épingle le sourire d'un joli minois et en un instant la rigueur de l'habit militaire s'évanouit. Le tournoiement d'une valse fait naître de doux mots au creux d'une oreille cachée derrière un épais manteau de boucles dorées. L'écho de la musique, au cœur de la nuit enveloppe l'odeur des peaux enflammées, des souffles courts et des ardentes caresses.

La malle est de nouveau emplie, son contenu en vrac. Seules les lettres ont gardé leur place. Avec la force qu'il lui reste, il la tire vers le garage en y ajoutant au passage le fameux sourire sous cadre. Son cœur cogne, mais sa résignation est profonde. Dans le hall d'entrée, il croche la clenche et pousse avec son postérieur la porte qui s'ouvre violemment

sur la chaufferie.

- Merde, j'avais oublié la lumière.

Dans un dernier effort, il retient sa respiration et tente de faire glisser le coffre sur le béton jusqu'à l'entrée du garage. Interloqué par les jappements, il met un certain temps à réaliser qu'un chien squatte sa maison. Il pousse un énorme cri qui fait reculer l'animal dans le recoin de la pièce, tout près de sa maîtresse, les épaules acculées au mur, la tête penchée touchant presque terre. Lentement il s'approche, pose le pied sur la jambe de la fille et énergiquement la secoue. Ne voyant aucune réaction, il retire de ses mains une bouteille vide de Batard-Montrachet.

- Putain !

Tout en gardant un œil sur elle ainsi que sur le canidé blotti contre le mur, les oreilles à plat sur la tête et la queue entre les pattes, il se saisit de la clef côté garage et ferme la porte. Une fois dans le hall, il pousse la targette et se précipite sur son téléphone. Ses mains tremblent et parviennent à peine à sélectionner les bonnes touches.

- Allo Antoine ? C'est Firmin.

- C'est toi à cette heure-là ?

- Oui. J'ai enfermé une métèque dans le local de la chaudière. Elle

picole mon vin. Un Batard-Montrachet, t'imagines, tout ça pour se dérouiller. Y a un clébard avec elle.

- Quoi, tu peux répéter ? Oh... t'as picolé dur toi.

- Pas plus que de raison. C'est pas le problème, une arabe... Elle s'enfile mon vin dans le local à chaudière. Je l'ai enfermée. Elle est pas prête de sortir de là.

- Mais t'es complètement cinglé ! On enferme pas les gens comme ça.

- Et l'autre qui se foutait de ma gueule et s'envoyait en l'air dès que je partais en déplacement. Cinquante ans que je lui ai donnés, cinquante...

- Andrée ? Mais je comprends rien...

- Bah moi, je comprends qu'elle se faisait tirer pendant que je bossais comme un fou pour payer la maison. Je peux le prouver, j'ai les lettres...

- Tu ne bouges pas d'un poil.

- Je vais voir si l'autre est toujours dans le coltard.

- Non, tu ne fais rien, j'arrive tout de suite.

## 2

Antoine entre sans sonner ni frapper. Il trouve Firmin avachi sur son fauteuil, les yeux vers le plafond. Il s'avance sans ne dire mot et s'arrête devant la table couverte de lettres. Quelques lignes lui suffisent pour

comprendre la situation. Un sourire effleure ses lèvres. Non par satisfaction de savoir son oncle dupé par sa bourgeoise, comme il aimait l'appeler, mais de lire l'enthousiasme de l'homme vis-à-vis des exploits amoureux de celle qu'il croyait austère dans ce domaine. Il repose la lettre et se dirige vers Firmin qui n'a pas bougé d'un iota. S'il ne voyait pas ses longues inspirations, il pourrait le croire mort. Il agrippe l'épaule du vieil homme ce qui a pour effet de le sortir de sa torpeur. Firmin regarde Antoine avec un air désolé.

- T'aurais pu croire ça toi ?
- Comment te dire... Non. Cela dit, c'est pas moi qui vivais avec. Jamais tu n'as douté de quoi que ce soit ? Son comportement, ses fringues, le maquillage, je sais pas quoi.
- Bien sûr que non, voyons, t'aurais été le premier à être au courant. Merde, quel con alors.
- Si elle se faisait démonter ailleurs c'est qu'ici...
- Oh c'est bon tes allusions. J'étais sûrement plus demandeur qu'elle dans le domaine.
- Je n'ai survolé qu'une lettre. A part le récit de ses prouesses dans la discipline, y a pas plus d'explications ?
- Le fait qu'elle parte vivre avec lui à Nice et qu'il ne comprenne pas qu'elle puisse rester avec un paumé comme moi, sinon rien de plus.
- Ah quand même. Bon, moi je dis, crame-moi tout ça et regarde le bon côté des choses. Tu n'as pas à te fatiguer à lui foutre un coup de pied au cul pour la virer de là.

- Merci pour ton réconfort Antoine, je sais que je peux toujours compter sur toi.
- Et c'est quoi l'autre problème, la fille que t'as enfermée dans le local à chaudière.
- Putain de journée. Toujours là-bas, à cuver.
- On peut pas la laisser comme ça.

Il ôte sa veste et traverse la salle à manger sans même attendre une réponse. Devant la porte du local, il patiente une dizaine de secondes, puis pousse la porte. Son regard se porte en premier lieu sur le chien allongé près de sa maîtresse, la truffe posée sur sa cuisse, puis sur l'adolescente, cette fois totalement étalée à terre dans une mare de vomi. Progressivement, il s'approche, puis s'accroupit en claquant des doigts en direction de Flip qui semble totalement insensible à son appel. Il s'avance, un œil soupçonneux sur l'animal, contourne la fille, pose une main sur sa joue, puis sur son front.

- Regarde-moi ça si c'est pas malheureux. La vermine, au prix de la bouteille.
- Tais-toi, n'énerve pas le chien.

Il glisse un bras dans le dos de la gamine, l'autre sous ses cuisses et la soulève tout en guettant la réaction du chien.

- Allez fous-moi ça dehors.

- T'es vraiment pas bien, il fait pas plus de zéro. Tu veux la tuer ou quoi ! Allez, pousse-toi, on va l'allonger dans l'une des chambres là-haut.
- On va pas la garder là ! C'est moi que tu vas retrouver la gorge tranchée demain.
- Dis pas de conneries, tu vois bien que c'est encore une gamine. Ramène-moi un gant et un peu d'eau tiède.
- Et l'autre qui suit, c'est vraiment l'arche de Noé ici.
- Un peu d'humanité Firmin, pense à tout ce que tu as fait pour moi. Il t'en sera récompensé.
- Récompensé, mon cul. Ça m'a jamais rien apporté de bon tout ça. Regarde Andrée...
- Pitié Firmin, ouvre-moi la porte, elle commence à être lourde.
- Elle boufferait moins de loukoums, elle serait peut-être un peu plus légère.
- C'est toi qui l'es.
- De quoi ?
- Lourd.

Une fois déposée sur le lit, il lui retire sa veste de jean et sa chemise, puis nettoie son visage et ses cheveux. Chaque contact du gant sur sa peau provoque une longue plainte. Vêtements en boule dans une main, il la recouvre d'une couverture, regarde le chien s'allonger près du lit et repousse Firmin derrière la porte avant de la refermer.

- Tu vas pas me laisser seul avec elle ? Dis-moi que tu restes ici cette nuit.
- J'ai laissé Violette à la maison en piteux état.
- Toujours à pigner celle-là. Moi, c'est pas pareil, elle est peut-être dangereuse.
- T'as fait le conflit algérien, t'arrêtes pas de me bassiner avec ça, c'est quand même pas une petite rebeue qui va te faire peur ! Je vais mettre ses vêtements au lave-linge. N'oublie pas de les sécher sur les radiateurs une fois la machine finie. Elle les récupèrera une fois qu'elle ira mieux et te voilà tranquille.
- Tranquille, tranquille, c'est toi qui le dis ! Tu sais quand je dors, je dors.
- On se tient au courant ok ?
- Ouais, c'est ça et tu liras mon nom dans les pages nécros du journal.

\*

Le noir de la pièce multiplie la résonance du tic-tac de la comtoise. Assis au fond de son fauteuil, attentif au moindre bruit, ses sens sont en alerte. Un craquement de boiserie, le claquement de la tuyauterie sous l'effet de l'eau bouillante, suffisent à le faire sursauter. Il est sur les dents.

- Tu me paieras ça Antoine, tu me paieras ça.

Le carillon sonne. Quatre heures. Ses yeux sont lourds et son cerveau

embrumé. Quelques étourdissements de temps à autre le secouent violemment. S'il a tenu le coup jusqu'au lever du jour sans fermer l'œil, il le doit à Andrée et ses frasques. Il a ressassé encore et encore tous les moments préservés par ses vieilles méninges où il s'était senti bien avec elle. Son voyage en Espagne, les après-midi de pêche dans les calanques, les parties de rigolade aux guinguettes avec Henri et Ginette... Mais insidieusement lui revient sa tête des mauvais jours ; sa façon de le diminuer, les nombreux conflits pour un regard furtif sur une paire de jambes, une silhouette de robe d'été ou un grain de peau généreusement découvert avec ses inévitables silences entrecoupés de railleries.

Les formes sombres des majuscules, parfaitement appuyées sur le papier, l'attaquent de leurs griffes et fourches acérées. Le mot amour le pourchasse. Peut-être qu'il ne l'avait pas assez utilisé. Onctueuse, ce mot résonne de multiples fois autour de lui jusqu'à pénétrer au plus profond de ses oreilles. Onctueuse ! Cet inconnu l'avait-il goûtée comme on dévore une ganache ou une mousse au chocolat ? Ardente, et pourquoi ardente ? Il l'a écrit une vingtaine de fois sur l'ensemble des lettres... Sa main glissant sur le galbe de ses cuisses pour prendre possession de son entre-jambe. Lui sur elle, elle sur lui, ses seins lourds qui adoptent les mouvements de son bassin, sa bouche entrouverte et ses yeux mi-clos, c'est cela qu'il appelle ardente ? Faire un tas de toutes ces immondices, y mettre le feu, puis, correctement installé, regarder sagement tous ces mots se déformer sous les couleurs écarlates. De ses yeux coulent des larmes venant peu à peu mouiller le dos de sa main.

3

Les arômes du café s'infiltrèrent dans ses narines. Les chiffres du radio-réveil affichent huit heures trente. Les draps enroulés sur eux-mêmes couvrent à peine son corps et la chaleur qui plane dans la pièce est si pesante qu'il n'a qu'une envie, fermer ses paupières et replonger dans un repos abyssal. Un filet d'air frais caresse sa cuisse et tout près de lui, le matelas s'affaisse. Une main effleure le poil de son torse et se pose à plat sur son ventre. Elle est fraîche et lui fait du bien. Les images de la

soirée lui reviennent en tête.

Vingt et une heures. Il tourne la clef et pénètre dans son appartement. Il se remet difficilement de la visite à la maison de retraite. Il a besoin de laisser de côté sa sensibilité, sa compassion pour sa mère. Presque comme une évidence, une violente sensation de se sentir vivant l'envahit et de fortes pulsions grouillent au creux de son ventre. Violette est étendue sur le divan, une jambe écartée à demi-pliée, un bras déployé vers le sol. Son épaule dénudée cale un visage éteint par une barrière de longs cils noirs. Sans la quitter des yeux, il remplit le verre de whisky posé sur le bar, s'approche, puis s'agenouille auprès du corps latent. Le liquide brûlant coule dans sa gorge tandis que ses doigts, lentement font glisser le tissu dévoilant le galbe immaculé d'un sein rappelant le galet blanc patiné par le puissant roulis des vagues. Plus encore, s'exhibe la naissance précieuse d'un cabochon de rubis que son index effleure. En vouloir davantage ou s'émerveiller devant tant de grâce. La jeune femme lui manifeste furtivement son tendre regard vert émeraude. Le mamelon endormi s'éveille et vigoureusement enfle, puis pulse de délice sous l'animation de ses lèvres.

\*

Les relents acides brûlent sa gorge et la chaleur de la pièce l'incommode tout comme les milliers de particules qui entrent dans ses narines. Le papier sur les murs, par endroits, se désolidarise en formant de larges

cloques piquetées de points noirs. En face de son lit, un cadre avec une photo jaunie d'un couple en habits de mariés, prostré devant la porte d'une église, raide comme s'il appréhendait ce qui aller lui arriver. Elle tourne sa tête toute prête à exploser. Ses yeux gravitent de droite à gauche, ils lui font très mal. Un bahut en merisier avec une tablette de marbre grège supporte une glace biseautée entourée de quelques objets en nacre aux décors floraux et de statuette chinoises en albâtre. Dans le reflet du miroir, ses yeux sont rouges et son visage fatigué. violemment elle se redresse.

- Flip... Flip.

En un instant, deux pattes surgissent pour qu'une truffe pointue et violette se colle contre son bras. Elle entoure de ses mains la tête du canidé pour l'embrasser.

- Putain Flip, on est où là ? Merde j'ai l'impression d'avoir un tambour dans le crâne.

Elle se lève, tire sur son tee-shirt à l'effigie du Che en faisant le tour du lit, se pose devant la fenêtre, puis soulève l'un des pans du rideau. Il pleut. Elle regarde cette fille filiforme, un peu godiche promener son chien. Elle réajuste son jean, frotte deux doigts sous son aisselle et les passe sous son nez.

- J'ai vachement envie de pisser. Amène-toi, on se barre de là.

Elle examine la pièce, puis subitement la panique l'envahit.

- Mes fringues, mon sac !

Chaque coin est passé au crible ; sous le lit, dans l'armoire pleine de draps, dans la commode. Dans le fond de sa poche de jean, elle extrait son couteau suisse, retire la plus grande lame et pose la main sur la clenche.

- Fait gaffe Flip, c'est peut-être des barges.

Le couloir est sombre, mais elle devine les marches au fond à droite. Ses pas sont feutrés et son arme est tendue en avant. Flip a déjà atteint le palier et commence sa descente alors qu'elle avance lentement sur le parquet craquant. Le séjour en bas lui renvoie une faible lumière. Elle ne perçoit que l'écho des griffes de son chien sur le carrelage. Une à une, elle entame quelques marches de l'escalier, puis penche la tête en direction du séjour. L'homme assis qu'elle aperçoit doit avoir entre soixante-dix et quatre-vingts ans. Son visage est peu ridé et il s'en détache un certain charme, quelque chose de serein. Costume gris d'une époque révolue avec sa large cravate à fleurs, il semble endormi. Flip lèche sa main. En sourdine, elle l'appelle en descendant les dernières marches. Les yeux verts de l'homme percent à présent les siens.

\*

Les gouttes rebondissent sur son visage et la vapeur collée sur les plaques de verre, peu à peu se marbre. Il ne sait pas s'il se lave le corps ou bien la tête.

- Bon sang, il n'y a rien de mal à s'être tapé une gonzesse. Putain, oui, mais c'est Violette ! Bordel, j'ai couché avec Violette.

Il prend le gant de toilette accroché au pommeau et le tord comme s'il étranglait sa conscience. Ce qui l'effraye le plus, c'est l'érection qui survient lorsque dans sa tête il revisite son corps.

Elle est allongée dans son lit, sans doute rayonnante et prête de nouveau à s'ouvrir à lui. Jamais il n'aurait dû se laisser enflammer par ses courbes. Emmitouflé dans son peignoir, il avale d'un trait son expresso. Un bras entoure son torse. La jeune femme plaque sa tête contre son dos et introduit une main dans la fente de l'habit de coton blanc. Même si l'envie de la laisser-faire est immense, il la retire et se retourne pour la prendre par les épaules. Les yeux de la jeune femme sont grands ouverts. Ils sont amoureux.

- Je sais ce que tu veux me dire.

- Je tiens à toi tu le sais, et ce qu'on a fait... Enfin je ne veux pas qu'il en résulte l'irréremédiable.

- La violence du renoncement ne doit pas être ton quotidien, patati, patata... Et moi, si j'ai envie d'essayer ?

- Je suis homo, je te le rappelle.

- Et alors ! au moins toi tu me tromperas pas avec une salope de passage. Tu es celui que j'ai rêvé d'avoir toute la vie à mes côtés. Toute petite, déjà tu remplissais mes rêves. Quand tu venais le soir à la maison voir le foot avec papa, je restais cachée derrière la porte et n'avais d'yeux que pour toi jusqu'à ce que tu partes. L'année où tu es venu à La Baule, c'était trois jours de bonheur, mais aussi de douleurs pour une gamine de quinze ans. A table, je m'installais toujours à côté de toi, sur la plage je bombais mes seins nus à chaque fois que tu posais le regard sur moi. Combien de fois je me frottais accidentellement contre toi. A l'époque, je savais pas que tu étais homo, d'ailleurs j'ignorais qu'un homme pouvait être amoureux d'un autre homme.

- Je ne savais pas tout ça, tu te doutes bien. Pour moi, c'est pas simple non plus. Tout ça est si bizarre. Je te connais depuis que tu es enfant. Depuis que ton père est parti, je te considère comme ma fille. Je te sais si sensible, à fleur de peau. Et là, hier soir, je ne sais pas comment te le dire... Tu n'es pas la première avec qui... Enfin rarement ça m'est arrivé, mais hier... Enfin avec toi c'est si différent. Aujourd'hui j'ai l'impression d'être un salop, une bête sauvage qui a profité de sa petite proie fragile et le pire c'est que j'en ai pris un malin plaisir à te salir. Putain, c'est vraiment glauque.

- Mais non, c'est pas glauque. Moi j'ai envie de ça, j'ai besoin de ça, parce que c'est toi.

- Arrête, t'es toute jeune. Je suis qu'un vieux pédé qui ne sait plus où il en est et qui a faim de viande fraîche.
- Je ne suis plus une gamine. On a plein d'histoires à vivre ensemble.
- Je vois quelqu'un, un ami...
- Et alors, la vie est ce qu'elle est. Hier soir, avant que je ne vienne chez toi, j'étais prête à me foutre en l'air et ce matin en me réveillant, je suis la fille la plus heureuse au monde. Je t'en prie, ne gâche pas mon plaisir, ni le tien.

A peine a-t-il le temps d'ouvrir la bouche pour lui répondre que déjà ses lèvres sont au contact des siennes.

\*

Il n'y croit pas, elle a un couteau dans les mains et son chien le tient en garde.

« Pauvre Antoine, naïf que tu es. Tu connais pas ce genre d'individu. »  
Du bas de l'escalier, elle ne le lâche pas du regard. Ses muscles sont tendus, mais bizarrement la peur a presque disparu. Est-ce parce qu'en face c'est un homme d'un certain âge qui reste prostré dans son siège ou bien parce que Flip semble tranquille face à lui ?

- Qu'est-ce que vous avez fait de mes fringues et de mon sac.
- Si tu veux le savoir, rentre ton surin l'arabe.
- Vous êtes barge de me parler comme-ça. Mes fringues ! Filez-moi

mes fringues.

- Sur le radiateur et ton sac sur le divan là-bas.
- Vous bougez pas hein !
- J'ai pas l'intention de bouger, je veux juste que tu te barres toi et ton clebs.
- Alors pourquoi m'avoir monté là-haut ?
- Tout seul, je t'aurais foutu dehors, mais le problème c'est que j'ai un neveu.
- Je me souviens pas d'hier, vous avez profitez de moi bande d'enfoirés !
- Ha haha ! Prends pas tes désirs pour des réalités. Tu t'es dégueulé dessus avec une bouteille à trois cents euros. Allez magne-toi, je veux plus te voir.
- Flip, viens là. Dépêche-toi.

Elle rentre la lame et enfonce son couteau dans sa poche. Lui n'a pas bougé d'un poil. Elle enfile sa chemise et sa veste. Elle ressent une profonde faiblesse dans son corps et dans sa tête. Rapidement, des picotements au bout des doigts se font sentir et une sensation de fraîcheur envahit son visage. Sa tête tourne. Elle pose sa main sur son front, elle a la nausée. Plus de force, plus de repère, elle prend appui contre le mur.

- Tu fais quoi là ?
- Je sais pas, je me sens pas bien... Je crois que je vais tomber.

- Ho putain, c'est pas vrai.

En la voyant s'affaisser, précipitamment il se lève et parvient tout juste à la rattraper. Du mieux qu'il peut, il l'assoit sur l'une des chaises de la table. Il soulève son visage, ses paupières sont presque fermées et sa peau laiteuse. Il tapote ses joues.

- Hé, hé, ça va ?

- Je sais pas, ça me tourne.

- Ça fait combien de temps que t'as mangé ?

- Longtemps.

- Après l'hôtel, le restaurant ! Bouge pas, je vais te chercher quelque chose.

Sur un plateau sont posés un bol de chocolat fumant, trois tartines de beurre et trois de confiture de fraises. Il regroupe en tas les lettres en bout de table, puis pose la collation devant l'affamée.

- Allez requinque-toi. Je suis dans mes bons jours.

A peine a-t-il fini sa phrase, que les dents de la gamine déchirent une des tranches de pain. Ses lèvres peintes de cacao lui sourient, lui pas. Il la regarde simplement manger. Elle a une peau brune et lisse avec un visage généreux. Deux grands yeux noirs surmontent des pommettes rondes et ses cheveux mal entretenus sont ternes et par endroits hirsutes.

- C'est quoi ces lettres, vous êtes écrivain ?
- C'est quand même dingue, à peine sur pied il faut que tu t'occupes de choses qui ne te regardent pas.
- Je peux donner une tartine à mon chien ?
- Fais comme tu veux, j'm'en fiche.
- Désolée pour la bouteille. Je pourrais pas vous la rembourser.
- Le contraire m'aurait étonné. Bon, ça va mieux ?
- Oui, merci, ça m'a fait du bien.
- Enfin ! Alors du balai.
- Les toilettes, je peux ?
- Pfff. Là-bas.

Après avoir demandé à Flip de ne pas bouger, elle traverse la pièce d'un pas instable. Il est sûr qu'elle ne dépasse pas le mètre cinquante. Il se frotte le visage, la fatigue commence à prendre le pas sur ses nerfs. Une nuit presque blanche à son âge est loin d'être une sinécure. La porte s'entrouvre et le visage de la fille apparaît.

- Monsieur, y a plus de papier.
- Dans le placard en haut à droite.
- Merci monsieur.

Elle referme la porte, lui retire une lettre du tas et instinctivement porte ses yeux sur les premières lignes.

*Ma chérie,*

*Je n'oublierai jamais la journée de mardi où enfin nous nous sommes retrouvés. S'il m'était possible de la revivre, ne serait-ce qu'une partie, je serais l'homme le plus heureux. De te savoir en présence de ton mari me rend à la fois triste et plus désireux de toi. Encore deux semaines à attendre pour couvrir ta peau de baisers et...*

De rage, il chiffonne la feuille et la jette à terre. En entendant la chasse d'eau, il lève la tête et regarde le chien allongé, la truffe contre les toilettes. Un couinement aigu s'échappe du canidé à l'ouverture de la porte. « Ce qui devait arriver, arriva » pense-t-il, un sourire aux lèvres en la voyant s'apitoyer sur son clébard.

Elle s'approche et lui tend la main.

- Je voulais vous remercier de m'avoir hébergée.
- Je t'ai dit que ce n'était pas mon choix.
- Et bien merci tout de même d'avoir accepté.

Il lui prend la main. Elle est molle et chaude. Elle sourit de nouveau,

lui, toujours pas.

Un déluge d'eau mêlée de grêle se met subitement à frapper les vitres. Il soulève les rideaux et voit Antoine traverser la rue à toutes jambes, le col de son imperméable remonté jusqu'aux oreilles. Il regarde la fille et son chien. Tout en grimaçant, il secoue la tête, totalement dépité.

- Voilà ton protégé, moi j'abandonne.

Le temps qu'il prenne place dans son fauteuil, Antoine apparaît, cheveux et visage dégoulinants. Son bas de pantalon mouillé tranche avec le haut. Etonné par la présence de la gamine au milieu de la pièce qui est accoutrée pour le départ, il regarde Firmin en levant les bras au ciel.

- Tu ne vas pas la laisser partir avec ce temps ! Tu as une adresse où aller ? Une personne à contacter ?

- Ben non, mais on va se débrouiller, j'ai l'habitude. En tout cas merci à vous aussi de m'avoir hébergée alors que...

- Tu parles, il a rien fait lui.

- Merci pour tes commentaires Firmin. J'ai pas le temps, je passe en coup de vent. Garde-la un peu, le temps que je m'organise à lui trouver un endroit sûr où se loger.

- Que veux-tu que j'en fasse, t'as qu'à la prendre toi !

- Mais je vous le dis, y a pas de soucis, je vais me déb...

- Tu sais bien que c'est compliqué avec mon boulot et mon appart

est trop petit.

- Oh oh ! Bleuette est toujours dans tous ses états.
- Violette.
- Ouais, c'est la même chose.
- Mais je vous dis que ça va aller.
- J'suis sûr que ça sait même pas cuisiner.
- C'est pas un objet.
- Peut-être le couscous, et encore.
- Bien, je crois qu'on va partir. Allez Flip.
- Franchement Firmin t'es fatiguant quand tu t'y mets. Tu t'appelles comment ?
- Dahbia.
- Et tu as quel âge ?
- Seize, bientôt dix-sept.
- Bon Dahbia, t'inquiète pas, il paraît comme ça, c'est juste un vieux bougon. Hein que t'es un vieux bougon ?
- Profite que je sois vieux va !
- Bien des fois je me demande si ça ne t'arrange pas. Je t'ai ramené la remorque, je la remets dans le garage et te passe un coup de fil ce soir. Prends soin de Dahbia, il faut que j'y aille. Je vais contacter un ami, il est dans le social, il pourra me donner des pistes.
- Non, non pas d'assist...
- N'oublie pas que lundi je pars pour Saint-Hernot.
- Ah merde, il faut que tu la vendes cette foutue baraque. Faire toute cette route et te retrouver tout seul, loin de tout, pour vivre en ermite

pendant quinze jours. Qui va faire le ménage ? Un an que tu n'y as pas mis les pieds à cause de ta prothèse. Ça doit être beau là-dedans, un vrai cloaque. Je te le dis franchement, ça ne me rassure pas du tout que tu continues à aller là-bas.

- C'est comme un rite. J'en ai besoin.

- Un rite, tu parles. Tu peux pas t'offrir, je sais pas... un séjour en thalasso, même en Bretagne où tu n'auras rien à t'occuper. Le séjour, la nourriture, le transport, tout est compris. Tiens le transport, parlons-en avec ton vieux tacot, j'ai pas du tout confiance.

- T'as pas à t'inquiéter. Elle peut encore en faire des kilomètres ma 504.

- Bon, laisse tomber ! Allez bonne soirée à vous deux.

Dahbia, bouche bée, regarde Antoine partir comme il est venu. Firmin a les yeux au plafond, le silence a envahi la pièce. Son sac à la main, elle n'ose pas dire un mot et se tord la bouche, regardant tantôt le parquet, tantôt dans sa direction. Rien ne l'empêche de partir, bien au contraire, mais derrière la vitre, le rideau de pluie n'a pas diminué et elle n'a aucun lieu en tête où se réfugier, mise à part cette université si elle parvient à y entrer. Il faut qu'elle se pose et réfléchisse. Réfléchir, peut-être aurait-elle dû le faire avant de s'enfuir de chez elle.

- Tu as l'intention de rester plantée au milieu de la pièce, comme ça ?

- Je sais pas, je dois faire quoi ?

- Hé ben, j'suis tombé sur une flèche moi.
- Vous êtes toujours comme ça à râler sur les gens ?
- Je suis chez moi. Je fais ce que je veux.
- On dirait mon père.
- Alors ça, ça m'étonnerait.
- Comment vous pouvez savoir, vous le connaissez pas.
- Non peut-être, mais je sais d'où je viens.
- C'est pas juste de dire des choses comme ça.
- Et alors, tu es partie de chez toi, non ?
- Oui, mais ça n'a rien à voir, enfin... si, mais bon quand même.
- Assieds-toi, tu me donnes le tournis.

Elle tire une chaise de la table, la rapproche du fauteuil sur lequel il est assis, la tourne et lui fait face. Flip la rejoint et s'allonge à ses pieds. Le silence a repris sa place, mais cette fois elle tient la garde et ne lâchera pas son regard. Elle en a marre d'absorber les coups.

- Pourquoi tu me regardes comme ça ?
- Vous avez quel âge ?
- Qu'est-ce-que ça peut te faire !
- Je sais pas, vous êtes vieux non ? Le monsieur de tout à l'heure, c'est votre neveu ?
- Oui, c'est mon neveu.
- Vous n'êtes pas marié ?
- Pff, je suis veuf.

- Ça vous embête que je vous pose des questions ?
- Oui.
- Pourquoi ?
- Tu as déjà été scolarisée ?
- Evidemment, jusqu'en seconde. Après j'ai quitté...
- T'embête pas, tout compte fait je m'en fiche, en plus j'ai sommeil.

Il s'enfonce plus encore dans son fauteuil et ferme les yeux. Ses mains sont croisées sur son ventre. Elle les examine un temps. Sa peau sous les sillons semble souple et fragile et ses ongles parfaitement manucurés. La chaise remise à sa place, elle sort de sa poche son paquet de feuilles et un sachet de tabac, puis entreprend de faire le tour de la pièce tout en roulant sa cigarette. Elle trouve le clown blanc triste et tout en tripotant de ses doigts les extrémités des bracelets brésiliens qui entourent son poignet droit, elle tente de retenir une de ces misérables larmes qui la rendent trop souvent faible et insignifiante. La soupière en porcelaine sur le buffet bas représente une scène galante entre deux personnages richement vêtus. Elle caresse le couvercle du bout des doigts. Aucune poussière. Elle se mord la lèvre. Comment peut-elle ressembler autant à sa mère ? Les deux mains à plat sur le radiateur, son corps absorbe un petit moment la chaleur, puis, elle se place devant le miroir, se regarde et d'un souffle, embue la glace. Il a maintenant la tête baissée. L'arrière de son cou est marqué par une colonie de profondes rides. Il y a peu, un rasoir de coiffeur a fait son travail. Derrière le rideau, la pluie a cessé de tomber et le trottoir, lavé par la quantité d'eau déversée, luit sous les

traits pâles d'un soleil à présent totalement dégagé. La fille aux longues jambes patiente devant l'arrêt de bus. Son béret vert penche sur sa tête comme un capuchon mal vissé laissant déverser la rivière de cheveux dorés qui couvre ses épaules. Même en passant des journées à s'occuper des siens, jamais ils ne pourraient atteindre cet éclat. La fille lève la tête, leurs regards se croisent, elle rabat le rideau.

- Tu vas où ?
- Sortir mon chien.
- Prends la porte de gauche au bout du couloir. J'ai pas envie qu'on te voie traîner dans le coin.
- Vous avez peur qu'on me prenne pour une voleuse ?
- Peut-être. Dans le quartier ils ont l'esprit un peu tordu.
- Vous faites partie du quartier.
- Pff ! Derrière, il y a un jardin.

Au centre d'une cour emmurée, un banc trône sous des arbustes taillés au cordeau. Autour, des allées de graviers blancs délimitent quatre parcelles de gazon moucheté de crocus en fin de floraison. Leurs bordures sont gorgées de narcisses, jacinthes ou tulipes aux pétales ventrus et déployés en véritables réservoirs de liquide cristallin, étalant sous les éclats de lumière leurs étincelants bouquets de couleurs. Ici et là, accrochées aux branches de quelques prunus qui dominent le jardin, des mangeoires gorgées de boules de graisse pendent pour les quelques acrobates ailés que sont mésanges, pinsons ou chardonnerets. C'est

entre délice et agacement, qu'elle recrache sa fumée. Le paradis au milieu de l'enfer. Se poser et se requinquer un moment pour mieux avancer. Elle devra, face aux offenses de cet infâme personnage, faire bonne figure même si elle le sait, il lui en coûtera. Flip, visiblement peu concerné par la question, court entre les bandes de verdure, chassant la langue pendante merles et pigeons qui picorent en opportunistes les quelques graines rejetées par leurs congénères. Le mégot écrasé au fond d'un pot en terre cuite, elle siffle son chien et réintègre l'ancre du renfrogné. La pièce est inoccupée tout comme le fauteuil. La table est débarrassée du tas de lettres. Elle attrape la boule de papier par terre et l'enfonce dans sa poche. Derrière elle, le parquet craque. Elle pose sa main sur le dos d'une chaise, une sueur froide couvre ses joues. Elle n'ose pas se retourner.

- Alors, bien aérée ?

Le souffle court, elle fait volte-face. Il est tout près d'elle. Tellement proche qu'elle perçoit sa respiration.

- Votre jardin est super cool.
- Tu l'as mise où ?
- De... de quoi vous parlez ?
- Tu sais très bien de quoi je parle.

Elle serre fortement le papier qu'elle regrette d'avoir ramassé.

- Je l'ai fait comme ça, sans y penser.
- Tu trouves cool mon jardin et tu y balances ta cigarette.
- Ah non ! Je l'ai écrasée dans un pot près de la porte.
- Bon je sais pas si Antoine va arriver à te dégoter un endroit pour te poser, en attendant, je suis obligé de te supporter. Ton sac, mets-le là-haut dans la chambre, ici ça fait désordre. Je mange à midi pile, sois pas en retard.
- Vous voulez pas que je vous aide pour...
- Ça fait plus dix ans que je suis tout seul, je t'ai pas attendue pour me faire à manger. Ce sera côte de porc petits pois, c'est ça ou rien.
- Je mange du cochon vous savez, y a pas de problème.
- Ouais, ouais.

Dans ses yeux, elle peut presque deviner sa déception. Le point serré, elle se retourne, puis attrape son sac. En grimpant les escaliers, elle sent son regard dans son dos. Un léger sourire s'imprime sur ses lèvres. Elle a enfin gagné une bataille.

La lettre déchiffrée à la main, elle se pelotonne au creux des deux épais oreillers.

*Ma chérie,*

*Je n'oublierai jamais la journée de mardi où enfin nous nous sommes retrouvés. S'il m'était possible de la revoir, ne serait-ce qu'une partie, je serais l'homme le plus heureux. De te savoir en présence de ton mari me rend à la fois triste et plus désireux de toi. Encore deux semaines à attendre pour couvrir ta peau de baisers et sentir tes si douces caresses. Je ne peux plus exister*

*sans toi et deviens fou de te savoir si loin. Notre rêve de s'enfuir tous les deux pour Nice, moi sans elle, toi sans lui, me donne la force de garder raison.*

*Ton Julien.*

Elle plie le billet en quatre, prenant bien soin de décorner chaque coin pour le plonger dans la poche intérieure de sa veste. Elle se lève, écarte le voilage de la fenêtre, puis, les oreillers posés au pied du lit, elle s'allonge afin de profiter sur son visage des quelques rayons du soleil qui traversent, en un rai diapré de nuances topaze, la pièce de part en part. Sur son portable, l'icône de sa messagerie signale onze messages. Inutile de les ouvrir. Sa mère ; Samia et Delphine, ses meilleures copines, puis Mehdi, son frère. Son doigt écrase la touche de la corbeille. Les écouteurs coincés dans les oreilles, elle ferme les yeux. Bizarrement, elle se sent bien dans cette chambre, en sécurité. Le son des basses cogne violemment dans son crâne, elle s'endort.

\*

Pourquoi dispose-t-il la table de la salle alors que cela fait plus de dix années qu'il n'y recourt plus. Depuis qu'elle est partie, il déjeune et dîne seul dans la cuisine, devant son assiette à commenter les annonces de

France-Info. Verres à pied, couverts du dimanche et belles assiettes fleuries sont correctement alignés sur le panneau de bois. Onze heures trente. Il est assis dans son fauteuil, un œil sur l'horloge à attendre de pouvoir craquer l'allumette qui fera crépiter le beurre dans la poêle et voir, à midi pile, celle qui sera à ses côtés pendant ce repas.

- « Non, j'ai pas sorti la belle vaisselle pour l'arabe, ni pour me venger du coup de pute que tu m'a fait. Je le fais parce que je le fais. Et merde, fait chier. »

Les douze coups carillonnent, ses doigts pianotent sur la table. Le tic-tac résonne dans sa tête avec cette « saloperie » d'aiguille qui veut gagner son record de vitesse. Midi une. Les mains plaquées contre le visage, ses nerfs se tendent. Il pense à la viande sur le feu disposée à devenir de la savate et les petits pois, entassés au fond de la casserole prêts à se transformer en purée. Midi deux. Il tente de penser à autre chose. Changer cette image de clown qui le regarde au quotidien et cette figurine d'éléphant en verre soufflé achetée en Corrèze avec sa tendre et chère. Lui, il voulait la girafe. Veut-il réellement la garder ? La bouteille de gaz est presque vide, il demandera à Antoine de la changer avant qu'elle ne lâche. Midi trois. Ses doigts ne pianotent plus, ils tapotent, tambourinent. La pièce, il en a fait au moins trois fois le tour. Midi quatre.

- Putain, c'est quand-même pas compliqué d'être à l'heure, merde !

Ah non, pas eux. Pas d'heure ! Pas d'éducation ! Pas de respect !

\*

Au loin, elle entend en écho les hurlements du père. La lumière perce ses paupières et l'odeur de la cuisine de sa mère embaume la chambre. Sa tête est lourde, mais sa fatigue est si forte qu'elle se laisse à présent emporter sur la route de l'école, le cartable accroché sur son dos. Autour, ses camarades se moquent d'elle. La petite boulotte devra faire beaucoup d'efforts pour ne pas être en retard. Un craquement sec provenant de l'armoire la réveille. Devant ses yeux, un bouquet de fleurs et de graminées séchées dans un grand vase en cristal. Elle s'étire en baillant, puis attrape son portable. Midi cinq. Energiquement, elle se lève. Sa tête frappe. Elle enfle ses baskets, siffle Flip et sort de la chambre. En bout de table, devant son assiette il est assis. Elle hésite. S'asseoir ou bien attendre qu'on l'invite. Il tourne la tête vers elle.

- Tu n'as pas de montre ?
- J'ai mon portable.
- Et ?
- J'ai que cinq minutes de retard !
- Six.
- Je me suis endormie. Je recommencerai pas.
- Parce que tu crois que tu vas poser tes quilles ici ?
- Mes quilles !

- Que tu vas t'installer là.
- Ben non.
- Espérons que c'est pas trop cuit. Assieds-toi.
- Votre neveu ne m'a pas écoutée tout à l'heure.
- Il n'écoute jamais personne. T'as peur de quoi ? Qu'on te ramène chez toi ?
- J'y retournerai pas.
- Tu vas faire quoi avec ton cabot ? Ils vont pas te lâcher.
- Qui ?
- Les services sociaux, tiens.
- J'm'en fous, je me barrerai.
- Et où ? T'incruster chez les gens et vider leur cave.
- Je sais pas, on trouvera, hein Flip.
- Allez mange.
- Peut-être que je peux rester un peu là ?
- C'est pas un hôtel ici je te l'ai déjà dit.

Dahbia engouffre les bouchées les unes après les autres sans lever la tête. Les cliquetis dans les assiettes remplacent les mots.

\*

Violette a regagné son appartement la tête pleine de rêves. Même si elle sait pertinemment qu'il ne lui appartiendra jamais entièrement, elle aura comblé au moins une partie de ses désirs.

Assis sur son canapé, il regarde la télévision sans y voir les images. Il vient de raccrocher le combiné du téléphone. L'ami qui pouvait venir en aide à la gamine a rejoint sa villégiature. Aujourd'hui c'est samedi, il attendra lundi pour le contacter de nouveau. Il devra faire preuve de persuasion pour que le Vieux garde la fille. Il enfile son imperméable, puis décroche son parapluie. Peu importe où ses jambes l'emporteront, il sera au moins à l'abri des caprices du ciel. Les rues sont quasiment vides. Le temps, les vacances scolaires, tout lui paraît sinistre. Sous les arcades, ses pas résonnent tout comme les mots de Violette dans sa tête. La distance entre eux est si grande qu'il ne sait pas qui sera le perdant dans l'affaire car il y en aura obligatoirement un. Le reflet de la vitrine d'un magasin de chaussures lui renvoie l'image d'une personne fatiguée, presque résignée. L'élégante silhouette d'un homme l'effleure, il ne se retourne pas.

\*

Assise sur le muret près de la fenêtre, elle tire sur sa cigarette. L'endroit est idéal pour se protéger du vent et de la pluie. Flip n'a que faire du temps et sur le gravier dépose une signature fumante qu'elle pensera à retirer si elle ne veut pas subir les remontrances du vieil homme. Firmin au téléphone ne soigne pas sa voix. Elle comprend la cause de l'altercation et frissonne d'en connaître le dénouement. Des larmes coulent sur ses joues et son nez se remplit. Les yeux rouges elle renifle et plaque l'oreille contre le carreau. A l'intérieur le silence a repris ses

droits. Elle n'a pas envie de repartir à la recherche d'un abri potable pour elle et Flip. Il est bourru et il la malmène verbalement, mais elle tient à rester encore un peu pour souffler et voir venir. Assis dans son éternel fauteuil, il la regarde s'avancer.

- Je crois qu'on peut dire que t'es vernie toi.
- Pourquoi ?
- Parce qu'il paraît qu'il faut que je te garde tout le week-end. Monsieur Antoine n'a pas pu contacter le gars du service social.
- De toute façon j'y serais pas allée, je vous l'ai dit. Pourquoi vous me jetez pas dehors ? Pourquoi vous écoutez votre neveu si vous êtes ici chez vous ?
- Parce qu'il me le demande.
- J'comprends pas.
- Tu comprends pas, alors je vais t'expliquer. De loger une maghrébine, boulotte de surcroît, sous mon toit m'enchante pas plus que ça. T'es pas pire qu'une autre, mais voilà je suis comme ça et on me changera pas. Je te l'ai dit, s'il n'y avait que moi, oust retour au pays, sauf qu'Antoine m'a demandé de te garder ici. Pour des raisons que tu n'as pas à connaître, ce qu'il me demande, je l'exécute. Par contre si tu veux partir, la porte est ouverte, je ne ferai même pas semblant de te retenir.
- Et si je reste, vous serez toujours comme ça avec moi, méchant ?
- Il y a des draps dans l'armoire de la chambre, fais ton lit. Je te demande d'être à l'heure aux repas, pas une seule minute de plus. Le

matin huit heures trente, le midi à midi, seize heures le goûter et le soir dix-neuf heures. Je m'occupe des repas, tu t'occupes de la vaisselle. Tu nettoies les merdes de ton chien et si tu veux qu'il mange, tu prends sur ta ration. Je ne veux pas être dérangé ni par la musique ni par la télévision. Pour la salle de bain, pas avant neuf heures le matin et pas après vingt et une heure le soir. Il y a des gants de toilette et des serviettes dans le placard du bas. Là où tu passes, tu laisses en état. Tu as des questions ?

- Pas trop pour l'instant.
- Tant mieux.

Il ferme les yeux. Elle comprend le message et tourne les talons.

En ouvrant la porte de l'armoire, elle est tout de suite étonnée de voir les draps blancs empilés et pliés au carré. Du bout des doigts, elle caresse les bords des tissus. Elle en extrait deux après avoir retiré le pochon de lavande, puis les dépose délicatement sur le matelas dépourvu de son dessus de lit. Deux lettres sont brodées sur les draps, « AF », enfermées par de riches motifs floraux. Le linge, en un coup de bras, se transforme en une vague immaculée qui s'étale parfaitement sur la surface du lit. La couche entièrement façonnée, elle s'y allonge et s'étire de tout son long.

- C'est mon lit Flip. Si on fait pas trop chier le vieux bonhomme, on est tranquille pour deux jours. Même s'il me traite comme une moins que rien, c'est de la rigolade par rapport à la maison.

Flip, une oreille levée, pivote la tête à gauche comme pour approuver la déclaration de sa maîtresse.

\*

Il y a vraiment de mauvais moments dans une existence et la période qu'il est en train de vivre est tout particulièrement sévère. L'entrée de la gamine sous son toit est la goutte d'eau de trop. Si elle reste à sa place et qu'Antoine se bouge un peu pour l'en débarrasser, elle ne sera qu'un incident rapidement oublié. Assis sur le bord de son lit, il se regarde vêtu de son uniforme de sous-lieutenant, calot sur la tête, moustache chevron et pistolet au point devant un dattier au bord de l'Oued Isser en Basse Kabylie. Ses yeux sont lourds, lourds de fatigue, mais aussi de dépit. Il se souvient parfaitement de cette journée le long du fleuve trois jours avant de se faire rapatrier après une blessure à la jambe lors d'un accrochage sévère sur un coteau proche de Béni Amrane. Il ne peut s'empêcher de porter son regard sur la photo d'à côté. Collé à Andrée, il a l'air si fragile, si peu sûr de lui. La faiblesse du cœur à mille lieux du courage militaire. Il s'allonge sur le dos et s'endort.

\*

- Vous avez vu, je suis pile à l'heure.
- J'espère que tu ne vas pas t'en venter à chaque repas.

- Elle est belle cette brioche.
- L'ancien boulanger faisait de moins bonnes viennoiseries, mais du meilleur pain. Il s'est installé en Dordogne, je crois. Résultat, seuls les pigeons le mangent. Quand on sait pas faire, on change de métier. Je suis obligé d'aller courir à l'autre bout de la rue pour essayer d'avoir quelque chose de correct. On est vraiment entouré d'incapables.
- C'est vous qui faites vos courses ?
- Pourquoi, tu m'en sens pas capable ?
- Si, si... J'ai fait mon lit.
- Eh bien, voilà un exploit.
- Sur les draps c'est marqué A et F, c'est vos initiales ?
- Celles de ma femme.
- Elle est morte ?
- Bois ton chocolat, tu feras la vaisselle après, ça t'occupera l'esprit, en considérant que tu en as un peu.

Elle porte le bol à ses lèvres. Au-dessus du récipient, ses grands yeux fixent l'homme qui s'essuie la bouche avec sa serviette. Elle ne comprend pas son comportement. Même si elle ne le connaît pas, il ne porte pas le visage du méchant. Elle les connaît les faibles, les odieux, les miséreux. Il y en avait plein dans la cité. Mieux encore, chez elle, frères et père savent bien lever la main ou serrer les poings. « Salope », qu'ils disaient lorsqu'elle affichait un peu ses formes. Elle n'a pas choisi d'en avoir. Dieu n'a pas créé les seins pour qu'on les frappe ainsi. Tête contre carrelage, ils étaient puissants les coups de pied qui, contre son

ventre bien exposé, savaient étouffer le souffle de ses plaintes. Elle a toujours tout su absorber, sans bleu à l'âme, sans ecchymose en son cœur jusqu'à prendre conscience qu'au-delà de tout, la solitude pouvait-être un refuge à l'autorité familiale.

\*

Sur la francilienne, il ne peut s'empêcher de porter son regard sur la paire de jambes découvertes comme deux fuseaux longs et attenants qui peinent à se croiser, juste légèrement penchés. Sa peau est lisse, soyeuse. Les pans de son trench à carreaux masquent la partie supérieure de ses cuisses. Introduire une main dans les profondeurs du tissu, les yeux fixés sur la ligne de bitume. Sentir la chaleur humide de la gorge qui s'entrouvre.

Encore quelques kilomètres. Assez pour qu'enfle l'ardeur au creux de son ventre et la vigueur de son membre enfermé dans son pantalon. Toujours garder le regard loin vers l'horizon et se méfier de son imagination. Le siège passager est vide de jambes, vide de cuisses. Violette n'est pas à ses côtés.

\*

La vaisselle est propre. Elle pourrait simplement retourner dans sa chambre et s'allonger, le cœur léger et attendre le dîner ou bien errer dans le jardin, explorer ses recoins et observer ses habitants. Ses pas la

dirigent en direction du salon. La télévision y est allumée et diffuse un documentaire sur la cité d'Angkor. Il est assis sur le canapé, sa paire de lunettes sur le nez. Il ne la regarde ni traverser la pièce ni s'asseoir auprès de lui. Elle s'est toujours demandé comment les gens pouvaient passer autant de temps devant des programmes barbants comme le fait sa tante Rahima, même si de temps à autre, il lui arrive de zapper sur quelques émissions de télé-réalité. Elle entend les sifflements qui sortent de ses narines, ils viennent de loin. Elle examine la décoration autour d'elle. Tout y est froid, sans couleur. Seules les lumières vivantes, que projette l'écran, permettent par effets de réverbération sur les porcelaines et les cuivres de rendre l'endroit un peu moins sinistre. Un quart d'heure de voix off et d'images de ruines envahies par la végétation et déjà ses yeux se ferment. Sa tête sursaute par instants et après un temps de contrainte et de concentration, son esprit pénètre un nouvel univers.

\*

Comment pouvait-elle venir s'asseoir près de lui pour s'endormir ? L'endroit approprié n'était-il pas sa chambre ? Il souffle en l'entendant ronfler et se tourne pour prendre le temps de la regarder. Son épaule repose un visage doux et généreux. La couleur de sa peau rayonne de ses nuances fauve. Ses pommettes rondes semblent avoir gardé un sourire oublié. Autour de son cou, un fil de coton de couleur noire laisse pendre un amessak. Ce bijou, il le connaît bien pour l'avoir souvent vu

épinglé sur les vêtements de certaines femmes. Une broche de forme arrondie, particulièrement fine et travaillée en filigranes avec ses petits anneaux plats et pendants. Il reprend le cours de son émission, mais bizarrement inattentif au récit. C'est plus fort que lui, il ne pense qu'à une chose, la regarder. Il commence à se tourner, puis se ravise. Il se dit qu'il n'a pas l'habitude de cohabiter avec quelqu'un c'est tout. Quelle drôle d'idée. Et puis...

- Qu'est-ce qu'il y a ?
- Heu... Tu ronflais, c'est pas normal de dormir devant la télévision.
- C'est parce que je suis fatiguée.
- C'est un bijou kabyle que tu portes au cou.
- Comment vous savez ça ?
- Je le sais, c'est tout.
- Vous en connaissez, vous, des kabyles ?
- J'ai fait l'Algérie.
- Ah je comprends mieux.

Brusquement, elle se lève et lui fait face en le montrant du doigt.

- C'est pour ça que vous êtes comme ça avec moi, parce que je suis algérienne. Ma grand-mère m'a racontée plein de trucs sur ce qu'ont fait les gens comme vous là-bas, des choses horribles.
- Dis donc ma petite, un ton en-dessous. Parle de choses que tu connais.

- Allez viens Flip, on va prendre l'air.
- Bon dieu, pour qui elle se prend cette sale gamine.

\*

Le quartier est vraiment calme. Il ne devrait pas être ici, mais il a envie de sortir Violette de sa tête et le fait d'avoir laissé la gamine chez Firmin le tracasse un peu. Il connaît bien celle qui descend du bus en lui faisant un signe de la main. Ses yeux se plissent en raison du large sourire qu'elle lui offre. Il traverse la rue pour la rejoindre en espérant que la mère ne montrera pas son nez. Autant il apprécie la fille qu'il exècre la mère. Une femme froide, fermée qui s'empresse à héler sa fille dès qu'elle les voit en contact, c'est-à-dire à chaque fois. A croire qu'elle passe son temps devant la fenêtre à la surveiller. Sans doute de peur de voir l'homo débaucher sa progéniture.

- Sybille, tu es superbe, comment tu vas ?
- Bien, merci.
- Alors, des nouvelles pour ton stage au journal ?
- Oui, j'ai le poste en alternance. Je suis super contente. Je suis sûre que cela va m'ouvrir des portes. Je vous remercie vraiment encore d'avoir contacté cet éditorialiste. C'est tellement compliqué de mettre le pied à l'étrier.
- A toi de faire tes preuves maintenant. Mais comme promis, pas un mot.

- Pas de soucis Antoine.
- Sybille, tu peux venir s'il-te-plait.
- Ho ma mère. Je dois y aller. A bientôt Antoine.
- A très bientôt Sybille.

Antoine regarde d'un mauvais œil celle qui, derrière sa porte-fenêtre attend que sa fille ait refermé le portillon de la cour, périmètre de sécurité oblige pour quitter son observatoire. La fille tient plus du père que de la mère qui est de taille modeste avec des cheveux bruns, bouclés et des yeux noirs au-dessus d'une paire de joues creuses. Les longues jambes de la jeune femme couvrent rapidement la distance entre le portail et l'entrée. Elle se retourne et lui fait un petit signe de la main avant de rentrer.

Il sonne, personne ne répond. Il entend le téléviseur dans le salon. Firmin est avachi dans le canapé avec sa tête des mauvais jours. Sur le moment, il regrette d'être venu.

- Te revoilà toi !
- Oui, je suis venu voir si tout se passe bien avec Dahbia.
- Elle est encore dans le jardin à fumer. C'est bien les arabes. Je la loge, la nourris et elle me traite de raciste, d'auteur d'actes cruels pendant la guerre vis-à-vis de ses congénères. Merci bien du cadeau.
- Qu'est-ce que tu lui as dit pour qu'elle en arrive à ces conclusions.
- Rien. Simplement que j'ai fait la guerre d'Algérie, c'est tout.
- Mouais... Bon laisse, je vais lui parler.

- Quand même, tu crois pas que j'ai pas mal à penser en ce moment ?
- Oui je sais bien mon pauvre Firmin.

Flip stoppe sa chasse dès qu'il aperçoit Antoine entrer dans la cour, puis détourne la tête en voyant un pigeon atterrir au milieu d'une plate-bande. Il la voit assise de dos sur le banc au centre du jardin. Le halo gris de fumée qui sort de sa bouche semble vouloir stagner au-dessus de sa tête. Ses oreilles sont bouchées par ses écouteurs et la main qu'il pose sur son épaule n'a pour effet que de la faire sursauter.

- Désolé, je ne voulais pas te faire peur.
- C'est pas grave.
- Je peux m'asseoir ?
- Ben Oui. Vous voulez que je vous fasse une cigarette ?
- Non merci, je ne fume pas. C'est compliqué avec Firmin ?
- Il me nourrit et me prête un lit. Je devrais pas me plaindre vous croyez pas ?
- Je te l'ai dit, il peut paraître comme ça, mais il a un bon fond. Cependant, tu as le droit de garder ta dignité.
- Je vais m'excuser, j'ai vraiment besoin de me poser. Je ne retournerai pas chez mes parents.
- Tu es mineure. Il m'est interdit de ne rien faire et te laisser zoner dans la rue comme ça. On risque de sacrés problèmes si l'on sait que Firmin héberge une mineure en fugue.
- Oui, mais vous n'allez rien dire. Hein ?

- Si je devais faire quelque chose, ça n'irait certainement pas à ton encontre.
- Hey, regardez Flip faire des cabrioles. Ha haha...

\*

Le métal du radiateur chauffe ses cuisses. Flip dort en boule à ses pieds. Il y a une forte odeur de cire qui ressort du bois du mobilier lorsque la chaudière se met en route. Elle s'était excusée, il n'avait pas sourcillé pendant son récit et après un temps, qui lui avait paru une éternité, il avait juste acquiescé d'un frêle mouvement de tête. Antoine l'a embrassée sur la joue avant de partir. Emoustillée, elle considère que son attitude ressemble plus à un signe de tendresse qu'à un simple geste de gentillesse. Elle tourne la tête sur le côté pour lâcher un large sourire. La voix de Mercedes Sosa s'extrait des craquements du trente-trois tours qui tourne au fond du salon. Guitare et accordéon résonnent dans la pièce. Elle a l'impression d'avoir été transportée dans une autre époque sur un autre continent. Les intonations graves de la chanteuse sud-américaine glissent agréablement dans ses oreilles. Il est assis sur le canapé, ses mains sont croisées et ses yeux sont fermés. De temps à autre, il bouge le pied comme pour accentuer certains accords. Elle s'avance et s'installe à ses côtés. Il tourne la tête, la regarde jusqu'à ce qu'elle baisse les yeux. Ses rides sont un peu plus profondes derrière le petit rictus au coin des lèvres.

- C'est où Saint-Hernout ?
- Saint-Hernot ! C'est en Bretagne où j'ai une petite maison en bord de mer.
- La mer, moi j'y suis jamais allée.
- Alors c'est qu'il te reste pas mal de choses à découvrir.
- Et vous allez là-bas en train ?
- Sûrement pas. Je vais pas m'entasser dans un wagon avec une bande de zouaves. En plus, là-bas il n'y a pas de gare.
- En voiture alors ?
- Evidemment, drôle d'idée. Je vais tout de même pas y aller à pied avec mon bâton et mon baluchon.
- Vous allez rester longtemps là-bas ?
- Pff, je n'sais pas. Le temps qu'il faudra.
- Qu'il faudra pour quoi faire ?
- Mais t'en as pas marre de poser toujours des questions. Vouloir tout savoir sans rien payer.
- Ça occupe.
- T'as pas des choses à faire ? Tu sais lire ? Prends un livre dans la bibliothèque là-bas.
- J'aime pas lire.
- Alors dors.

\*

Un papier est accroché dans la fente de sa porte. Il le décroche, le serre

entre ses lèvres, tourne la clef et attrape ses cabas. Les courses posées sur le bar, il déplie la lettre.

*Antoine,*

*Je t'écris cette lettre pour de nouveau t'exprimer mon amour. Je n'ai jamais rêvé du prince charmant, il a toujours été près de moi. Je ne suis plus la petite fille de ton ami, mais une femme. Je suis prête à tout te donner même si je dois en contrepartie recevoir peu. Si tu ne parviens pas à franchir totalement le miroir, je consentirai à prendre la part qui me reviendra. Ce soir, si tu frappes à ma porte, je saurai enfin ce que tu ressens pour moi.*

*Violette*

Du réfrigérateur, il extrait une bière, puis perplexe, il la décapsule et la porte à ses lèvres. Le billet est développé au milieu des légumes et conserves. Il le regarde, le saisit, puis le relit. Les lignes sont fluides et développées, une plume ouverte, amoureuse. Une deuxième gorgée, il doit remplir le frigo.

Son visage, devant la glace, lui est étranger. L'eau qui sort du robinet est fumante. Elle coule en gouttelettes sur sa peau, crochant sur le poil dur de sa barbe naissante. Il doute. Il doute de lui, d'elle, d'eux. Pourquoi toute la journée avait-il pensé à elle. Ses lèvres fines et peintes, les contours de ses généreuses pommettes et ses yeux rayonnants de douceur, chargés de bienveillance. Il s'écroule sur le divan et s'enroule comme un enfant dans le plaid où la veille son corps s'était enveloppé.

\*

Intrigué par l'odeur de cuisine, il sort de sa chambre. Sur la table, le couvert est placé, identique à celui du midi. Dans la cuisine les casseroles claquent. Elle a quitté son jean et son tee-shirt au visage de l'argent pour une robe verte à fleurs et legging marron. De gauche à droite, elle se mouve pour gérer la cuisson de deux casseroles et d'une poêle. Derrière elle il attend, les bras croisés. Elle se retourne, lance un cri et manque de peu de lâcher le récipient contenant la salade verte tout juste égouttée. Il n'a pas remarqué qu'elle avait attaché ses cheveux en chignon. Elle a les yeux grands ouverts et se transforme en statue de cire.

- Tu fais quoi là ?
- Je pensais que ça vous ferait plaisir.
- Tu pensais ?
- Ben, comme vous m'hébergez, c'est ma façon de vous remercier.

- Si j'avais eu besoin d'une bonniche du souk, j'aurais été en chercher une à Barbès.
- Vous... C'est dégueulasse, vous n'êtes pas gentil avec moi. Je voulais juste...

Violamment, elle repose le saladier sur le plan de travail et file en courant en direction de l'escalier aussitôt rattrapée par Flip. S'en suit rapidement le claquement de porte de la chambre. En soufflant, il lève les mains au ciel, tourne le bouton du feu et retire la poêle de la plaque chauffante. Les steaks sont cuits à point. Du bout du doigt, il goutte la sauce à l'échalote, opine du chef, puis vérifie la bonne tenue du chou-fleur. Il se gratte la tête, puis, à son tour, prend le chemin de l'escalier. N'ayant aucune réponse après avoir frappé à la porte, il tourne la poignée. Dahbia est allongée sur le lit, le visage enfoncé au creux de l'oreiller.

- Il manque du sel dans ta sauce. T'attarde pas trop sinon tu mangeras froid.

Sèchement, il referme la porte. Elle relève la tête. Son visage est rouge et ses yeux boursoufflés. Devant la glace, chignon et robe sont rajustés. La main sur la rambarde, son cœur tambourine. Les assiettes sont garnies de sa préparation, elle s'assoit sans même le regarder. Le silence est lourd. Il se saisit de sa fourchette et attaque un morceau de chou-fleur trempé dans la sauce.

- C'est pas mauvais. Manque de sel, mais pas mauvais.

Elle sait qu'il n'a pas levé les yeux sur elle pour le lui avouer. En retour, son merci est étranglé, mais retentissant dans sa tête. Elle entame à son tour son assiette. Elle trouve en effet que sa sauce manque d'un soupçon de sel.

\*

Sur son lit sont posés à plat quatre chemises, trois pantalons, deux gilets. La séance devant la glace est un véritable supplice tant il est perdu. Quarante ans qu'il a fait son coming out et à présent il a bien du mal à s'avouer cet amour insoupçonné et brutal pour Violette, sa petite protégée, le sang de celui qu'il a tant aimé d'un amour profond, en cachette. La veille, il s'agissait d'une pulsion dévorante qui l'a entraîné dans ses draps, aujourd'hui cela devient un engagement, plus qu'une promesse. A présent c'est lui l'enfant, plus elle. Il prend la chemise noire à pois blancs et le gilet... non, il ne mettra pas de gilet, juste une veste et un jean légèrement délavé. Laisser-voir et laisser-faire.

La douche, une bénédiction. Il lui a laissé un coin pour ranger ses affaires. Un coin rien que pour elle, même s'il n'y a pas grand-chose à poser. Une brosse à dents, une crème pour le visage, un coffret de maquillage, un tube d'eye-liner et de rouge à lèvres, une petite trousse blanche contenant une poignée de tampons et un rasoir jetable. Elle lui a emprunté sa mousse à raser, son gel douche, son shampoing, ses ciseaux, son dentifrice et une quantité démesurée d'eau chaude confirmée par l'épais brouillard d'une vapeur dégoulinante sur les murs.

Cheveux humides, elle laisse Flip à l'intérieur et sort côté rue pour allumer une cigarette. En face, debout, les bras plaqués contre son corps élancé, la fille aux longues jambes attend le bus. Elle porte son sac en bandoulière. Ses cheveux sont or et son allure raffinée. Elle a échangé son béret contre un chapeau de feutre gris. Leurs regards se croisent. Elle tire sur sa cigarette, crache la fumée en direction de la jeune femme qui baisse les yeux. Elle descend les trois marches du perron et se dirige vers l'université. Après la lignée de maisons en briques qui forment le quartier résidentiel, derrière un haut grillage, le skatepark est parsemé d'équilibristes et de jeunes frimeurs entourés de gamines, les mirettes pleines d'étoiles. Le vent froid glace son cuir chevelu. Son écharpe à motifs floraux à présent développée couvre ses cheveux et son cou et ses mains sont bien enfoncées au fond des poches de sa veste en jean. Tout au bout, les longs bâtiments blancs de l'université barrent l'horizon.

Huit immenses squelettes de chênes dominant la couverture verte découpée en rectangles par d'étroites bandes de bitume rose. Elle pose ses avant-bras sur le muret blanc qui entoure le stade de l'université. Ses yeux tentent de percer les trouées vitrifiées de la structure de béton. Certaines nuits, il lui arrive de rêver d'arpenter les couloirs d'un de ces édifices, les bras chargés de livres et de dossiers, de s'engouffrer dans un amphithéâtre pour s'enivrer de connaissances aux pouvoirs extraordinaires, initiatrices d'un riche avenir. Une silhouette à sa droite, une ombre à sa gauche. Elle n'est plus seule à faire face au bâtiment. Ils sont si proches que leurs bras touchent ses coudes. Une odeur de parfum boisé ou de musc, elle n'en sait rien, se dégage de l'un des personnages. Elle se redresse, puis se retourne sans même poser un œil sur les deux individus.

- Tu pars à cause de nous ?

De l'intérieur elle sursaute, même si elle s'attendait à se faire apostropher. La voix du garçon est à la limite de l'agressivité. Il n'est guère plus grand qu'elle, un visage carré et une barbe mal soignée. Sa casquette est à l'effigie du PSG et son jogging est peu saillant, cependant son audace semble sans limite. Sa main attrape son bras.

- Tu trouves pas bizarre qu'elle nous réponde pas ?

Elle lève la tête pour apercevoir le visage du deuxième gars. Un géant

maigre, tout aussi soigné que son acolyte, porte sur elle un regard noir. Son nez est fin, tout comme ses lèvres. Les doigts qui serrent le haut de son poignet, à travers sa veste, lui font mal.

- Lâche-moi pauv'con.

En à peine deux secondes, sous l'effet d'une clef de bras, son visage se trouve écrasé contre l'épaule du gars. Elle devine le menton de son agresseur pénétrer sa chevelure.

- Elle sent bon cette fatma. Vas-y approche Keny, profite. T'as vu comme elle est moulée dans son jean cette salope.

Entre le manque d'air et la douleur de son bras, elle peine à se défendre. Derrière, l'autre garçon se frotte contre elle. Brutalement, sa tête est dégagée et à peine a-t-elle le temps de happer un peu d'air que sa bouche est en un instant obstruée par une langue vorace qui baigne le bas de son visage dans des effluves de bière.

- Allez, branle-toi sur elle, elle aime ça. Hein que t'aimes ça, salope d'arabe !

Les immenses battoirs pressent seins, ventre et entre-jambe. Ses yeux sont puissamment fermés comme pour fuir la réalité. Les poils abrasifs arrachent la peau de son visage alors que la pression sur son plexus est

si forte qu'une montée de vomissure colonise son œsophage. Elle sent à peine la main qui s'engouffre dans son jean.

- Fais-la gueuler, elle va voir c'est quoi des vrais mecs.

Pour s'introduire sous son sweat-shirt, il relâche son bras emprisonné qui retombe violemment, lui déclenchant une douleur aigüe. Sa bouche à présent dégagée, elle expulse un râle sourd.

- Putain les flics ! On s'casse.

Bousculée de droite et de gauche, elle vacille, se rattrapant tout juste au bord du muret. Dans un léger flou, elle voit le véhicule de la municipale s'avancer vers elle. La mâchoire serrée, elle s'assoit sur un banc et sort de la poche de sa veste son portable. Du coin de l'œil, elle remarque son écharpe étalée par terre. Les yeux sur l'écran de son téléphone, elle attend patiemment que la voiture des agents, qui passe à faible allure devant-elle, mette les gaz et disparaisse derrière la haie de résineux. Elle se lève et se met à marcher. Le dos de sa main frotte sa bouche, son menton, puis ses joues mouillées de larmes. Ses pas deviennent plus pressants, elle se met à courir. Une foulée violente et frénétique, la bouche débordante de cris étouffés. Son cœur tape fort dans sa poitrine. Jambes et bras foulent l'air glacé qui pétrifie sa peau. La fille à la toison d'or n'est plus là.

\*

Il est bien installé au fond de son siège. Le chien est couché sur le ventre en bas de l'escalier. Il ne comprend pas pourquoi elle n'a pas emmené son sac à puces avec elle. Peu lui importe tant que le silence règne au sein de la demeure. Entre ses doigts son café fume, le paquet de biscuits est à portée de main ainsi que le journal de la veille qu'il n'a pas encore feuilleté. Il peut enfin apprécier la douceur du matin. Le claquement sec de la porte d'entrée le fait sursauter, faisant renverser une giclée du liquide brûlant sur son gilet. Il regarde sans dire mot Dahbia, les yeux au sol traverser le salon à pas rapides. Elle évite tout juste Flip au garde-à-vous, les pattes en avant et grimpe deux par deux les marches. Cinq secondes suivent pour qu'un deuxième claquement de porte lui parvienne en écho. Il pose sa tasse, souffle un grand coup, puis se frotte le visage. Les mains accrochées aux accoudoirs, il se lève. Ses jambes sont raides. Cela faisait bien longtemps qu'il n'était pas monté à l'étage dans un intervalle de temps si rapproché. La main sur la clenche, il hésite, puis la tourne. Le loquet est enclenché.

- Laissez-moi, je veux être toute seule.
- Tu te crois où, c'est pas un bordel chez moi.
- J'm'en fous, je vais me barrer de toute façon.
- Ce que tu vas faire ensuite, je n'en ai que faire. Je t'ai acceptée, il y a des règles à suivre et un minimum de correction.
- Vous en avez rien à foutre de moi, comme tous les autres.

- Je n'ai pas l'intention de discuter avec une porte. Tu ouvres immédiatement.

Un temps, un silence, puis le bruit du verrou qui se déclenche. La porte s'ouvre. Elle lève la tête, ses yeux sont renflés de pleurs.

- Qu'est-ce qu'il s'est passé encore ?

- Deux enfoirés de connards. Y m'ont coincée, pelotée et embrassée de force.

- Je t'ai dit de ne pas sortir.

- C'est pas normal, merde.

- Va savoir ce qui est normal ou pas normal à notre époque. Allez viens, je vais te préparer un café.

- Je préfère rester dans la chambre.

- Comme tu veux.

Il se tourne et disparaît dans la pénombre du couloir. Elle met un temps à refermer sa porte.

\*

Le coude contre l'oreiller, sa main repose son visage. Il la regarde dormir. Elle est face à lui. Sa peau est brillante sous la douce lumière du matin. Il ne doit pas être plus de neuf heures. Provenant de l'embrasement du volet, le rai emplie de particules mouvantes qui

colonisent la pièce de part en part caresse son épaule dénudée. Seule une partie de son buste est enveloppée par les plis du drap. Entre le galbe de sa cuisse et l'extrémité de son pied, il compte trois grains de beauté. Il a envie d'effleurer le voile satiné de sa peau, mais se refuse de la réveiller. Il veut encore profiter du silence du moment et par la même se délecter de la volupté de la veille. Délicatement, il s'extrait du lit ne quittant pas les cils courbés et longs de la jeune femme. Il enfile jean et tee-shirt et sort de la pièce. Il traverse le salon et fait glisser la baie vitrée. Sur la terrasse, à l'abri du vent, il s'imprègne de la chaleur de ce dimanche d'avril. En bas, cabas et chariots vides croisent leurs semblables, renflés et ventrus à débord du vert de légumes à feuilles ou du brun croustillant des baguettes bien chaudes. Au fond, il peut apercevoir les colonnes de toiles multicolores formant l'éphémère labyrinthe odorant et tapageur qui anime le quartier. Devant, dans la blancheur du voile solaire, il peine à voir le clocher de l'église qui sonne ses neuf coups. Le caillebotis est froid sous ses pieds nus. En observant la décoration plus que sommaire de la vaste terrasse, un sourire se dessine sur son visage. Seule une petite table de fer blanc sur laquelle trône un cendrier rempli à ras-bord et ses deux chaises occupent la partie droite. A gauche, trois pots en terre cuite de différentes grandeurs, dont l'un est encore étiqueté de son code barre, dégoulinent de lambeaux mous et fibreux d'anciennes plantes d'ornement encore brillantes par la gelée de la nuit. Il n'oublie pas l'énorme nœud élaboré de rubans de tissus scintillants aux couleurs de Noël accroché à la balustrade. Derrière lui, des pas étranglés. La chaleur d'un corps se plaque contre son dos,

puis il se retrouve gracieusement emprisonné par une paire de bras. Il plaque sa joue contre celle qui se repose sur son épaule.

- Les lumières sont magnifiques ce matin.
- S'il n'y avait que les lumières.

\*

Rien concernant la scène du matin n'est mentionné pendant le déjeuner. Seules quelques paroles futiles sortent de la bouche de Firmin. Il faut qu'elle rassemble ses affaires. L'information s'insinue dans sa tête comme une onde électrique. Elle quitte la table prétextant une envie pressante pour s'enfermer dans les toilettes. Calfeutrée dans les deux mètres carrés, elle triture entre ses doigts trois morceaux de papier. Quelle idée, pour espérer quoi.

- « Tu m'entends là-haut ? Encore un peu d'aide, rien qu'un peu. »

Elle débarrasse la table, la tête dans ses gestes. Lui se lève en la frôlant pour se diriger vers sa chambre.

Le soleil semble vouloir la fuir, caché derrière la large bande de nuages. Le silence est profond entre le souffle du vent et le chant des oiseaux. Ici, l'endroit est rassurant, il n'y a aucun risque de se faire agresser. Il n'y a personne, sauf un personnage sombre sous son manteau de laine,

un seau de graines à la main, bravant le gravier pour faire don aux volatiles qui le surveillent, accrochés aux branches, attendant sagement leur pitance. Elle écrase sa cigarette dans le pot posé à terre pour le rejoindre. Sans mot dire, à ses côtés, elle avance et décroche les mangeoires qu'il remplit à l'aide d'un verre à moutarde. Après avoir fait le tour des supports, il s'assoit sur le banc au centre de son parc. Elle en fait de même. Tous deux gardent un regard évasif, lui sur le vieux mur du fond, elle dans les branches d'un poirier. Une fourmi grimpe sur sa main. D'un souffle court, elle s'en débarrasse.

- Qui c'est qui va nourrir les oiseaux pendant que vous êtes parti ?
  - Antoine passera tous les deux jours surveiller la maison.
  - Et là-bas, c'est vous qui ferez votre ménage ?
  - Une agence s'occupe de ça, un matin tous les trois jours je crois.
- Antoine a organisé tout ça.

- Ah ! Les courses et la cuisine aussi ?
- La cuisine tu sais bien que c'est moi qui... Mais dis donc, t'aurais pas une idée derrière la tête toi. N'y pense même pas.
- Non, j'disais ça comme ça.
- Oui et bien tiens-le-toi pour dit.

Les deux personnages ont repris leur état d'observation. Le nez plein, par intermittence elle renifle sèchement, puis soupire profondément. Il se gratte la tête et lève les yeux au ciel.

- Décidément, je sais pas où t'as été éduquée, mais y a encore pas mal de travail.
- J'ai rien pour me moucher !
- Il fouille dans sa poche et y retire un paquet de mouchoirs en papier.
- Tiens, prends-ça. Tu vas faire quoi après ?
- Après que vous m'avez mise à la porte ?
- D'abord je dois partir demain, ensuite tu n'es pas censé séjourner ici. N'oublie pas que si Antoine n'était pas...
- Je sais. Vous m'auriez mise dehors à coups de pompes dans le derrière. Vous me l'avez déjà dit.
- Alors.
- Ben... Je vais voir si je peux squatter l'université d'à côté.
- Antoine va te trouver un endroit plus sûr que ça.
- Il a beau dire, j'suis sûre que c'est les services sociaux. On va partir demain matin avec Flip.
- Comme tu veux, moi j'ai autre chose à faire. A tout à l'heure.
- Oui, à tout à l'heure.

Elle le regarde se lever et se diriger vers la maison d'un pas lent. D'une main, elle sort de sa poche son paquet de tabac, de l'autre elle essuie ses yeux mouillés. La cigarette allumée, de tout son long, elle s'allonge sur le banc. La masse nuageuse sombre et épaisse sillonne le ciel à grande vitesse. Une envolée de pigeons traverse son champ de vision. Pas plus de perspectives d'avenir ici que dans la cité. Elle se rend bien compte

qu'elle ne pourra pas s'en sortir toute seule. Une goutte d'eau s'écrase sur son menton. Elle ne sera jamais grande.

\*

Ses vêtements parfaitement pliés sont posés en damier sur le couvre-pied. Précieusement, il place un à un chaque article de façon à optimiser au mieux l'espace dans ses valises en carton gris chiné. Qu'elle puisse penser qu'il l'emmène à Saint-Hernot le fait gracieusement sourire. Son pied contre le sol rythme le piano de Paolo Conté qui s'extrait de l'enceinte du magnétophone. Il ne doit rien oublier. Il suit scrupuleusement la liste sur la feuille de papier jauni posée sur le rabat de la valise. La porte de la chambre de la gamine claque, il appuie sur pause et lève la tête. Le craquement des pas sur le parquet l'informe qu'elle se dirige vers la fenêtre. Les cliquetis des pattes du chien s'arrêtent près de l'armoire. Il retire une paire de chaussures posée sur la chaise et s'assoit. Deux bonnes minutes se passent avant qu'il n'entende craquer le lit. Quelques bruits sourds, puis une voix. Il peine à comprendre certains mots ou bouts de phrases.

- .... .... bia .... ... .... bien nan .aindrai pas... .... papa ... fêtes j'm'en dou... et alors..... ....rien ... j'men fou .... ..... (cri) faites chier, faites tous chier ... .... ... non, non, non plus jamais. ... .... ...verrons ...,mais.. ... .... aisse... mourir (pleurs) j'm'en fou .... .... .... Mehdi y .... .... .... .. auront pas (cri) des enfoirés, tous

des enfoirés. .... ... pleure pas... ... moi aussi j'en ai chié Mam et alors ça.... rien .... ...asse. .... donne.... .... (cri) qui crèvent tous. ....oche .... j'raccroche. (cri aigu et pleurs)

Il attend un moment avant de se lever et remettre les chaussures à leur place. A pas lent, il sort de sa chambre pour aller à la cuisine. Il extrait du frigo une canette de soda et un verre du placard. D'un trait il avale le contenu non sans grimaces. Les pas qu'il perçoit sur les marches de l'escalier sont lents et pesants. Il la regarde s'approcher les bras ballants, son chien sur ses talons.

- Toujours en train de chouiner.

Du blanc des yeux, elle le toise et hausse les épaules.

- Tu veux le reste du cola ? J'en ai trop pour moi.

Elle acquiesce de la tête. Il attrape un autre verre et le remplit du liquide gazeux avant de lui tendre. Mollement, elle le saisit en le remerciant, puis tourne le dos pour venir s'asseoir sur une chaise de la table à manger. Lui, pose son verre dans l'évier et les mains dans les poches prend place dans son éternel fauteuil en cuir. Le tic-tac de la pendule marque les secondes. Elle, fait glisser son doigt sur le rebord du verre. Dix minutes se passent avant qu'elle se tourne vers lui.

- Pourquoi vous me regardez comme ça ?
- Je réfléchissais.
- Vous réfléchissiez à quoi ?
- Tu as eu une discussion sévère avec les tiens.
- Vous avez entendu ?
- Quelques bribes.
- J'm'en fous de toute façon.
- Tu t'en fiches, mais ton silence en dit long.
- J'm'en fiche, vous vous en fichez, tout le monde s'en fiche. Ah non, tout le monde s'en fiche pas. Mon père veut que je revienne pour me foutre une beigne, ma mère me crier dessus, une ou deux gifles en passant et m'enfermer dans la cuisine, endroit que j'aurais pas dû quitter d'ailleurs. Mon frère Mehdi lui, si je reviens, va tellement me tabasser que je vais ressembler à une grosse merguez et Nassim, c'est retour au bled, la bague et le voile.
- C'est toi qui as appelé ?
- Ma mère a décroché. Remarquez, qui d'autre décroche le téléphone quand je suis pas là-bas. Reviens qu'elle me dit, reviens. J'entendais le père au fond qui braillait et Mehdi a pris le combiné et rien que d'entendre ce qu'il allait me faire, j'lui ai dit que j'raccrochais et j'ai raccroché.
- Tu as bien fait de raccrocher et mal fait d'avoir appelé.
- Peut-être, en tout cas il faut que je me barre loin de tout ça.

\*

Au fond de la brasserie, devant son café, il observe les autres tables. Entre les îlots de consommateurs, les deux serveurs sont actifs. Un sourire gagne leurs lèvres lorsqu'ils se croisent. Lui est grand, elle plus petite. Ses cheveux noirs sont tirés en arrière et sa queue de cheval oscille à chaque fois qu'elle tourne la tête. Elle est jolie, lui beau. La table de droite expose trois assiettes souillées de trace de sauce tomate, un verre de vin rouge à moitié vidé, les deux autres marqués au rouge à lèvres sont remplis d'eau. Des miettes tapissent les dessous-de-plat en papier. Elle s'approche, la serviette pliée sur son avant-bras. Ses yeux bruns sont remplis de soleil. Il ne lui faut pas plus de trente secondes pour rendre la table employable. Tout du long, il l'a regardée effectuer sa tâche sans qu'elle ne le considère. La vaisselle empilée sur le plateau, elle se retourne, pose le plat de sa main libre sur le coin de sa table et lui porte un regard empli de douceur. Ses lèvres dévoilent la blancheur d'un sourire spontané.

- Monsieur Antoine, votre verre, Laurent vous a oublié !
- Est-ce que j'aurai le plaisir un jour de pouvoir vous regarder les cheveux détachés.
- Peut-être monsieur Antoine, peut-être un jour. Je vais vous chercher votre verre.

Il regarde sa montre. Treize heures quinze. Il est vraiment en retard ou bien il ne viendra pas. Cette seconde possibilité, il l'espère même si cela

ne fera que repousser l'échéance.

- « Toujours aussi lâche mon pauvre Antoine. »

Il la regarde revenir avec son corps qui exécute une danse gracile entre les tables et les clients. Elle pose le verre près de sa tasse de café encore fumante.

- Avec nos excuses monsieur Antoine.

- Vous êtes tout excusée Marie.

Son téléphone vibre. A peine a-t-il le temps de lire l'excuse de Thomas de ne pouvoir se libérer qu'elle est déjà au bout de la pièce à prendre une commande.

C'était vraiment une nuit bien courte. Le visage contre la vitre, une main cramponnant le bord du rideau, elle regarde la rue déserte. A l'arrêt de bus, elle s'attendait à voir la fille aux longues jambes, mais lui aussi est vide de vie. La buée peu à peu sur la matière froide dissimule sa vision. Flip pleure à ses pieds. Elle lâche le voilage pour se diriger vers le salon. Assise sur le bord du canapé, les coudes plantés sur ses genoux, elle roule une cigarette en attendant celui qui a déjà aligné ses valises près de la porte du hall.

- J'espère que tu ne m'en as pas fichu partout.
- J'ai fait très attention. Vous êtes prêt à partir ?
- Tu n'es pas descendue pour le petit déjeuner.
- J'avais pas faim.
- Et maintenant, tu ne veux pas boire quelque chose ?
- Nan. Je vais partir.
- Tu n'attends pas Antoine ?
- Pour quoi faire.

Elle se lève et tend sa main. Après un petit moment, il la saisit, entend ses remerciements, puis la suit du regard. Elle attrape son sac à dos et quitte la pièce.

Cinq minutes qu'elle est partie et il ressent comme un vide aux allures d'abandon, de dérobade. Sa cuillère a fait trente fois le tour de sa tasse et son café est à présent tiède. Il souffle en reconnaissant le son du Land Rover derrière les vitres. Il avait dit dix heures. Dix heures c'est dix

heures, pas dix heures trente, mais le principal est que son neveu soit arrivé.

- Bonjour Firmin, alors prêt pour le départ ?
- Ma foi oui. Les bagages sont là, il n'y a plus qu'à les mettre dans l'auto.
- La gamine est en haut ?
- Elle est partie y a bien dix minutes de ça.
- Comment ça partie ! Tu sais bien que je devais l'emmener au centre social. J'ai eu Marc Trangé justement ce matin, le gars de l'assos. Putain, fallait la retenir.
- Elle ne veut pas entendre parler de centre social. Elle a les foies qu'on la ramène chez elle. Je pouvais tout de même pas la retenir là de force.
- Bon, elle ne doit pas être bien loin. De quel côté elle est partie à ton avis ?
- J'en sais rien. Si j'ai bien compris, elle veut squatter l'université.
- N'importe quoi. Je vais faire le tour du quartier, peut-être avec un peu de chance...
- Mais j'ai de la route à faire moi, faut pas que je m'attarde.
- T'es pas à dix minutes, t'es même pas à une semaine.
- Qu'est-ce qu'elle a donc cette maghrébine pour que tu la ménages comme ça ?
- Imagine qu'il lui arrive un truc. Tu l'as quand même gardée deux jours sous ton toit. Enfin, je sais pas moi, vous avez communiqué un

peu, mangé ensemble. Y a rien qui est ressorti de tout ça ?

- Moi tu sais...
- Oui toi alors. Bon j'y vais. A tout à l'heure.

Il regarde Antoine, bouche bée, renfiler sa veste et quitter la pièce.

\*

- J'ai tiré un peu de bouffe au vieux. Je sais, j'aurais pas dû. De toute façon, y va même pas s'en apercevoir vu qu'il se barre. En tout cas, ce soir tu vas manger du pâté et pas de la gnognotte en plus et moi une salade de riz au thon. Si on a la chance de se trouver un coin au chaud, ce sera le top.

Elle regarde le ciel, pas l'ombre d'un nuage. Même si le vent est sec, la clarté du soleil suffit à lui donner un peu de baume au cœur. Elle tend le dos de tomber sur les deux mecs de la veille et longe le trottoir côté route pour avoir une vue beaucoup plus large sur l'avenue. Le tour de l'établissement lui paraît interminable. Entrer par une porte de service, se glisser dans un coin et peu à peu étudier le secteur. Plus que dix jours avant que son forfait téléphonique n'arrive à terme, il lui faut au plus vite trouver du cash.

A son niveau, un quatre-quatre noir ralenti. Elle tourne la tête, la vitre côté passager se baisse. Son cœur fait un bon en voyant le conducteur. Elle se met à courir.

- Dahbia, attends.

Le moteur du Land ronfle et le véhicule la dépasse en amorçant violemment le trottoir.

- A droite Flip.

Entre les hauts thuyas, un passage piétonnier s'ouvre en arche sur la pelouse du stade. Son sac est lourd et sa respiration forte entre chaque foulée. Elle n'ose pas se retourner.

- Arrête-toi Dahbia.

Antoine accroche son sac, elle se retrouve déséquilibrée. Son corps en vrille est projeté sur le côté. Le gazon est froid et humide sur sa joue. Les yeux embrumés, elle regarde la main tendue de celui qui l'a fait tomber. Elle se dégage et lève la tête. Antoine est à bout de souffle. Elle tente de se relever, refusant son aide.

- Laissez-moi ! Vous êtes complètement malade.

- Je voulais pas te faire tomber, juste que tu t'arrêtes.

- Pourquoi, vous avez aucun droit sur moi.

- On peut parler non ?

- Parler de quoi ! Je fais ce que je veux. J'irai pas avec vous chez

les sociaux, vous entendez ? C'est pas difficile à comprendre.

- Et tu vas faire quoi ? Squatter la fac ?
- Qu'est-ce que ça peut vous foutre !
- Pour qu'il t'arrive une tuile.
- Et alors ? C'est pas parce que je suis restée chez votre oncle pendant deux jours que vous pouvez décider pour moi. On est où là !
- On peut trouver une solution.
- Une solution, quelle solution ? Y'a pas de solution merde !
- Allez, on ne va pas rester ici. Regarde le tracteur là-bas, il vient vers nous.
- Putain, j'suis repérée maintenant, c'est de votre faute.
- Amène-toi. J'ai pas le temps pour les explications.
- Fait chier.

Il lui prend le bras et la tire vers lui. A la voiture il l'aide à retirer son sac et l'enfourne sur le siège arrière.

- Allez hop, monte.

Elle fait grimper Flip dans l'habitacle et s'installe à son tour. Il démarre sur les chapeaux de roues.

- Vous m'emmenez où ?
- On retourne d'abord chez Firmin. Il va me faire une crise s'il ne part pas dans la matinée. Connerie. Il faut que je m'attende à ce

qu'il m'appelle dans la quinzaine pour que je vienne le chercher. Même pas foutu de faire trente mètres dans sa rue sans s'asseoir une demi-heure pour récupérer t' imagine ! N'importe quoi. Tu pourras m'attendre dans la voiture si tu veux.

- Faut pas croire au père-noël.
- Dans ce cas, tu vas dormir où ? Dans une cave, un garage et tomber sur je ne sais qui, un malade !
- C'est vous le malade.
- Oh vous me fatiguez tous autant que vous êtes.
- Je vous ai rien demandé moi.
- N'oublie pas que tu es rentrée en effraction dans un domicile avec vol d'alcool. Pour une mineure ça fait beaucoup non ?
- C'est bon, on va pas en faire toute une histoire. Si vous voulez pas qu'il y aille tout seul dans sa maison, moi je veux bien aller avec lui. Tant que je me barre d'ici. En plus, je pourrai voir la mer. Ça fera comme des vacances.
- Celle-là, elle est bien bonne. Primo, sache qu'habiter là-bas quinze jours, hormis la présence de Firmin est loin d'être une sinécure. Deux jours avec lui, on devrait déjà te donner une médaille. Secundo, je ne décide pas pour lui, si c'était le cas, il y aurait quelques petits changements, mais on ne va pas rentrer dans les détails. Tertio, je doute que tu fasses le trajet en entier, à la première aire de repos, car il va y en avoir un paquet, problème de prostate oblige, mademoiselle aura mis les voiles.
- C'est pas vrai. Quand je dis les choses, je les fais.

- Je ne sais même pas pourquoi on a cette discussion.
- Vous seriez bien content de savoir qu'il n'est pas tout seul là-bas.
- Evidemment, mais c'est n'importe quoi.
- Mille euros.
- Quoi ? Mille euros !
- Mille euros et je fais la cuisine et le ménage.
- Oh putain, mais j'y crois pas ! Tu veux que je t'engage pour t'occuper de mon oncle dans sa maison de campagne ? T'acceptes les chèques emploi-service ou t'exiges une fiche de paie ?
- Et alors. Vous voulez que je dorme dans un endroit sûr ? Première solution. Vous voulez avoir l'esprit tranquille pendant quinze jours ? Deuxième solution.
- Cinq cents.
- Mille.

Il s'engouffre sur un arrêt d'autobus et bloque les roues. Il se tourne vers elle, puis la considère un temps.

- Ok mille. Cinq cents maintenant, cinq cents à votre retour.
- Sept cents maintenant et trois cents à notre retour.
- Pff. Pas de blague sinon je te retrouve et ce ne sera pas les services sociaux que tu verras. Je veux un coup de fil de ta part tous les soirs. Tu ne le laisses pas arpenter le bord de mer seul. Je veux que tu gardes toujours un œil sur lui.
- Oui, c'est bon, je vais quand même pas le border non plus. En plus

il a pas dit oui.

- C'est juste, il n'a pas dit oui.

\*

- Non, non, certainement pas. J'ai besoin d'être seul pour me ressourcer et puis on la connaît pas. C'est pas parce qu'elle a dormi ici qu'elle est sûre. N'oublie pas qu'elle est rentrée par effraction et qu'elle m'a volé une bouteille. Hors de question.

- Avec ton genou, tu ne fais pas cent mètres. Elle sera là pour ton ménage et t'aider pour la cuisine. Tu seras plus tranquille pour te reposer. J'ai vraiment pas envie que tu partes seul là-bas, ça m'inquiète.

- Ça t'inquiète, connerie oui. Tu veux caser l'arabe quelque part, on se demande bien pourquoi d'ailleurs et l'abruti c'est moi.

- Dis pas de bêtises. Ecoute, on s'appelle comme d'habitude et au moindre problème, je monte et la rapatrie illico presto. Qu'est-ce que tu en penses ?

- Bof, de toute façon j'ai jamais mon mot à dire.

- Bon je remplis cette voiture ou non ?

- Elle est où d'abord ?

- Dans le Land.

- Et son chien, faut que je me le tape aussi je suppose.

- Ben oui.

- Pff. Remarque, si on n'a plus rien à bouffer.

- Au moins, ça t'a pas fait perdre ton humour.

Dans chaque main, il se saisit d'une poignée de valise et sort de la pièce. De l'autre côté de la rue, à travers les vitres du véhicule, il peut voir le visage de Dahbia rempli d'impatience. D'un signe de tête, il l'avertit de l'approbation de Firmin. Elle lui décroche un sourire et sort du véhicule. Il ouvre les portes du garage et soulève le capot arrière de la 504.

- C'est quoi ça ?
- Tu veux voyager, et bien voici ton carrosse.
- On n'est plus au Moyen Âge. Elle a un bleu bizarre.
- Un bleu passé.
- C'est nul. On pourrait prendre la vôtre.
- Et puis quoi encore ! Je finis de mettre les valises et je passe à la banque. Va voir le vieux et sois pas désagréable, en tout cas pas plus que lui.

Les bras ballants, Flip à ses côtés, elle se dirige vers la porte d'entrée. Il est assis à l'endroit-même où elle s'attendait à le voir, c'est-à-dire sur son fauteuil. Sans un mot, elle se porte à sa hauteur et s'assoit sur une chaise de la table. Pas un instant il ne relève le regard sur elle, le visage tourné en direction de la fenêtre. Après un trop long silence embarrassant, elle enlève sa veste et place ses cheveux en chignon.

- La décision ne vient pas de moi.

Aucune réponse hormis un profond souffle à peine retenu.

- Je ferai de mon mieux pour me rendre la plus discrète possible.

Les yeux toujours fixés sur la baie vitrée, il ne dit aucun mot. Seuls ses pouces qui gravitent entre eux prouvent qu'il est bel et bien éveillé.

- Même Flip ne vous dérangera pas.

C'est elle qui souffle à présent. Durement, elle pose son coude sur la table et place son menton dans le creux de sa paume. Les yeux au plafond, les doigts de sa main droite pianotent le panneau de bois.

- Cesse de faire ça.
- Quoi ça ?
- Tapoter sur la table.
- Pardon.
- ...
- Je peux vous poser une question ?
- Non.
- La maison là-bas, elle est grande ? J'veux dire, est-ce qu'il y a plusieurs chambres ?
- Malheureusement oui. Tu te doutes bien qu'Antoine n'aurait pas eu cette idée complètement stupide pour qu'encore une fois je puisse te venir en aide. Aide-là cette pauvre gamine qu'il me dit. Elle n'est pas

responsable, elle va au-devant des ennuis et j'en passe et des meilleurs.

Moi, avec mon bon cœur j'ai dit oui. Tu parles.

- Il a dit ça, que je ne suis pas responsable ?

- Oui, à peu près. Il a bien insisté pour que je veille sur toi. Regarde hier matin, dix minutes dehors et puis hop. Toujours à rendre service le bon Firmin. La Violette doit coloniser son appartement pour une raison ou pour une autre. Lui ne peut pas s'occuper de toi et voilà. Enfin bon, si tu te tiens à carreau, on verra bien.

- Mais....

- N'en parlons plus, il faut que je fasse un sac de plusieurs produits et linge de toilette en plus. J'te jure des fois.

Tout en dandinant mollement de la tête, il se lève et traverse la salle en baragouinant.

\*

Assise sur le siège en cuir, elle se retourne. Flip est allongé de tout son long sur le plaid aux motifs écossais. Dans la poche de sa veste, elle caresse les contours de l'enveloppe où sont entassés les billets qu'Antoine lui a donnés discrètement avant de partir. Le moteur ronfle bruyamment. Un sourire aux lèvres, elle regarde la route défiler. La quatre-voies est fluide, il roule en-dessous de la vitesse autorisée rasant, par moments la ligne blanche centrale avant de se replacer brutalement dans l'axe de la route. Hangars, entrepôts et bâtiments industriels

remplacent peu à peu les groupes d'immeubles et hautes tours de béton parfois peints, parfois bruts. Elle considère en silence les emballages multicolores retenus par les maigres et inébranlables buissons parsemés sur le bas-côté de la chaussée. Sacs plastiques et papiers, plus légers, sont plaqués sur les murs grillagés qui longent l'autoroute. Du coin de l'œil, elle le regarde, accroché à son volant et concentré sur la route. La lumière est blanche à travers la couche de nuages. Au loin, les pins parasols, comme champignons impériaux disséminés çà et là amorcent le début d'un nouveau paysage. Il fait plus chaud à présent dans son cœur.

\*

Debout devant son bar, il regarde la fumée de son café s'évanouir en figures irrégulières. L'air frais qui pénètre par l'entrebâillement de la fenêtre, glisse sur son visage comme une caresse vivifiante, lui donnant presque la chair de poule. Les pas dansants du bambin à l'étage au-dessus avec ses cris stridents l'énervent. Il se saisit de son portable et avant de sélectionner la touche d'appel, il triture la coque comme si celle-ci avait la capacité de le stimuler.

- Thomas, je ne te dérange pas ? .... J'ai juste envie de te voir ... Ce soir, pas de problème.

Le pouce sur le bouton rouge, il regarde son reflet à travers la vitre de

la bibliothèque. Derrière lui, tout près de son épaule, le doux visage de Violette. Ses yeux couleur vert amande sont brillants de douleurs. Il se retourne, la pièce est vide.

Les kilomètres, les uns après les autres, ont défilé sans qu'aucun mot ne

se soit échappé de leur bouche. Elle décide de casser cette ambiance embarrassante.

- Il marche votre poste ?
- Bien sûr qu'il fonctionne. Tu n'as qu'à tourner le bouton de gauche.

Un ronflement grave, entrecoupé de sifflements, sort des baffles intégrés au bas des portières.

- Tourne le bouton de droite, en cherchant bien tu tomberas sur RTL.

Entre crissements et grincements elle arrive tout juste à obtenir un semblant de dialogue à peine audible.

- C'est normal, le bouton là, il est appuyé.
- Va pas me dérégler mon poste.

Elle presse la touche AM/FM et tourne le curseur pour que la voix de Sia envahisse l'habitacle. Il se tourne vers elle.

- Musique de sauvages.
- Il faut vivre avec son temps monsieur Firmin.
- Vivre avec son temps. Pff, connerie.

Ils quittent l'autoroute et entame la nationale. Elle fouille son sac et en

sort un paquet de biscuits.

- Vous-en voulez un ?
- Des nonettes ! D'où tu sors ça ?
- De votre placard.
- De mieux en mieux. Après ma cave, mon placard. Tu caches quoi d'autres là-dedans ?
- Rien. C'est qu'un paquet de gâteaux. J'allais pas partir comme ça et rester dans le froid sans manger.
- La question n'est pas là, c'est du vol. Bon-sang de bon-sang ! J'dois faire un mauvais rêve.
- Allez, prenez-en un, c'est le vôtre après tout.
- Pas dans la voiture. Je dois m'arrêter de toute façon pour faire refroidir le moteur. Referme ça avant d'en mettre partout sur les sièges, il y a une aire de repos à quelques kilomètres. J'te jure, drôle d'idée, vraiment drôle d'idée.

La clef de contact retirée, elle a l'impression que l'intérieur de sa tête ronfle presque aussi fort que le bruit du moteur. Sur le parking, elle s'étire et ouvre la portière arrière. Flip descend de la Peugeot pour lever la patte arrière contre la roue avant de la Porsche Cayenne stationnée à côté, sous les yeux déconcertés d'un couple en train de fumer leur cigarette, un gobelet de café à la main. Elle regarde le duo d'un air innocent, puis rencontre l'œillade maussade de Firmin.

- Ben quoi c'est pas de ma faute.
- Tiens ton bâtard en laisse, je veux pas de problème.
- Elle est dans mon sac. C'est des gros bourgeois de toute façon.
- Le civisme, tu connais pas toi !
- Flip, allez hop, monte.

La canne à la main, il traverse le parking suivi de Dahbia, la posture quasi hostile. Ils se séparent et pénètrent respectivement dans les toilettes. Dix minutes qu'elle patiente dans le large couloir les bras croisés. Devant la carte de France placardée face à la cafétéria, elle tente de calculer, en écartant ses doigts, la distance qui reste encore à faire entre le rond rouge, endroit de l'aire de repos, la pointe de la Bretagne et celle parcourue depuis leur point de départ.

- Encore trois heures de route.
- Ah vous êtes là.
- Allez, viens boire quelque chose et garde les mains bien enfoncées dans tes poches si tu vois ce que je veux dire.
- N'importe quoi, je suis pas clepomane.
- Cleptomane !

Devant l'obscur ligne d'horizon, la myriade de cristaux sur l'océan, reflet de la lumière blanche des trouées de nuages, éclabousse sa vision. Elle fronce les yeux.

- Arrêtez-vous !
- Pour quoi faire ?
- Arrêtez-vous je vous dis.

Les deux roues sur le terre-plein, elle s'extrait de la voiture et une main au-dessus des yeux avance lentement en direction de la crête. Sa progression peu à peu lui dévoile un chaos de roches noires aux bordures déchirées et emprisonnées par une écume mouvante et blanchâtre. Le cri des mouettes et des goélands se mêlent au sifflement sourd du vent et de la houle qui racle et s'engouffre au plus profond des cassures des écueils. Quelque chose se passe dans sa tête. Une sensation démesurée qui, si elle avait à l'expliquer, ne pourrait se définir en un seul mot. A ses côtés, Firmin, la canne à la main, a lui aussi les yeux loin sur l'horizon.

- C'est magnifique.
- Enfin un mot sensé sort de sa bouche.

Elle ne ressent ni le froid, ni le souffle du vent. Elle absorbe tout.

- Allez, viens. Il nous reste une petite vingtaine de kilomètres. Tu auras bien le temps pendant ton séjour de remplir tes mirettes.

Elle pousse avec difficultés la barrière de bois mûr, puis se tourne en direction de la petite maison blanche aux volets bleus sans prendre

garde au rétroviseur de la Peugeot qui rase son coude. Le toit pentu, grand de trois fois la hauteur du mur, couvert d'ardoises avec en son centre une petite fenêtre bleue, semble écraser les pans de la maison. Autour, le terrain d'environ trois cents mètres carrés, entouré d'une haie sauvage pas ou mal taillée gagnant sur les hortensias presque en feuilles, est recouvert d'un gazon gras parsemé de larges touffes inégales. Il ouvre la malle arrière en la regardant fermement pour solliciter son aide et se dirige, un trousseau à la main, vers la porte d'entrée. Il peine à tourner la clef. Elle, une valise dans chaque main, patiente derrière lui. L'intérieur obscur imprègne leurs narines d'une odeur rance de moisissure.

- Bah, ça pue.
- Allez entre, il faut aérer tout ça.

Chacun, de son côté, ouvre en grand les fenêtres. Peu à peu elle découvre un intérieur au mobilier rustique et rudimentaire. Au rez-de-chaussée une table, quatre chaises et un vaisselier. La cheminée en granit au foyer noirci par d'antiques brasiers enferme une chaudière à bois vieille de plusieurs décennies. Le plafond aux poutres apparentes domine les teintes ocre du sol en tomettes. Pour la cuisine, un évier, un frigo et quelques étagères ; un lit, une armoire et un chevet pour la chambre ; les toilettes et la douche se jouxtent à l'intérieur d'une petite pièce d'à peine trois mètres carrés attenante au soubassement de l'escalier. A l'étage, au centre des combles, une seule chambre est

aménagée de la même façon que celle du bas. Tous les murs sont blancs de chaux.

- Y'a pas la télé ?

- Ici, on est là pour se reposer, respirer et méditer. Les activités seront promenades, lecture, bains de soleil, si le ciel le permet. Dans l'appentis, il y a des transats et des vélos. Tu en trouveras bien un à ta taille. Il faudra sans doute le graisser et le regonfler. Moi, il y a bien longtemps que je ne peux plus en faire. Il y a aussi une balançoire que tu peux accrocher à l'une des branches du pommier si elles sont encore solides. Des questions ?

- Ben...

- Allez, on déballe tout. J'ai prévu de quoi dîner, on ira faire les courses demain.

\*

Dans chaque caresse, chaque désir, elle était présente. A peu de choses près, il aurait crié son prénom. En mettant sa chemise il le regarde dormir. Son corps musclé, à demi-couvert sur les draps froissés, brille dans la lumière blanche des filets de lune. Il préfère partir pour éviter de se mentir.

La rue est froide et silencieuse. Ses pas peinent à résonner en écho sur le pavé humide. Le col de son trench est relevé. Cette fois il en est certain, jamais il ne reviendra dans ce quartier.

\*

La fenêtre grande ouverte, le souffle du vent pénètre dans la pièce pour rafraîchir son corps. Au loin, les modulations graves de l'océan sont perceptibles. Vêtue d'une courte tunique blanche trouvée la veille dans le bas de l'armoire, ses poumons se gonflent de l'odeur d'iode mêlée aux arômes d'aubépines. Elle n'a pas vu la nuit passer, elle ne sait pas l'heure qu'il est. En regardant le soleil bas dans le ciel, elle étire son corps jusqu'à ce que ses muscles se tendent à l'extrême.

- Si tu te montres en spectacle tous les matins, ne sois pas étonnée qu'on se retrouve envahis par tous les gaillards du coin autour de la maison.

Elle ne l'avait pas vu le long de la haie, une cisaille à la main, en train de tailler les épineux. Elle referme aussitôt son décolleté et tire sur le pan de sa chemise.

- Oh pardon !

A peine la fenêtre fermée, elle s'assoit sur le lit, la main sur la bouche à pouffer de rire. Flip à ses pieds, elle descend l'étage dans une tenue plus appropriée. La pièce est chaude et une forte odeur de café flotte. Sur la table sont posés un bol à anses, des biscottes et du beurre. Sur la plaque

en fonte de la vieille cuisinière, une cafetière en métal bouillonne. Après avoir promptement ingurgité son petit déjeuner, un rot sort de sa bouche. Elle regarde son chien lécher l'assiette des restes du cassoulet de la veille. Dehors, un amas de branchages jonche l'herbe épaisse le long de la haie.

- Vous faites quoi monsieur Firmin ?
- Je m'amuse. Va me chercher la brouette et le balai à feuilles dans l'appentis.

Le cabanon en bois par endroits vermoulu ne dépasse pas les dix mètres carrés et pourtant tout ce dont un jardinier a besoin y est parfaitement rangé. Elle pose le balai dans la brouette et jette un œil sur les vélos pendus le long de la cloison. Ils sont recouverts de poussière et de toiles d'araignées. Elle hausse les épaules en poussant sur les deux manches.

- Dites, vos vélos y sont dans un drôle d'état.
- On s'en occupera plus tard. Commence donc à ramasser ce qu'il y a par terre. Voilà des gants, ils sont peut-être un peu grands, mais au moins ça te protégera.
- C'est quand qu'on va au supermarché ?
- Cet après-midi. Ici tu apprendras à prendre le temps.
- C'est drôle d'avoir une maison ici.
- Qu'est-ce qu'il y a de drôle !
- Eh ben, ici y a rien. J'veux dire qu'à part la mer, y a pas de magasin,

pas de bar ni de ciné. Vous, vous venez que pendant les vacances, mais ceux qui y habitent, ils doivent vachement s'emmerder. Là-bas c'est la mer, là-bas aussi et aussi là-bas. Les jeunes dans le coin, d'après moi, ils doivent se barrer dès qu'ils ont l'occase. Moi je ferais pareil. Peut-être que j'y reviendrais souvent pour voir la mer, mais de là à y rester...

- Est-ce que tu peux travailler sans causer. Je viens ici pour le silence et je me retrouve avec une pipelette.

- Moi je disais ça parce que c'est ce que je pense. Dites, elles piquent vachement ces épines, elles traversent même mes gants. Vous allez faire quoi de tout ça après ? Ça fait un sacré tas, en plus on a tout le tour de la maison à faire. Ça va faire au moins dix tas comme ça. Vous savez, en bas de l'immeuble où habitent mes parents, y a des terrains qui sont découpés en parcelles pour faire son potager...

Il se redresse, referme son sécateur et le croche à une branche qui dépasse de la haie, puis se dirige vers la porte d'entrée en soufflant. De l'intérieur, il continue toujours à l'entendre.

Dans les rayons, elle pousse le caddie, lui, le remplit. Hormis une boîte de protections, toutes ses demandes lui sont refusées, considérées comme inutiles ; trop sucrées, trop salées ou trop quelque-chose. Elle ne peut pas se permettre de se les acheter en sortant une des sept coupures de cent euros sans éveiller son attention. Ce n'est pas grave, elle aura un esprit sain dans un corps sain. Le garçon qui tient la caisse avec ses cheveux aux magnifiques boucles brunes, pose sur elle un coup

d'œil couleur amande quasiment entre chaque article qu'il scanne avec une lenteur presque mesurée. Son visage est fin, jovial et sa peau blanche amplifie le rouge de ses lèvres. Une fois la parade découverte, elle affiche un regard plus discret, mais pas moins intéressé. Elle baisse la tête dès que leurs prunelles se croisent. Un sourire endiablé éclaire son visage pendant que Firmin s'acharne tant bien que mal à organiser au mieux la répartition des victuailles dans l'un des cabas. Elle pose sa main sur sa bouche pour dissimuler un léger rire et se précipite pour aider le vieil homme à transposer les sacs dans le caddie. Entre la caisse et la sortie, pas un instant ils ne se lâchent du regard.

- Ta ceinture.
- Hein ?
- Boucle ta ceinture. C'est le caissier qui te met dans cet état ?
- Ben nan. N'importe quoi. J'réfléchissais c'est tout.
- Gare à ne pas trop t'abîmer les neurones alors.
- Pfff.
- Allez, on file au pain et on rentre.

\*

Cinq sonneries avant qu'il ne l'entende décrocher.

- Dahbia, il me semble que tu devais me rappeler.
- Monsieur Antoine, c'est vous ?

- Bien sûr que c'est moi. On avait fait un deal, souviens-toi.
- Oui, j'ai oublié. Faut dire qu'hier soir avec le travail qui fallait faire.

La baraque, c'est tout pourri quand même.

- Tu as insisté pour y aller non.
- Ouais, remarquez j'ai vu la mer hier, c'était vraiment top.
- Bon ok et Firmin, comment il va ?
- Il va bien, en ce moment il coupe des fleurs fanées.
- Ok, ça sonne à ma porte, je dois raccrocher maintenant. Demain soir tu penses à moi !
- Pas de soucis, monsieur Antoine, pas de soucis.

Il ouvre la porte, une main caresse son visage. Elle a attaché ses cheveux et son maquillage est plus prononcé qu'à l'habitude. Sur son passage, il s'imprègne des effluves de son parfum. Il se retourne, Violette est déjà assise, jambes croisées sur le fauteuil en velours. Il n'a pas à deviner la petite collerette satinée de son bas qu'elle dévoile sans réserve entre les pans de sa gabardine en tweed.

- Tenue sexy.
- C'est de rigueur.
- Pour aller à l'Opéra ?
- Bien sûr, nous sommes au balcon.
- Et tu nous emmènes voir quoi ?
- Turandot.
- Ah oui ! en effet le balcon est indispensable. Sers-moi un verre, je

me prépare.

\*

Assis face à face, seul le crépitement du bois au cœur du poêle trouble le sifflement du vent au dehors. Son journal sur les genoux, la tête de Firmin s'affaisse sous le poids de la fatigue. Elle, tient entre ses mains une bande dessinée, « La guérison des Dalton » de Lucky Luke qu'elle a trouvée dans le dernier tiroir de son armoire entre un crucifix et une lampe torche sans pile. Peu à peu, elle s'approche au plus près de la vitre du Godin afin de capter la lumière que le vieux plafonnier au centre de la pièce peine à lui fournir. En tournant une page, elle lève la tête et regarde l'homme, les yeux totalement éteints. Les éclats de lumière d'or provenant du poêle amplifient sur sa peau les plis et les sillons creusés. L'instant est si fragile et pourtant elle a besoin de savoir.

- Monsieur Firmin.
- Mmm.
- Monsieur Firmin.
- Oui, Dahbia quoi !
- Vous avez été marié combien de temps ?
- Quelle drôle de question... Un peu moins de cinquante ans.
- Et c'est la seule femme que vous avez aimée ?
- La seule femme que j'ai aimée ! Oui... Enfin non.
- Comment ça ?

- Je n'ai pas envie de parler de cela, je suis fatigué.
- Désolée monsieur Firmin, je ne voulais pas.
- Ne te couche pas trop tard. Bonne nuit Dahbia.
- Bonne nuit monsieur Firmin.

Pourquoi cette question ? Peut-être simplement parce que c'est une gamine qui ne se rend pas trop bien compte de ce qu'elle demande. Bizarrement, il ne se sent pas plus énervé que ça par son comportement. Il est surtout très fatigué.

\*

La salle est sombre. Le Prince embrasse Turandot à l'aube malgré ses reproches concernant sa cruauté. Après que celle-ci lui avoue qu'elle l'a haï et tant aimé, elle lui demande de partir.

Sa main, sur ses jambes croisées, effleure son genou satiné et progressivement parcourt la gracile courbure de ses cuisses, profitant de la douceur du nylon. Cela fait un acte qu'elle attend cela. Quel endroit plus propice pour un tel délice. En bas, les têtes sont toutes dirigées vers la scène, concentrées sur le jeu des acteurs. Elle, ne perçoit plus les chants rageurs et haineux des artistes, ils sont devenus plaintes et orgasmes de plaisir. Elle décroise les jambes presque comme une requête, une sollicitation pour qu'il parcourt encore plus loin son exploration. Les modulations sur la scène passent de la haine à la frénésie amoureuse. Celle de Calaf pour Turandot. L'ardeur qu'il émet

à l'intérieur de ses cuisses provoque un bouillonnement au creux de son ventre. Les contractions de ses muscles sont en parfaite harmonie avec les oscillations retenues de sa respiration. Le flot d'applaudissements révèle la fin de l'acte II qui arrive idéalement. Elle relâche son plexus tendu à bloc et le rubis au centre de son abdomen se distend. Elle a la sensation que son vagin, comme corolle s'écarte pour aspirer à la volupté. Un son frémissant s'extrait de sa bouche. Les doigts d'Antoine se retirent. Leurs regards se croisent, ils partagent un sourire.

- L'acte trois ?
- Un bon restaurant ?
- Un italien alors.

Il lui prend la main et silencieusement, ils quittent la salle.

\*

Le soleil, ce matin, n'a pas besoin de rivaliser avec les nuages pour se montrer. Il a souffert pour décrocher le vieux vélo retenu par un gros clou planté dans la contrefiche. L'étui en cuir contenant démonte-pneu et rustines dans la poche, plumeau à la main, il retire les toiles d'araignées et la poussière avant de passer le jet d'eau, puis de la graisse sur la chaîne. Son regard, de temps à autre, se porte sur la fenêtre de la chambre de Dahbia. Il ne lui impose pas d'horaire matinal pour deux raisons. La première, cela lui permet d'avoir un moment à lui pour

effectuer les quelques menus travaux ou activités dans le plus grand silence. La seconde, pour la remercier de son aide aux différentes tâches ingrates du quotidien. Ce matin, quand elle sortira de la maison, elle trouvera un vélo presque flambant neuf. Assis sur une chaise en métal, après avoir versé une lichette de sirop de menthe, il remplit son verre d'eau provenant d'une carafe suintant le frais. La fenêtre du haut est à présent ouverte. Il ne l'a pas entendue, mais ne tarde pas à voir la gamine pieds nus traverser la cour avec sa courte liquette blanche, Flip derrière elle.

- Du haut j'ai vu que vous m'avez préparé mon vélo.
- Oui, j'avais une minute, alors je me suis dit, tiens ça va m'occuper. Je t'ai même mis une paire de sacoches.
- C'est super, je vais l'essayer.
- D'abord, tu vas monter te changer et manger. Je t'ai déjà dit de ne pas te trimbaler dans cet accoutrement. Tu vas me faire passer pour qui.
- D'accord, je monte me changer. Merci monsieur Firmin.

Elle lui claque une bise sur la joue qu'il n'a pas le temps d'éviter et la regarde courir la culotte à l'air en direction de la porte d'entrée avant de voir Flip, au milieu de la plus belle partie du gazon, tourner sur lui-même, la queue relevée.

- Dégage de là toi, tu vas m'en foutre partout. File au fond, dépêche-toi.

D'un bond, le chien se met à courir pour disparaître derrière la maison.

- Eh ben, la journée commence dure.

Correctement campée sur la selle, les deux mains accrochées au guidon, concentrée, elle regarde Firmin donner ses instructions.

- Je me demande si tu es déjà vraiment montée sur un vélo.

- Si, je vous l'ai dit, mais j'étais toute petite.

- Mouais. D'abord, tu suis bien le côté droit de la route parce que d'après moi tu vas pas aller bien loin, tu as une chance sur deux de tomber sur l'herbe. Tu ne regardes ni le vélo et encore moins les pédales. Le regard droit devant l'horizon. Là où tes yeux se portent, ton vélo ira. Ne te crispe pas, garde bien souples tes poignets. Poignet à droite, frein arrière, à gauche, frein avant. Idéalement, utilise les deux en même-temps, mais parcimonieusement surtout. Des questions ?

- Heu non.

- Bon allez hop.

Après avoir ripé sur la pédale et rattrapé le vélo à temps, dans un jeu de droite et de gauche, elle parvient à parcourir quelques mètres relativement proprement. Il la regarde s'éloigner, presque rassuré de ne pas la ramasser en galette «bretonne». Une mouette le survole en poussant un cri strident. Il lève la tête, regarde l'oiseau. Au loin, c'est un

autre cri, plus humain qui le rappelle à l'ordre. Il voit Dahbia s'engouffrer dans le petit sentier en pente attendant à la route.

- Bon Dieu, qu'est-ce qu'elle fiche pour s'engager par-là ?

En un instant, elle disparaît de sa vision. A grands coups de canne, il se hâte devinant ce qu'il va dénicher derrière la petite bute. A cinquante mètres de lui, il voit la fille à terre, toujours campée sur la bicyclette, la tête enfoncée dans une grosse touffe d'herbe, la roue avant encore animée. Le temps qu'il atteigne la distance, elle parvient à repousser le vélo. Elle se tient le genou et son coude gauche saigne. Ahurie, elle le regarde approcher.

- Quelle idée il t'a pris de prendre ce chemin.

- C'est pas moi, c'est le vélo.

- Le vélo ! Tu ne t'es pas fait trop mal quand même ?

- Le genou, y me lance.

- Allez, lève-toi, je m'occupe du vélo. Tu peux te tenir à moi si tu veux.

La boîte métallique blanche avec sa grande croix verte est ouverte. A l'aide de son couteau suisse, il tente du mieux qu'il peut de décoller un morceau de pansement du rouleau. Un à un, elle scrute les contenants.

- Tous vos produits sont plus bons. Regardez la date là-dessus, elle

dépasse de quinze ans.

- Tu veux que je te soigne ou pas ?
- Ça doit plus agir tout ça. Vous arrivez même pas à récupérer un bout de pansement.

Il se saisit d'une boule de coton, puis l'imbibe de liquide provenant d'une petite bouteille en verre.

- Regarde là-haut l'oiseau.
- Haaaa !
- Alors tu vois que mes produits sont encore efficaces. Tends ton coude que je colle ça dessus. Pour le genou, tu vas poser un sac de glace.
- Moi je remonte plus sur le vélo.
- Sûrement que tu vas y remonter. Ça veut dire quoi d'abandonner au premier essai. T'es pas une mauviette non ?
- Pas aujourd'hui alors.
- Cet après-midi, on va respirer l'air de la mer sur la plage.
- Cool.

\*

Violette, enroulée dans un peignoir trois fois trop grand, s'approche d'Antoine assis sur le banc avec son café. Après s'être installée à ses côtés, elle lui glisse un baiser sur la joue avant de lui enlever sa tasse des mains pour prendre une gorgée du liquide chaud.

- Tu penses à quoi ?
- Hein ? Juste à ma mère.
- Ça empire ?
- Elle ne me reconnaît quasiment plus. Ce matin, c'est à peine si elle m'a parlé, le regard perpétuellement tourné vers le mur... si tu voyais son visage, complètement déformé. Tiens je préférerais que...
  
- Mon pauvre Antoine.

Il agrippe son avant-bras pour l'embrasser.

- Tu as bien dormi ?
- Toujours quand tu es près de moi.
- Il faut que j'aille à l'agence.
- Et si on restait cachés sous la couette toute la journée.
- On n'a plus l'âge pour l'école buissonnière. Il est déjà huit heures. Tu ne m'as pas dit que tu avais une réunion importante aujourd'hui ?
- Si, mais j'ai très mal à la tête et presque quarante de fièvre. Hum, ton front est chaud aussi. Ce ne serait pas très sérieux que tu sortes dans cet état.
- Holà jeune fille, vous allez me faire le plaisir de vous habiller tout de suite sinon j'en fais part à votre directeur et vous allez vous retrouver avec trois heures de colle.

Soudain, il lâche le bras de Violette et agrippe ses cuisses. Sous les cris, il lève la jeune femme et la transporte jusqu'à la chambre pour la faire tomber sur le lit. De tout son poids, il la coince, l'enroule dans la couette et effectue deux gros nœuds. Totalement saucissonnée, elle tente de se dégager sans pouvoir y parvenir.

- Bon je vais au coin de la rue te chercher des croissants pour te requinquer.
- Antoine, reviens, je peux plus bouger.
- Tu es malade, il faut que tu restes bien au chaud.
- Antoine, fais pas l'imbécile. Reviens.
- A tout à l'heure ma chérie.
- Antoine !!!

\*

Ses yeux sont écarquillés. L'air pénètre ses narines alors qu'elle regarde à la fois les cabrioles approximatives de Flip sur l'étendue de sable blond et vierge de toute trace et la surface infinie de l'océan irradié par la lumière pâle du soleil. La texture tiède et compacte sous ses pas, emprisonne la plante de ses pieds lui apportant un chatouilleux massage qu'elle accroît plus encore en se déhanchant. Rapidement, ses chevilles tutoient la fraîcheur de la lame transparente qui, divisée en de multiples plis couvre gracieusement la couche de sable lisse et renflée sur une centaine de mètres. La douce chaleur transperce ses paupières fermées

et ce sont ses oreilles qu'elle ouvre à présent afin de ressentir pleinement l'univers qui l'entoure. Tête levée au ciel, bras en croix et bas du jean relevé, après chaque déferlement du liquide contre ses jambes écartées, patiemment elle attend qu'il se retire pour profiter de l'agréable sensation de ses milliers de bulles qui pétillent sur sa peau. Elle se retourne. Au loin, contre la paroi de sable peuplée de larges touffes d'oyat, Firmin est assis, sa canne entre les jambes, le dos de sa main protégeant ses yeux. Elle lève le bras et lui fait un grand signe. Pour seule réponse, il dresse son bâton en l'air. Flip, décide de déterrer un morceau de corde de pêcheur en tirant sur son extrémité. A présent accroupie, les vagues au loin lui paraissent plus élevées, plus puissantes et elle, plus insignifiante. Un bout de bois à la main, elle parcourt la plage, frottant ou creusant çà et là le sable afin de débusquer coquillages, galets de formes improbables ou os de seiches. Les poches renflées, une main serrant une collection de bouts de bois défraîchis aux apparences animales, elle s'assoit aux côtés de Firmin pour un à un dévoiler ses trésors. Il ne dit mot en la regardant triturer ses merveilles, mais n'en pense pas moins. Il s'est même surpris à sourire en la voyant tenter de regarder à travers un bout de verre de mer aux teintes amande. Flip les rejoint en courant, un flotteur pour filet de pêche dans la gueule. Elle s'étire et doucement se laisse glisser sur la pente pour s'allonger, les yeux clos, la tête face au soleil.

- Dites, on reviendra demain ?
- Profite du moment présent plutôt.

- Flip ! Va te secouer plus loin, tu m'en mets partout. On mange quoi ce soir ?
- Oh, mais vas-tu t'arrêter un peu ! Oublie-moi, tu veux.
- Vous êtes pas cool.
- Pff... Je suis pas cool !

\*

Les nichoirs sont remplis, il a fait le tour de la maison. Même le local à chaudière et la cave à vin ont été visités, des fois qu'on l'y reprenne une deuxième fois. Cela lui fait bizarre de se trouver dans cette maison sans la présence de Firmin. C'est comme si... Stupide de penser à cela. Il réajuste son trench et ouvre la porte. Devant lui, plantée sur le perron, la silhouette filiforme de Sybille, les mains dans les poches de sa longue veste de laine bleu canard et son béret planté sur la tête. Il met un certain temps à se remettre de cette surprise et s'avance vers elle pour la prendre par les épaules et lui faire la bise.

- Sybille, tu m'as fait peur.
- Je vous savais à l'intérieur Antoine.
- Je peux faire quelque chose pour toi ?

Instinctivement, il regarde par-dessus les épaules de la jeune femme, s'attendant à voir au loin la mère de celle-ci dans ses vêtements sombres, prête à héler sa fille.

- Maman n'est pas à la maison.
- Ah, je ne pensais pas... Enfin je veux dire...
- Elle est parfois énervante, toujours soucieuse de tout.
- Bien. Alors, dis-moi.
- C'est, disons assez délicat.
- Rentre, ne prends pas froid.

Après avoir fermé la porte, il l'entraîne dans la salle. Elle ôte sa veste, puis la pose sur le dossier d'une chaise. Dans la prolongation de ses bottes cavalières en cuir noir, ses longues jambes enfermées dans le satin brun de ses collants semblent interminables. Sa mini-jupe volante couvre tout juste la courbure de son fessier et son pull en mohair blanc laisse deviner un nombril colonisé par un piercing représentant un diamant. Après avoir retiré sa coiffe, ses doigts vigoureux envoient une partie de sa longue chevelure en arrière. Il reste coi devant cette image sucrée si loin de la complexée Sybille. Il tente de faire abstraction de l'enveloppe et ne se concentre que sur le profond regard bleu de la jeune femme.

- Donc tu désires me parler de quelque chose d'important ?
- Antoine, je ne sais comment vous exprimer cela. Vous avez fait beaucoup pour moi. L'agence a décidé de m'engager en tant qu'assistante éditorialiste.
- Je suis si content pour toi, tu le mérites.

- Pour vous remercier, j'aimerais vous offrir ceci.

De son sac, elle retire une pochette en tissu Gucci, puis la lui tend.

- Il ne fallait pas, je te remercie.

Les mains croisées derrière le dos, elle se dandine d'impatience, un sourire en coin. Il démêle le ruban de nylon et en extrait un foulard de soie.

- Il est très beau, je ne sais quoi dire.

Elle s'approche de lui et délicatement lui retire le carré imprimé d'étriers des mains. Sans le lâcher une seconde du regard, elle écarte le col de sa chemise et y glisse les pans du foulard avant de les croiser à son cou. Ses doigts sont frais au contact de sa joue et son visage si proche du sien qu'il peut sentir la chaleur de sa bouche. Délicatement ses lèvres tutoient son oreille.

- J'y ai mis quelques gouttes de mon parfum ainsi vous emporterez un peu de moi là où vous irez.

Elle lui dépose un doux baiser sur la joue, puis d'un léger pas de recul, lui fait face. Désorienté, il lui prend les deux mains.

- C'est un joli cadeau que je porterai avec grand plaisir cependant...  
Je ne veux pas que tu penses que...

Elle retire une main de la sienne pour poser un doigt sur ses lèvres.

- Ne dites rien. Je préfère que tout ceci reste comme cela. Prenez-moi juste par la taille et serrez-moi contre vous, je partirai ensuite.

Il l'agrippe par le bas du dos et l'attire vers lui. Son corps est souple. Elle dépose sa tête sur son épaule et l'enlace. Il perçoit les douces ondulations de sa respiration dans son cou. Sa main remonte le long de son dos couvert par sa longue chevelure. Son sexe est éteint. Seulement garder la position et sublimer l'état de grâce qu'elle lui offre. Une minute de plaisir qui s'éteint sous un long soupir. Elle se détache de lui. Le bruit de la porte résonne fort dans sa tête alors que son corps empli de son parfum, demeure immobile.

\*

L'eau fraîche qui claque sur ses épaules pour envelopper son corps hérissé sa peau. Elle frotte vigoureusement la couche de savon pour se réchauffer tout en chantonnant. Les tuyaux vibrent dans un bruit sourd. Ses yeux sont fixés sur celle qui, suspendue à sa toile, n'a pas bougé d'un millimètre. Au milieu de l'épais brouillard, la rugosité de la serviette s'altère au fur et à mesure que le coton glisse sur sa peau.

Devant la glace mouchetée, ses doigts caressent la courbure de ses seins lourds. Elle applique une noisette de crème dans le creux de sa main et l'étale sur son ventre charnu en le massant langoureusement, puis ses yeux regagnent de nouveau le centre du miroir. Elle assemble ses cheveux, puis les enroule en un chignon improvisé pour y planter un pic en métal argenté. Quelques mèches rebelles et onduleuses cachent en partie ses joues et ses oreilles. Ce soir, elle veut se faire belle, principalement pour elle, mais aussi un peu pour lui. Ses lèvres brûlent du rouge garance provenant d'un tube malencontreusement tombé dans sa poche au supermarché. Sur sa peau encore grasse de crème, sa tunique colle son ventre. Derrière la porte elle entend de la musique classique. Un concerto pour piano de Mozart. Elle donne un coup d'œil sur l'araignée avant de lever le loquet de la porte. Firmin est assis devant la cheminée. Le vent en profondes rafales presse les volets. Craquements et sifflements précèdent les aspirations sourdes des flammes dans le poêle qui métamorphosent en fantômes, les ombres froides du mur au milieu des teintes orangées. Elle empoigne le dossier d'une chaise pour la traîner face à lui. Elle tire sur les pans de coton le plus bas sur ses cuisses et s'assoit mains croisées. Il la regarde, puis sourit. Elle lui répond d'un haussement de sourcils.

- Demain matin tu remontes sur le vélo.
- Ah non ! J'y arriverai pas, je vais retomber.
- Mais non. Cette fois tu partiras côté montée, c'est plus dur, mais moins dangereux. Ton coude va mieux à présent.

- Oui, mais quand même.
- Allez, je vais nous préparer une tisane, ça nous réchauffera un peu.

Elle le regarde se diriger vers la cuisine. Elle tire de nouveau sur sa tunique, croise les jambes et tend ses mains vers le feu. Elle regarde Flip allongé sur le flanc. De la pointe du pied, elle le caresse. Le vent ne baisse pas de force, elle frissonne. Les notes du piano qui caracolent au-delà de ses oreilles l'apaisent. Il lui tend une tasse fumante avec deux biscuits posés sur une soucoupe.

- Vous n'êtes pas si méchant tout compte fait.
- Quelle drôle d'idée.
- Vous êtes juste méfiant, c'est ça ?
- J'ai trop vécu pour ne pas l'être.
- Vous avez beaucoup voyagé ?
- J'ai un peu roulé ma bosse en effet.
- Et vous avez fait plein de pays ? Des endroits exotiques, tout ça ?
- Une grosse partie en Guyane, un peu d'Europe et puis l'Afrique. Le Tchad, le Cameroun, le Maroc et l'Algérie.
- Et l'endroit que vous avez préféré ?
- Je n'y étais pas en vacances.
- Holà, y a de plus en plus de vent, ça me fait un peu peur.
- La maison a plus de trois cents ans, tu n'as rien à craindre, elle en a vu d'autres.
- Ça va durer longtemps ?

- La première partie de la nuit. Une accalmie demain matin et de l'eau pour l'après-midi. Enfin c'est ce qu'ils ont dit. Allez, remets une bûche, le feu descend.

\*

Elle lui a enfin téléphoné. Visiblement, tout à l'air de bien se passer là-bas. Il imagine le duo au milieu de rien, enfermé dans la cabane, vent et pluie les encerclant. La scène le fait sourire. Il n'en avait pourtant pas envie il y a dix minutes avant qu'elle l'appelle. C'est avec une fausse excuse qu'il a repoussé l'invitation de Violette, déçue de ne pouvoir passer la soirée et la nuit ensemble. La rue des Rosiers peine à se remplir. Les pavés brillent et les parapluies sont ouverts. Il borde les vitrines et les façades. Ses doigts serrent le col de son trench et ses yeux vides sondent le gris sombre du trottoir de la rue. Après que deux ou trois passants l'aient évité de justesse, il pénètre dans un bar-tabac presque vide de clients. Seul un type à la mine rougeaude et à la tignasse ébouriffée face à son verre attend que l'homme à l'énorme moustache mal taillée derrière son comptoir lui offre un épineux sujet de discussion à débattre. Il patiente que le barman finisse d'essuyer le zinc avec son chiffon pour lui commander un paquet de Peter ainsi qu'un briquet tout en rendant le signe de tête au bougre qui ne le quitte pas un instant du regard, un sourire niais marqué sur ses lèvres épaisses. A peine sorti du bar, trois bouffées disparaissent en nuées à travers la lumière jaune des lampadaires. Il a l'impression d'avoir perdu le sens des réalités. Il a

envie de se sentir sécurisé, lové dans les bras tendres de Violette et de l'écouter fredonner une douce mélodie, mais le besoin de s'éloigner de toute responsabilité est si grand. Il allume une seconde cigarette. L'atmosphère de la Bretagne déterminera peut-être ses choix.

\*

Les fesses bien calées sur la selle, elle le regarde comme pourrait l'être une condamnée, avec des yeux de chien battu. Firmin, une main sur la poignée, l'autre à plat sur son dos est prêt à la pousser, un peu moins confiant que la veille.

- Bon, tout droit et les yeux sur la route d'accord. Détends-toi ! On dirait un morceau de viande refroidi.
- Vous croyez que c'est facile vous !
- Bien sûr que c'est facile. Allez, assez palabré. Un, deux et trois...

Les coudes à l'horizontal et la tête dans le guidon, avec le si peu d'élan qu'il lui offre, elle pousse sur les pédales et mètre après mètre progresse, longeant la berne, comme il lui avait dit la veille. Au bout de la route, il la voit faire demi-tour, puis la regarde passer devant lui en lançant un cri aigu de victoire. La percevant visiblement réjouie à goûter pleinement de son jouet, en soufflant, il regagne la maison pour profiter enfin du calme du jardin.

Les gros nuages prévus par la météo pour l'après-midi apparaissent peu

à peu au loin.

La maîtrise du guidon à présent dans les descentes, ses cheveux prennent le vent. En longeant la côte, elle a l'impression de s'envoler. La lumière est basse. Derrière elle, un scooter maintient son allure un temps, puis, tout d'un coup, la dépasse. Le conducteur sans casque lui lance un sourire intimidé. Elle presse les manettes de frein. Pied à terre, le cadre entre les jambes, elle le regarde faire demi-tour. Le sang pulse fort dans ses veines. Elle regarde les boucles des cheveux du garçon graviter sous la force des bourrasques.

Premières paroles incertaines et postures chancelantes entraînent le duo face au décor d'une eau tourmentée. Mal installés sur un sol rocheux, les mots à présent libérés font place à quelques plaisanteries. Le doigt du garçon effleure la main de Dahbia qui détourne un visage craintif. Le laisser l'embrasser, fantasme indécent et puis... Avec un certain embarras, elle pose sa tête sur son épaule. Un baiser n'est pourtant qu'une paire de lèvres contre une autre, non ? Ce n'est pas l'opinion de son père qui, un jour lorsqu'elle était enfant, l'a découverte en bas de son immeuble à expérimenter cette fameuse et magnifique aventure avec Karim, le voisin du cinquième. Des bisous sur la bouche et d'insignifiantes caresses comme font les grands qui ne reçoivent pas en retour une magistrale correction à grands coups de trique pour cet infâme sacrilège. A défaut d'embrassade, elle se satisfait du contact de ses boucles flirtant la peau de son visage au grès du vent.

La sarcleuse dans une main, il lève la tête et regarde sa montre. La sueur coule sur son visage et une ampoule se forme sur sa paume droite.

- Les cons, pour une fois qu'ils se sont pas trompés. Qu'est-ce qu'elle peut bien foutre l'autre, il est presque midi. J'espère qu'elle s'est pas foutue au fossé.

Derrière la haie, des rires fusent. Il peine à reconnaître la voix de Dahbia tant les intonations sont joyeuses. A travers le portail, il reconnaît l'avant de son vélo à côté d'un scooter. Flip, la queue en toupie, essaie d'enfoncer sa tête entre les lames de bois. A pas lent il s'approche, tentant de capter un peu de cette conversation qui lui semble un tantinet cocasse. Trois aboiements du canidé et le regard de Dahbia rencontre celui de Firmin au niveau du portail.

- Ah ! Je dois rentrer, peut-être à une autre fois.

- Je ne travaille pas demain après-midi, on pourrait peut-être se revoir ?

Elle tourne le visage de nouveau vers Firmin qui garde la tête penchée afin de deviner qui se cache derrière la jeune fille.

- Demain, je pense pas. Mais on se reverra, c'est sûr.

- Alors au plus vite. Salut.

- Ouais, salut.

Un clic, puis le ronronnement d'un moteur au milieu d'un nuage de fumée blanche remplace le chant des oiseaux. Après un moment à regarder celui qui disparaît au bout de la route, elle écarte le portail et le sourire aux lèvres, pousse son vélo avant de le poser contre la haie.

- C'est le garçon du supermarché. C'est bizarre comme coïncidence nan ?

- Qu'est-ce que j'en ai à fiche de qui ça peut être. Il est midi passé et toi tu cours la campagne avec n'importe qui.

- Je fais ce que je veux. C'est pas parce que je dors ici que je dois vous suivre comme un petit chien.

- En parlant du chien, il arrêta pas de couiner et faire des va-et-vient entre la porte d'entrée et le portail. Je suis pas une nourrice de corniaud moi. Si tu veux rester ici, il faudrait être un peu plus responsable.

- Mais vous m'énervez à la fin. Moi j'me casse de là. Vous vous démerdez tout seul. De toute façon, vous n'arrêtez pas de râler. Vous êtes un vieux croûton râleur, voilà ce que vous êtes.

- Eh bien au moins j'aurai enfin la paix, mademoiselle blabla. Un conseil, prévois une capuche parce que tu vas prendre la douche.

- J'm'en fiche, j'en ai vu d'autres.

Assis sur le petit muret, il la regarde passer, son sac sur le dos et Flip au

bout de la laisse. Elle ouvre le portail, s'arrête et constatant la totale indifférence de Firmin, claque les lames de bois derrière elle. D'énormes nuages surplombent à présent la maison et brutalement le vent, comme un gigantesque marionnettiste, active une végétation jusqu'alors figée. Quelques fines gouttes voltigent sur un tableau aux teintes cristallines avec, au fond, la perspective d'une scène apocalyptique. Il sourit avant de se dépêcher de rentrer. Sous la pression du vent, le bois des vitres se met à craquer et il lui faut attendre que peu de temps pour voir la pluie fouetter les carreaux en violentes salves assourdissantes. Après avoir allumé toutes les lampes, gorgé le poêle de cagettes et y avoir mis le feu, il habille la table de deux tasses et d'une assiette emplies d'une brioche tranchée et de madeleines. Ses doigts tapotent sur le bord de la table pendant que ses yeux jonglent entre l'entrée et l'horloge. Pas plus de cinq minutes pour qu'il l'entende taper à la porte. Il sait que la frénésie peut donner force et courage, mais sans aucune habitation ou abri à mille mètres aux alentours, il pense son pari vraisemblable.

\*

Elle a pensé passer à côté, mais les dieux du ciel en ont décidé autrement. Les quelques buissons et arbustes qui longent la route mettent toute leur vigueur à crocher le sol sous les attaques du vent glacé accompagné de son rideau de pluie. Elle ne parvient pas à définir les bruits qui résonnent tout autour d'elle et qui la terrifient. De savoir les vagues se fracasser

contre les parois granitiques à une centaine de mètres de là, la font frissonner plus encore que la froideur humide qui, à présent, pénètre l'intérieur de ses vêtements. Difficile de garder un œil sur Flip qui adopte comme elle la meilleure position pour lutter contre la force du vent. Par trois fois, elle s'est réfugiée sous les plus vigoureux arbustes à sa portée, mais déguerpissait de peur qu'une branche ne cède. Elle ne s'entend pas crier son supplice ni son désespoir à faire demi-tour. Rapidement transportée par ces maudites rafales, alliées de Firmin, elle porte un point rageur contre le bois de la porte.

\*

Les phares éclaboussent les bandes blanches, seuls repères à ses yeux humides de fatigue. Il ne pense à rien d'autre qu'à elle. Bizarrement, il ne regrette pas toutes ces années à ne pas avoir effleuré le grain de sa peau ou de ne pas avoir senti son parfum. A présent le regard sur les deux points rouges qui le précèdent, il essaie de regagner le passé et revoir Violette bébé, joufflue, qui gigotait sur ses genoux ; la jeune fille filiforme en tenue de danseuse tentant de défier les lois de la gravité dans ses arabesques les jours de représentations ; le visage déchiré de l'adolescente accrochée à son bras lors de l'enterrement de ses parents après un accident d'avion ; la jeune femme, les yeux plein de lumière lorsqu'il l'emmenait les jours de tempête photographier la mer déchaînée. Lui, le proche ami de son père qui l'a vue évoluer sans réellement la regarder et qui l'a chérie si tendrement sans l'aimer lorsque

son corps brûlait pour lui. Les balais d'essuie-glace grincent. La voiture devant lui a quitté la route, il est seul dans le noir.

\*

Il prend son temps pour ouvrir la porte et pense qu'elle a bien compris la leçon. Elle a les yeux en l'air pour ne pas le regarder. Il peine à tenir la porte. Dans les rafales, l'eau qui tombe sur eux n'a d'effet que de ruisseler tant ils sont détrempés.

- Tu rentres ou tu attends la Saint Glinglin ?

Le regard noir et les bras ballants, elle pénètre dans la maison. Flip met peu de temps à s'ébrouer. Il souffle et aide Dahbia à retirer son sac à dos.

- Allez, va dans la salle de bain te sécher, pareil pour ton chien sinon il va m'en mettre partout et change-toi tu vas attraper la mort. Je vais te servir une tasse de chocolat chaud.

Un silence pesant sépare les deux personnages face à face devant leur tasse fumante. Elle lève la tête et le regarde. Il trempe mollement son gâteau dans le liquide brun. La chaleur a envahi ses veines et sur ses joues elle sent monter le feu.

- J'aurais pas dû vous traiter de vieux croûton.
- Râleur. De vieux croûton râleur.
- J'm'excuse.
- On en parle plus. Prends une madeleine.

Il lui pousse l'assiette, elle lui sourit.



Devant la fenêtre grande ouverte, elle sent la chaleur des rayons câliner ses bras et son visage. La tempête a disparu comme elle est venue aux environs de deux heures du matin. Elle s'est couchée tôt et a divinement bien dormi. Les teintes d'une végétation fourbue, mais revigorée par le violent arrosage, se montrent plus intenses et luisantes que d'ordinaire. Elle se dépêche de s'habiller. Le rez-de-chaussée est vide de présence et de lumière. Avec délicatesse, elle fait entrer la clarté et la chaleur en écartant les volets. Flip s'étire et se précipite à l'extérieur dès qu'elle ouvre la porte. Le petit déjeuner préparé, elle s'assoit sur le banc jouxtant la porte d'entrée et ferme les yeux. La force du soleil supplante amplement la fraîcheur de l'air et au loin, l'océan comme un appel, lui envoie ses fracassantes rumeurs. Dans l'embrasement de la porte, il apparaît et sans mot, goutte lui aussi au plaisir du matin.

- Bonjour monsieur Firmin, je peux prendre le vélo ce matin ? Je rentrerai bien avant midi.
- Tu peux le prendre.

Elle se lève et promptement lui décroche un surprenant baiser sur la joue. Ahuri, il se retourne et la regarde se diriger en direction de la cuisine faire taire le sifflement de la bouilloire.

\*

Cela fait des lustres qu'il n'a pas emprunté les petites routes du Finistère. Les arbres sont courbés, son esprit à lui est tordu. La lumière est basse et blanche au-dessus de l'océan. Les roues du Land Rover, en frôlant le fossé, épandent en larges giclées l'eau fraîchement déversée de la veille lorsque celui-ci croise les rares automobilistes sur la petite route. Les mains cramponnées au volant, stationné devant la plage il fait face aux flots tourmentés. Les ondulations aux teintes inconstantes, tantôt bleu pétrole tantôt ocre, froissées de nuances laiteuses paraissent par moments si épaisses, qu'elles semblent vouloir l'attirer pour l'engloutir voracement dans les profondeurs de son ventre arrondi. Il regarde sa montre. Six heures quarante-sept. Il ferme les yeux pour ne percevoir que sa musique.

\*

Le pédalier se plie sous la force de ses cuisses. Elle prend presque du plaisir à souffrir dans les raidillons que lui offre la bande côtière. Du haut du promontoire, elle distingue sur la grève un véhicule noir stationné face à l'océan. Elle dévale la pente, relâchant jambes et bras, en absorbant l'air frais et iodé qui cogne son visage. Elle s'arrête, tente de percer à l'horizon la brume qui cache quelques têtes de roches bizarrement sculptées dans l'immensité azurée. Au loin, sur la plage, un homme lance des cailloux dans la mousse aqueuse qui s'écrase en larges

bandes sur le lit de galets. Elle remonte sur sa selle et fait demi-tour. Ce qu'elle a dévalé, il faut maintenant le remonter.

Fourbue, assise sur une petite butte de sable au milieu des touffes de graminées, elle se bat pour garder en place le tabac posé sur sa feuille. Une fois la cigarette allumée, elle se fait tomber en arrière et face au blanc soleil, elle plisse les yeux. Derrière elle, sur la route, le moteur d'un véhicule tout-terrain couvre le bruit des vagues.

- « Ronan, dis, tu m'emmèneras avec toi ? »

\*

- Tu t'es remis à fumer ?

- Oui... Rien n'a changé ici.

- Non, comme tu peux le voir.

- Bon Dieu, ça me fait drôle. Au moins vingt ans que je ne suis pas revenu ici.

- Tout ça c'est du passé. Je suppose que tu n'as pas fait tout ce chemin juste pour faire revivre tes souvenirs.

- Non, enfin peut-être qu'il y a un peu de cela.

- C'est Violette ?

- Il faut absolument que je m'aère l'esprit. Je ne sais pas où j'en suis et quel meilleur endroit pour se remettre les idées en place. J'ai pris une chambre à Crozon.

- Si j'avais su, on n'aurait fait qu'une voiture.

- Je ne reste pas longtemps. J'ai une importante réunion jeudi à l'agence.
- Tu restes manger ?
- Non. Ce soir, si tu veux. La gamine n'est pas là ?
- Elle est partie faire du vélo.
- Ça se passe bien ?
- Etrangement, pas trop mal.
- Bien, à ce soir alors.
- Oui, à ce soir.

\*

Le bas du pantalon relevé, elle déambule parmi les rochers découverts depuis peu par la marée. Ici et là, elle soulève les pierres, en espérant découvrir crabes ou crevettes. De temps à autre, elle lève les yeux dans la direction où elle a posé son vélo et aussitôt rassurée, retourne à ses explorations. Sur l'arête d'un rocher, son pied glisse et son front heurte la coquille d'une patelle. Un sifflement perce ses oreilles avant qu'une douleur aigüe gagne son crâne. Les larmes coulent sur ses joues sans qu'elle ne s'en rende compte. Adossée au granit, le plat de la main contre son front, elle renifle de se sentir si malhabile.

- Hé bien ! On va finir par croire que je te frappe. A cette allure, tu vas me vider mon stock de pansements.
- J'ai glissé sur les rochers et ma tête a tapé un coquillage.

- Y avait déjà pas grand-chose dedans. Allez, on va boucher ça avant que ça s'évapore. Mon neveu est passé tout à l'heure, il dîne ce soir avec nous.
- Monsieur Antoine ?
- On va faire deux ou trois courses, tu devras m'aider à faire un peu de cuisine... Arrête donc de bouger, on dirait une anguille.
- Mais j'ai mal.
- Tu n'avais qu'à garder les deux pieds sur terre.
- J'ai besoin de fringues, j'ai plus rien à me mettre. Hier j'ai déchiré mon chemisier, aujourd'hui regardez, ici, c'est presque arraché.
- Oui, on verra et arrête de parler.

\*

Il pose son portable sur la petite table et se jette à plat sur son lit. Les yeux sur le plafond, il se demande s'il est bon de revenir aux sources.

La température de l'eau est tout juste convenable pour ce début d'août 1980. Assis sur un rocher de la plage d'Aber, Antoine attend son ami Régis. Première journée de vacances et ce n'est plus la même excitation qui l'accapare. Fini, les bains de mer à s'éclabousser, les journées de pêche à la crevette ou les escalades d'un dédale d'écueils qu'une marée basse a découvert dans sa globalité. En apercevant la CX des Blangis traverser le camping, valises protégées d'un plastique campées sur le toit, il ne tarde pas à prendre ses jambes à son cou afin d'être, pour une

fois, le premier arrivé. En voyant au loin le garçon descendre la butte, fièrement, il retire de la poche de son short une cigarette qu'il parvient laborieusement à allumer. Régis a pris quelques centimètres en une année et sa silhouette s'est transformée devenant presque athlétique. Bras et torse sont bombés et élégamment façonnés. Les mains claquent, puis s'ensuit une accolade. Il est âgé de quinze ans, Régis un an de plus. Lui est toujours aussi squelettique. Ses yeux brillent, il aspire vigoureusement sur sa cigarette et recrache la fumée assez fortement pour atteindre son ami.

- Bizarre de te voir avec une cigarette à la main.
- Comme toi de t'voir gaulé comme Mohamed Ali.
- Un peu de muscu et voilà le travail. Tu t'y es pas mis toi !
- Ça se voit tant que ça ?
- Allez, on s'bouge.

Entre plage et rues de Crozon, il s'initie aux premières expériences au milieu d'une petite bande qui s'est vite formée au fur et à mesure des rencontres. Cinq filles et trois garçons, dont lui, main dans la main avec Suzanne alias Suzy l'anglaise, une fille blonde aux formes généreuses. Régis, lui, tient dans ses bras une petite brune, coupe garçonnette au teint hâlé et maigre de corps dont il ne se souvient plus du prénom. Rires, jeux, alcool. Un soir sous une lune pleine, le groupe se sépare. Lui et Suzanne se dissimulent sur un lit de sable entre deux roches pour sa première envolée. Allongé tout près d'elle, il lui câline le ventre en doux

mouvements circulaires, puis pose sa tête contre sa poitrine. Son cœur encore plein de vigueur pulse son exaltation au creux de son oreille. La toison humide de la fille glisse entre ses doigts au son apaisant des vagues. Ceux de Suzanne caressent sa chevelure. Une surprenante pensée traverse son esprit. Régis, cent mètres plus loin dans les bras de ce garçon manqué doit triturer les mamelons durs d'une poitrine inexistante et son corps robuste asséner d'impérieux coups de reins à l'organisme efflanqué de la brunette pour la faire crier de plaisir. Et si à la place de la gamine c'était lui qui encaissait les attaques de son manche. Il sent monter une érection. Les massages réguliers de ses doigts, voulant être que de simples câlins au-delà du mont de Vénus, ont pour effet d'intensifier la respiration de Suzanne. Rapidement, son corps se contracte en d'impétueux mouvements. Ahuri, il augmente ses caresses comme un jeu de découverte jusqu'au moment où il l'entend s'abandonner. Elle avait pris plus de plaisir que lorsqu'il était en elle et Dieu sait qu'il s'était acharné pour lui prouver sa virilité. Il en parlera peut-être à Régis.

Les deux jeunes hommes, assis sur le rocher se font face, se racontant leur exploit de la veille. Pas un mot sur les plaisirs de Suzanne, il se renseignera autrement pour éviter de passer pour un imbécile. De temps à autre, insidieusement, ses prunelles caressent les pectoraux de Régis qui en prend rapidement conscience. Par de lents mouvements, celui-ci les affiche plus encore, évaluant la fascination de son corps sur son ami. Son ventre grouille d'envie en voyant les postures viriles que son ami

exhibe. Il se tourne légèrement afin de cacher le début d'une érection.

- On va se mouiller ?
- Ok. Le dernier à la baille est une tapette.

A peine les mots sortis de la bouche de Régis, en longues enjambées déployées, il foule le sable, mais ne parvient pas à rattraper celui qui déjà, dans un remarquable plongeon, perce l'océan. Il est arrivé deuxième, c'est lui la tapette. Batifolages, immersions en eaux troubles, combats. Les plastiques se frottent, les mains effleurent les peaux, chacun évalue l'autre, puis dans un parfait équilibre, les consciences se mêlent et les corps se rapprochent.

Trois mots en bout de table. Son père le visage fermé, lui montre la porte du doigt. Sa mère, dans un silence de mort, s'abandonne dans un torrent de larmes. Des deux, il ne reverra qu'elle, en cachette jusqu'à la mort de son géniteur.

\*

- Tiens voilà un billet de cent. Casse-le et n'oublie pas de me redonner le reste, pendant ce temps-là je file à la boulangerie et à la poissonnerie.
- Merci monsieur Firmin.
- Bah.

Cela fait déjà trois quarts d'heure qu'elle est entrée dans cette maudite boutique et que lui attend, assis sur le bord d'un muret, sa canne tapotant le sol au rythme de son impatience. Dahbia ressort enfin du magasin, le sourire aux lèvres en l'apercevant au loin. Elle s'approche de lui, pose le sac à ses pieds et après avoir fouillé dans sa poche de jean, lui tend le restant de monnaie.

- Voilà, comme prévu.
- Onze euros vingt et un !
- Regardez ce que j'ai acheté. J'ai un...
- Quatre-vingt-huit euros soixante-dix-neuf ! Je t'ai dit de casser le billet, pas de le dépenser. Soit tu t'es fait avoir, soit c'est moi. Allez, tu me montreras ça à la maison, on a du pain sur la planche si on veut préparer quelque chose de convenable pour ce soir. J'ai pris des légumes et un gâteau, moi, pendant que mademoiselle Dahbia faisait ses emplettes. J'y crois pas, quatre-vingt-huit euros ! On m'y reprendra, j'te jure. Tiens, attrape ça !

Fortement, elle sert le gros sac en plastique contre sa poitrine et de l'autre main accroche l'anse du panier de victuailles qu'il lui tend. Elle fera acte de silence tout le long du chemin pour éviter d'envenimer la situation.

\*

A seize ans, difficile de trouver un endroit pour se loger et s'il n'avait pas eu l'oncle Firmin pour l'assister, qui sait ce qu'il serait devenu. Ce cher Firmin, limogé de l'armée, il n'a jamais su pourquoi, puis commercial pour une maison de vins de Bourgogne. Bougon comme pas un, mais le cœur bien placé. Installer son neveu, que son connard d'homophobe de frère a jeté dehors, dans la maison de vacances de Saint-Hernot et ce à l'insu d'Andrée, sa tante, qui n'aurait en aucune manière accepté ce petit pédé dans sa retraite en Bretagne. Lorsqu'elle décidait de regagner ses pénates pour se ressourcer loin de Paris, il déménageait pour le camping le temps d'une semaine voire rarement une quinzaine de jours. Loin de tout, au milieu de ces paysages magnifiques, il avait fait de la photographie une passion. Il ne compte pas les allers-retours de son oncle entre Paris et la Bretagne en toute discrétion pour l'assister de la meilleure manière qu'il soit. Il se souvient parfaitement du jour où celui-ci a fait le voyage rien que pour lui tendre le coffret d'un Nikon F à son premier Noël. En y repensant, pendant ces trois années, il n'avait pas été si seul que cela là-bas, au bout du monde.

\*

Le vieux transat en bois blanc craque lorsqu'elle décide de se tourner. Derrière la fenêtre à demi ouverte, elle entend les bruits de casseroles, plats et ustensiles qui s'entremêlent, parfois entrecoupés par de longs

grognements. Elle s'en fiche bien, elle tend à profiter des dix minutes de chaleur que lui accorde la trouée bleue au-dessus d'elle. Son tee-shirt en boule à côté d'elle, elle réajuste son haut de maillot de bain nouvellement acquis et ses lunettes de soleil. Sur la pelouse, Flip est allongé sur le flanc droit, totalement amorphe, les pattes étirées au maximum. Et si c'était cela la vraie vie ? Ni de coups ni de réprimandes qui dépassent la raison, seulement le goût du soleil qui chauffe la peau, la finesse des senteurs, ici de la terre, là de la mer et pourquoi pas, le délicat fumet, promesse d'un divin festin émanant du vieux fourneau. Autour, le décor vert et sauvage battu par le monstre océan qui dans ses moments rageurs, vocifère sa rumeur tapageuse. Mais tout cela c'est dans la tête. Elle n'a que seize ans et elle est persuadée que malgré tout ce qu'elle a déjà vécu, le plus dur reste à venir.

Dans l'embrasure de la fenêtre, Firmin apparaît.

- Elle va tout de même lever son popotin et venir me donner un coup de main, non ?
- C'est les derniers rayons !
- Inutile. Tu crois pas que t'es assez bronzée comme ça !
- Pff, c'est malin.
- Allez, allez, on a du travail.

Adossée contre le frigo, les bras croisés, elle le regarde fileter l'un des Saint-Pierre posés à plat sur la table. Ses sourcils se froncent en regardant les deux autres briller, attendant d'être travaillés.

- Ils sont bizarres vos poissons. Vous êtes sûr qu'ils se mangent.
- Evidemment qu'ils se mangent, c'est du Saint-Pierre.
- Moi, je les trouve moches. Ils ont une grande bouche comme ça, vers le haut et puis toutes les épines autour.
- On leur demande pas d'être beaux, juste bons. Allez, gratte les carottes et tu les coupes en julienne.
- En quoi ?
- En julienne. En petites lamelles quoi !
- Ça va, on n'est pas obligé de tout connaître non plus.
- Un minimum Dahbia, un minimum.

Entre chaque filet levé, elle lève la tête pour regarder celui qui s'échine avec son couteau à trancher la chair blanche et ferme du poisson. Entre la précision des gestes, le crissement des lames au milieu du silence et les couleurs des légumes éparpillés sur le vieux panneau de bois, son corps et sa tête glissent en une franche plénitude. Ses yeux croisent les siens, elle baisse la garde.

- Tu as fini, c'est bien. Fais la même chose avec les poireaux, les oignons et l'oseille. Je vais commencer à rissoler les filets et après je t'aiderai pour le reste.

La pointe de son couteau s'infiltré au cœur des fibres blanches des poireaux pour venir sèchement trancher le fût dans sa longueur. Ses

yeux irrités par l'émanation des oignons se ferment au rythme des coups de couteau. Le dos de sa main essuie les flux salés qui coulent sur sa joue et son nez émet quelques renâclements. Elle lève la tête. Devant ses prunelles mouillées pend la feuille d'un essuie-tout qui cache un mouvement de lèvres amusées. Elle se saisit du papier et après s'être mouchée, lui rend son sourire. Tous deux s'activent presque en harmonie sans vraiment se gêner malgré l'espace confiné. Il est le chef, elle, le marmiton.

Attablés, repus, un verre de Bourgogne à la main, ils écoutent en silence les quelques anecdotes croustillantes des récits de voyage d'un Firmin guilleret par la présence d'Antoine et par une consommation non raisonnée de vin. Le vent est maintenant plus calme. Dahbia s'offre une pause cigarette à l'extérieur, Antoine en fait autant.

- Je pensais que vous fumiez pas.
- Hé bien tu vois que pas mal de choses peuvent changer en peu de temps. Tiens assieds-toi.

Il déplie deux chaises accotées à l'appentis. La lune dévoile par intermittence sa blancheur dans les trouées des épais nuages pressés à obscurcir la surface de l'océan pour chauler murs et boiseries des bâtis et blêmir visages et mains à les rendre moribonds. Il pose son pouce sur le front de la jeune fille et lui caresse sa blessure.

- C'est vrai que tu ne t'es pas ratée. Tu te plais vraiment ici ?
- C'est plutôt cool même si des fois l'ambiance c'est pas ça avec monsieur Firmin.
- Il faut savoir le prendre, c'est tout.
- C'est vrai que vous avez vécu ici un bout de temps parce que votre père vous a mis à la porte ?
- Firmin parle beaucoup, mais c'est exact. Tu vois, on n'est pas si différents que cela tous les deux.
- Sauf que c'est moi qui suis partie.
- Le résultat n'est pas si différent.
- Je comprends mieux pourquoi vous ne vouliez pas me voir retourner dans la rue. Vous allez rester longtemps ici ?
- Non, je repars demain.
- Ah, dommage. Monsieur Firmin est beaucoup plus rigolo quand vous êtes là.

Un lourd silence traverse le jardin et tous deux tirent leurs dernières bouffées avant d'écraser leur mégot dans un pot de terre cuite.

- Je repasserai demain matin avant de prendre la route. Tu me promets de faire attention à toi et continue de bien surveiller ce vieil entêté.
- D'accord monsieur Antoine, je vous le promets.
- Allez rentrons avant qu'il ne s'impatiente.

\*

Le papier entre ses doigts entoure le ruban de tabac qui, en un geste rapide, se retrouve enfermé en un fin rouleau. Assise sur un transat, les deux coudes plantés sur ses genoux, elle regarde les ombres provenant de l'intérieur de la cuisine se prolonger jusqu'au bord de la haie en mouvements déstructurés. Le délicat souffle du vent qui fait ondoyer le voile argenté de la fumée, enveloppe ses bras et ses jambes comme une seconde peau. Les fragments de lune à travers le squelette chaotique et déchiré d'un vieux chêne lui renvoient un canevas imparfait de douces nuances platine. Dans l'obscurité des bancs d'hortensias, elle aperçoit Flip en train de gratter la terre. La langue entre ses dents, elle lui expédie un long avertissement parfaitement enregistré par le canidé qui, après lui avoir affiché une paire de billes jaunes éclatantes, détale la queue entre les pattes. La porte grince, Firmin, deux verres à la main, se dirige vers elle.

- Du champ', cool.
- On ne va quand même pas laisser le restant de son contenu s'évaporer.
- C'est calme ce soir.
- C'est vrai et c'est pas un mal.

Elle porte à ses lèvres son verre, puis hésite. Une sensation inconnue l'envahit soudainement. On lui propose un verre de champagne au beau

milieu d'un jardin éclairé par l'astre lunaire. La réalité dépasse tout fantasme. Elle se sent femme. Elle lui tend la flûte avec un large sourire. La vibration du cristal emplît ses oreilles.

- Tu m'as posé une question que j'ai trouvée déroutante. Je t'ai trouvée sotte de l'avoir posée, peut-être que j'ai eu tort.
- Laquelle de question ?
- Savoir si j'avais aimé une autre femme que la mienne.
- C'est le cas ?

Sa mine est fermée, légèrement relevée, les yeux dirigés vers le néant. Ses traits sous la lumière blanche semblent plus marqués encore, plus profonds et sa respiration presque retenue. En le regardant, elle a l'impression que son esprit s'est envolé.

- C'était il y a bien longtemps, juillet 56, nous étions basés à Miliana en Algérie. Trois compagnons d'armes et moi, tous jeunes militaires. C'est drôle, quand j'y repense, il m'est difficile de me remémorer leur visage. C'est comme si les trois figures s'enchevêtraient les unes dans les autres. Enfin peu importe. C'était la veille d'une nouvelle affectation. Il faisait une chaleur des plus incroyables, à faire crever de soif n'importe quel dromadaire. Le Sirocco s'était soudainement levé, quelle saloperie. On avait descendu plus de bières qu'un seul bataillon pouvait ingurgiter, une vraie soupe si tu savais. -Il sourit- La chaleur, l'alcool et moi au milieu de tout ça.

Je paradais à l'époque, mais je n'en menais pas toujours bien large, surtout avec les femmes. C'est tellement facile lorsqu'on est une bande gonflée d'orgueil en pays conquis. C'était au centre d'une petite rue étroite. Je n'oublierai jamais ce visage troublant lorsque je l'ai aperçue à travers l'épaisse grille de barreaux rouillés. Eux, je veux dire mes trois camarades, plaisantaient et se targuaient devant deux autres prostituées mauresques qui gonflaient leurs seins nus pour les attirer dans leur bouge. Moi, je n'avais plus de jambes devant cette trouée sombre qui me renvoyait une étonnante fraîcheur avec une forte odeur de moisi. Elle s'est rapprochée de la grille, puis s'est assise sur le bord de la fenêtre. Sans relâcher une seule minute ses yeux sur moi, elle a baissé un pan de sa tunique pour me dévoiler un sein. Une main accrochée au barreau, elle s'est mise à me sourire. Ses dents étaient si blanches et son regard, comment dire... si prenant, captivant. Je me suis mis à trembler, c'était plus fort que moi, impossible de me contrôler. On est restés face à face à se regarder avec cette saloperie de ferraille entre nous deux. J'ai même pas entendu les autres m'appeler et c'est seulement quand l'un d'eux m'a attrapé l'épaule que je suis sorti de son emprise. Amène-toi, qu'il me dit, y a deux petites là-bas, elles ont le feu au cul. Il m'a tiré par le bras. Les yeux de la fille se sont aussitôt fermés. J'ai pas fait une dizaine de mètres pour le repousser et lui dire que je voulais pas venir avec eux. Il m'a traité de lopette. Un autre jour, je lui en aurais collé une, mais là, c'était plus fort que moi, il fallait que je retourne seul voir cette fille. Elle était toujours assise, collée aux barreaux, prisonnière de son statut. Elle a tourné la tête vers moi. Son sein était rentré et ses yeux

reflétaient un étrange mélange de peine et de désir. Pas une journée ne passe sans que son visage ne vienne hanter cette saloperie de caboche.

- Et après y s'est passé quoi ?
- Elle m'a ouvert la porte et m'a pris la main pour m'attirer à l'intérieur. La pièce était sombre et vide de mobilier mis à part une couche. J'ai sorti tout mon argent, elle en a pris une partie et a fourré le reste dans ma poche.
- C'était une pute ?
- Tais-toi petite sotte...

Les poings serrés, le visage de Firmin, à présent dirigé vers le sol, a soudainement perdu toute sérénité. Elle pose sa main sur sa bouche, se mordant les lèvres de trop l'avoir ouverte.

- Désolée monsieur Firmin, je ne voulais pas dire ça.
- Tu peux pas comprendre et pourquoi je te raconte tout ça d'ailleurs ! Je vais me coucher, il fera jour demain.

La main de Dahbia accroche le bras de Firmin qui prend appui sur le rebord du fauteuil pour se lever.

- S'il-vous-plait, monsieur Firmin, continuez. Sincèrement, je veux connaître la suite.
- La suite.... Et bien, je ne vais pas tout te raconter, mais ce que je peux te dire, c'est que je donnerais tout, même ma propre vie rien que

de la revoir debout, devant moi, faire glisser son habit à terre et plaquer ma tête contre son ventre. Tu connais l'odeur du jasmin ?

- Oui, ça sent très bon.

- Sa peau était fraîche et sentait le jasmin. Sous ma tête les mouvements de sa respiration m'étourdissaient. Dès le début, elle m'avait dévoilé.

Un pesant silence couvre la totalité du jardin. Elle, imagine la scène, lui la revit.

Assis côte à côte sur la couche, il pose une main sur le bas de son dos et peu à peu ses doigts tremblants parcourent la courbure de ses fesses pour descendre le long de sa cuisse. Lui comme elle, garde la pose. Il entreprend une insoutenable lutte afin d'immortaliser le moment et retenir cette soif d'aller plus loin. Il lève la tête, elle lui sourit, il enveloppe un sein.

À présent allongé sur le dos, la blancheur du plafond s'emplit de grâce et de solennité. Le visage, au centre de la parabole d'une chevelure libérée de son bandeau de laine et de coton qui se déverse en cascade pour venir s'écraser sur sa poitrine, n'est à présent plus celui d'une ingénue, mais celui d'une femme. Campée sur lui, après l'avoir accueilli avec une habile vigueur, chaque mouvement de reins fend ses lèvres mouillées, échappatoire d'ardents soupirs étouffés. Troublé, mais frénétique, ses mains caressent cuisses, bras et ventre ou palpent fesses et seins lorsqu'elle bombe le torse pour l'engloutir plus encore. Ne pas

se défaire du visage de celle qui tantôt a le regard clos par le plaisir tantôt a ses yeux grands ouverts pour le regarder avec grâce en le sécurisant de son doux sourire. Il se délecte de sentir les puissantes cuisses de la fille qui ensèrent les siennes ainsi que la pression de ses mains bien à plat sur son torse, les ongles prêts à se figer dans sa peau. Au cœur de la bouillonnante corolle qui enveloppe son sexe devenu presque insensible par sa frénésie de s'offrir plus encore, il resserre fortement son anus pour presser de plus belle les parois enflammées de celle qui soudainement exécute de vigoureux déhanchés. Sa bouche par moment, tente de saisir le mamelon d'un sein lourd et animé d'un mouvement de va-et-vient qui s'écrase sur son visage. Il ne peut retenir un râle lorsque trop rapidement il s'abandonne en elle. Les mains accrochées sur le fessier de la fille, il réalise que ses ongles ont pénétré sa peau, comme pour la retenir, pour ne pas qu'elle se retire. Il relâche son emprise et la regarde se détacher de lui. Son regard n'est plus le même. Elle a gardé son doux sourire, mais il n'a plus la même saveur, l'enchantement a disparu. Elle s'assoit sur le bord du lit, il regarde son dos marqué de récentes ecchymoses. Il se redresse et relève la main pour la poser sur les meurtrissures. Son autre poing se ferme. Elle attrape sa tunique et d'un geste nonchalant l'enfile pour la faire glisser au niveau de ses reins. De son côté, il rassemble son uniforme. A présent, il est un homme.

- Tu sais, en arpentant l'enfer des ruelles pour rejoindre le campement, combien de fois je me suis arrêté pour faire demi-tour et

retourner au bordel rien que pour la regarder.

- Et vous l'avez fait ?

Un long moment se passe avant qu'il ne réponde. Son timbre de voix est à présent sombre et presque voilé. Ce n'est plus du tout le même homme qui est assis à ses côtés. Ni aigri, ni cassant. Juste un personnage fragile, affecté par un lointain passé.

- Oui, je l'ai fait et m'approcher du bâtiment n'a pas été une sinécure tellement mon cœur battait de peur qu'un autre n'ait pris la place. Tout en fouillant dans ma poche pour y retirer un billet, j'ai accéléré le pas. La fenêtre derrière la grille était ouverte, j'ai soufflé. J'ai calé ma tête entre les barreaux pour percer au plus loin l'obscurité. Le lit était vide, encore marqué de nos corps. Au fond de la pièce, une silhouette blanche est doucement apparue. C'était elle. Elle s'est approchée, nos visages se touchaient presque, tout comme nos mains accrochées au fer de la grille. J'aurais pu crier ma douleur et tordre ce foutu fer rien que par la volonté de la prendre dans mes bras. Je peux pas te dire combien de temps on s'est regardés avant qu'elle décide d'ouvrir la porte. J'ai déplié le billet qui était en boule au creux de ma main. Elle s'en est saisie et comme précédemment elle a pris la même position et a détaché la cordelette de son habit. Avant qu'il n'atteigne ses hanches, j'ai empoigné le tissu et attiré la fille pour qu'elle s'allonge sur le lit. J'ai caressé tout le haut de son corps. Ses bras, son ventre, ses seins, même le creux de ses mains. J'aurais passé des heures, des jours

à la caresser ainsi. Les minutes... il n'y en avait plus. Combien de temps je suis resté avec elle ? Je ne sais pas. Et puis il y a eu un bruit sombre au-dessus. Je l'ai senti se raidir, se crispier. Dans ses yeux, j'y ai lu de la peur. Non, plutôt de la détresse. Elle a refermé son habit, m'a maladroitement souri, puis a tourné le regard en direction de la porte. Je l'ai frôlée pour pourvoir sentir une dernière fois l'odeur du jasmin qui embaumait son corps.

- Pourquoi vous ne l'avez pas emmenée avec vous ?
- Bah, l'engagement avec l'armée, ma jeunesse, ma lâcheté... Et puis la vie c'est pas un film. J'ai sans doute trop bu ce soir. Demain sera un autre jour et j'aurai l'esprit plus clair. Un conseil, oublie tout ce que je t'ai racontée.

Avec peine, il prend appui sur les accoudoirs et tout en soufflant, se relève, la tête levée vers les étoiles.

- Bonne nuit ma petite Dahbia.
- Bonne nuit monsieur Firmin.

Elle essuie le bord de ses yeux, puis attrape le médaillon autour de son cou qu'elle frotte mollement du bout des doigts en regardant le vieil homme, tête baissée, atteindre difficilement la porte d'entrée.

\*

La brume laiteuse du matin couvre toute la végétation environnante. Il sent encore la main de Firmin posée sur son épaule avant qu'il ne prenne le volant avec cette question qui résonne dans sa tête : « As-tu trouvé réponses à tes interrogations ? ». Il s'entend lui répondre que oui. Que ce court séjour lui a été très bénéfique. Mensonge et mauvais prétexte pour fuir une réalité qui semble encore lui échapper. La vraie raison de ce pèlerinage n'était-elle pas de savoir s'il parviendra à se nourrir que d'un seul et même corps, de surcroît, celui d'une femme ? Si tout cela n'était pas pur délire ou égarement et qu'au final c'est elle et elle seule qui paiera la note. Il se sent lâche.

9

- Eh Violette, toujours plongée dans ce livre ?
- Oui et pourtant je ne parviens pas à avancer. Si tu savais le nombre

de fois où j'ai envie de le jeter par la fenêtre. C'est idiot, pourquoi vouloir m'obstiner.

- Tu n'y peux rien, c'est comme ça.
- Oui, c'est comme ça.
- C'est drôle que tu aies ressorti toutes ces vieilles photos.
- Viens voir, j'ai sélectionné celles où tu es dessus.
- Bon-sang, ça me fait bizarre de me revoir comme ça. C'était où déjà ?
- Tu nous avais rejoints aux Sables-d'Olonne. Hé ! Super le maillot.
- Arrête, j'ai l'air ridicule là-dedans, il me monte presque au nombril.
- Et là, avec papa. Pierrot et moi, on n'avait jamais le droit d'aller dans l'eau sans lui.
- Tu parles d'une crevette. Je sais pas où tu mettais toute la nourriture que tu absorbais. Toujours le nez dans les placards. Je me rappelle le jour où ton père vous a trouvés tous les deux sous la table, les mains et le visage peinturlurés de chocolat et de confiture. J'ai pas eu le temps d'aller chercher mon appareil dans la voiture, qu'il vous a empoignés tous les deux sous chaque bras et traversé la plage à la vitesse lumière pour vous jeter à la baille. Vous gesticuliez comme des alevins. Je crois qu'on a dû vous entendre brailler à plus de trois cents mètres à la ronde.
- Oui, ha ha ! Et que si on ressortait de la mer avec encore une seule trace de nourriture sur la peau, illico presto c'était retour à l'expéditeur et à sa façon. Pierre a dû faire au moins cinq envolées dans l'eau avant de rejoindre la tente.

- A ça oui, vexé le petit Pierre. On ne l'a pas revu de la soirée.
- Oui, c'était vraiment des bonnes vacances. Ho ! Mais je me souvenais pas que tu avais porté la moustache.
- Juste une saison. Ton père me trouvait ridicule avec. Moi, j'avais l'impression que ça me donnait un air plus sérieux.
- Sérieux ou ridicule ?
- C'est ça, moque-toi. Attends, voyons voir... Ah ! regarde-moi celle-là.
- Ah non ! Pas celle-là, c'est pas cool. Donne-moi cette photo.
- Non, non. On dirait comme... A vrai dire je ne sais pas.
- Déchire-la, c'est nul.
- Tu rigoles, sûrement pas. Je vais la poster sur ma page Facebook.
- Allez, s'il-te-plait.
- Tu voulais sans doute créer une nouvelle mode.
- T'es chiant, je n'avais pas plus de seize ans. Allez donne-moi-la.
- Ok, je capitule à condition que...
- Que quoi ?
- Que tu viennes ici.

\*

Assise sur le bord du récif, un tas de cailloux aux formes atypiques à ses côtés, elle regarde les flots venir se briser sur un amoncellement de bassins et de roches, véritables colonies de coquillages et d'anémones entre les tapis de balanes. La projection des gerbes provenant de

l'avancée de l'eau l'oblige à lever les jambes de plus en plus haut. Soudain, elle expulse un cri de surprise en voyant une vague frapper violement la roche. Au milieu d'une explosion d'embrun, jean et tee-shirt à demi trempés, rapidement elle décide d'abandonner son poste craignant d'être cernée par la marée. Elle rejoint la plage, ses trésors coincés contre la poitrine.

Sur les hauteurs, elle le voit, les bras croisés assis sur son scooter. Elle le regarde descendre la partie escarpée de la plage, vantant son habileté à franchir les obstacles avec une élégance toute particulière, comme s'il s'agissait de son terrain de jeu préféré. Son trésor minéral glisse de ses mains pour venir se répandre sur les larges plaques rocheuses. A présent, elle doit se comporter comme une adulte. Plus question d'enfantillages. En un instant, l'endroit jusqu'ici récréatif se transforme en un lieu où l'adolescente non mature, après un face-à-face doit en ressortir plus grande. Elle se réajuste. Ce n'est plus la fraîcheur du vent se frottant contre ses vêtements humides qui la fait frissonner, mais simplement lui qui, peu à peu, s'approche, galvanisant tous ses sens. Inutile de répéter les quelques phrases basiques qui ont tournoyé dans sa tête depuis le début de la matinée, sa bouche les expulserait en un enchevêtrement de mots ou formules boiteuses. Le décor autour est une scène parfaite pour leur rencontre amoureuse. Si cela n'avait pas été le cas, son imagination le transformerait en un lieu magique. Plus il avance, plus le bouillonnement dans le creux de son ventre s'amplifie. Il est beau. Le sms reçu tard la veille, ajouté au récit de Firmin aurait déstabilisé n'importe quelle personne désirant plonger dans les bras de Morphée.

Le bruit des vagues, le cri des mouettes appartiennent à présent à un autre monde. Elle se situe au cœur d'un univers qui n'a plus de frontières. C'est une bulle, un monde nouveau empli d'émotions, de troubles et de passion où la douleur et le chagrin n'existent pas. Seul, peut-être pour un instant le doute émergera et rapidement disparaîtra. Ils se font maintenant face. Elle lui offre son plus beau sourire, il le lui rend. Le soleil lui fait de l'œil. Elle lui tend la main pour s'avancer au plus près des éclats de lumière que leur offre une houle devenue subitement furieuse et qui, par sa vigueur s'écrase sévèrement sur les roches saillantes, derniers boucliers avant le lit de sable blanc. Une bande épaisse et mousseuse couvre le vert émeraude d'une eau devenue à présent impénétrable. Les boucles de cheveux du garçon dansent au son tumultueux du vent pour venir par instants caresser sa joue. Tempe contre tempe leurs yeux sont ancrés, loin, sur un point distinct de l'horizon tandis que leurs pensées sont en harmonie. Peu de mots pour un flot d'émoi. Au fur à mesure de l'avancée de l'eau, ils battent en retraite comme on recule devant l'adversité et de nouveau prennent place face au fracas des vagues. Elle respire le son de sa voix. Il se tourne, ramène son corps contre lui, aspirant un baiser. Elle resserre plus encore ses doigts dans les siens et glisse enfin dans l'ivresse. Leurs lèvres s'unissent, les langues s'entremêlent. Une heure, puis deux, le temps n'existe plus.

- Oh là là ! Midi moins le quart, il faut que j'y aille.
- On se revoit quand ?

- On se rappelle, je sais pas ce qu'a prévu monsieur Firmin pour cet après-midi. Je te l'ai dit, c'est pas toujours de la tarte avec lui.
- On a une vieille caravane au fond du champ chez mes parents, tu pourrais venir t'y installer.
- Pas pour l'instant. J'ai un deal avec le neveu du vieux, y a trois cents balles en jeux et j'ai pas envie de les perdre. S'il-te-plaît, embrasse-moi encore une dernière fois.

Ses yeux se ferment.

Les mains campées au guidon, elle extirpe la bicyclette de l'emprise du sable, puis grimpe le raidillon. Sur les hauteurs, elle contemple le panorama. Les rouleaux à présent plus puissants submergent l'endroit où ils étaient assis. Au-dessus, la masse de nuages sombres a presque entièrement rempli les quelques parties bleues qui leur procuraient il y a un instant un peu de chaleur. Le poids de son pied sur le pédalier peine à la faire avancer. Elle descend du vélo et empoigne sa chevelure.

- Putain, je vais me faire tuer !

Au moins cinq kilomètres la séparent de la maison et surtout de Firmin.

- Et puis quoi, c'est pas ma faute si j'ai crevé.

Quelques centaines de mètres qu'elle pousse le deux-roues pour que

derrière elle, le ronronnement d'un tracteur lui parvient aux oreilles. Derrière le volant d'un vieux Deutz orange délavé, un homme rougeaud, une large casquette grise chinée plantée sur la tête lui donnant une stature écrasée, presque fragile, stoppe l'engin dans un soubresaut maladroitement contrôlé à son niveau.

- Côté es dans le détresse mon petite.
- De quoi ! Je comprends rien.
- Tu m'as ben l'air en détresse ma p'tite.
- J'ai crevé.
- J'vois ben. Et d'où qu't'habites ?
- Peut-être quatre ou cinq kilomètres.
- Grimpe donc ta bécane dans la carriole et viens t'planter là.

Elle pose son vélo sur la longue plateforme sur laquelle est placée une barge, puis avec l'aide du vieil homme, se hisse pour venir s'asseoir sur le siège latéral du tracteur. Avec la même férocité, l'engin redémarre dans un opaque halo de fumée. La main couvrant nez et bouche, proche de l'asphyxie, elle se tourne en direction de l'océan pour s'oxygéner. Le vent dans les cheveux, elle cramponne la barre d'appui et profite de sa hauteur pour scruter les rouleaux qui parviennent à présent à atteindre la plage. À présent, les nuages ont totalement rempli le ciel en un épais tapis de rubans sombres obscurcissant l'ensemble du tableau. Elle se recroqueville ne quittant pas le spectacle, prémisse d'un prochain déchaînement des éléments.

- Va y'avoir du chahut dans peu d'temps.
- Quoi ?
- Le temps, regarde sur l'océan, c'est pas du bon qui nous vient d'sus.
- Ah !

Quelques gouttes poussées par de fortes et soudaines bourrasques s'écrasent sur son visage. Elle plisse les yeux et tire sur son tee-shirt plaqué contre sa poitrine. Le tracteur, dans une secousse, peine à gagner de la vitesse.

- Là-bas, à gauche, puis la prochaine à droite, dans la montée la petite maison blanche.
- T'habites chez l'parisien ?
- Oui, chez monsieur Firmin.
- Eh ben mon vieux !

Après avoir descendu le vélo de la plateforme et remercié l'homme, elle regarde l'engin tressauter au milieu de son épaisse fumée noire. Elle passe la tête au-dessus de la haie fraîchement taillée et après s'être assurée de l'absence de Firmin, elle pousse délicatement le portillon, tentant de faire taire au mieux le grincement des gonds. Le vélo posé contre l'appentis, tête baissée, elle parcourt la longueur du jardin avec un air innocent, presque théâtrale.

Sa main est à peine posée sur la clenche que la porte s'ouvre sur un Firmin limite ravi de la situation, empruntant l'apparence du renard, sourire aux lèvres et yeux plissés.

- Mademoiselle est enfin décidée à montrer le bout de son nez.
- C'est pas ma faute, j'ai crevé. Il a fallu que je fasse au moins cinq kilomètres en poussant le vélo.
- Ma pauvre enfant, allez, entre et installe-toi, je t'ai attendue pour manger. Je m'occuperai du vélo plus tard.

Surprise du comportement du vieil homme, elle reste méfiante et pénètre dans la pièce jetant un œil sur les assiettes et les couverts qui l'attendent comme dernier repas d'un condamné. Elle se dirige rapidement vers la salle de bain.

\*

L'opaque voile de pluie qui se colle contre le pare-brise entre l'intermittence des balais d'essuie-glace masque la rue vidée de tout passant. Ses doigts serrent autour de son cou le foulard encore parfumé de celle qu'il attend, les yeux vissés sur la station de bus. Douze heures vingt-sept. Il a une minute de retard. Il passe sa main sur le tableau de bord pour y retirer quelques fines poussières, puis se met à sourire en apercevant au loin l'avant du véhicule. La clef retirée du contact, il descend du Ranch au moment même où le bus s'arrête dans un

crissement poussif. Il la devine, au travers de l'ombre de la vitre et perçoit dans son regard un mélange d'étonnement et d'exaltation. Le monstre mécanique disparu, comme une statue de marbre sous une pluie devenue à présent plus intense, il rayonne de la voir l'attendre en le dévorant des yeux, la bouche lissée d'un large sourire. Il ouvre son parapluie, couvre la distance qui les sépare et abrite la belle, figée et ruisselante. Il passe ses doigts tremblants sur la peau blanche de sa joue, distinguant plus clairement un entrelacs de mini-vaisseaux bleutés, source de son excitation, puis essuie les quelques gouttes qui ont su se coller sur son visage malgré les larges bords du béret. Sa bouche peinte du rouge carmin est à présent fermée contrairement aux deux étincelantes prunelles qui brillent d'envie. Il lui pose un doux baiser sur la pommette et, malgré le bruit de l'eau sous les roues des autos, dans les effluves de son parfum aux saveurs d'agrumes, il perçoit une respiration courte et hachée. Par un rapide mouvement de la main, il saisit son bras et l'entraîne de l'autre côté de la rue. Il entre la clef dans la serrure, puis écarte violemment la porte qui se referme après qu'il ait donné un dernier coup d'œil sur le pavillon d'en face. Plaquée contre le mur, prisonnière consentante, elle sait qu'elle devient l'objet de celui, qui sans noblesse, jouira de ses pulsions destructives. Sa main gauche écarte un pan du manteau et au contact du satin, parcourt la courbure d'une cuisse aux limites de la dentelle. Ses doigts écartent le tissu de coton pour progressivement se glisser dans l'intimité de la jeune femme. Son autre main, après avoir étreint sauvagement le galbe d'un sein modeste, mais ferme, ceint le cou de Sybille et se referme au fur et à

mesure qu'il trouble l'intérieur de son bas ventre. Il presse plus encore sa gorge pour sentir dans sa carotide le sang pulser en un flux discontinu, comme un torrent obstrué. Des frissons colonisent sa peau en voyant les yeux de cette garce presque révoltés, signe qu'il doit absolument relâcher la pression. Il la sent partir. Il se bat pour ne pas serrer plus fort, gouter encore au plaisir de tenir sa vie entre ses mains. Le long corps devient instable, presque mou. Il ne perçoit plus les sons gutturaux qu'elle émet pour faire pénétrer le filet d'air dans sa bouche à présent béante. Son sexe est lourd, dur et bouillonnant. Il desserre sa proie et fait glisser le corps quasiment inerte sur le canapé, puis, après avoir violemment relevé sa jupe et retiré sa culotte, promptement il s'introduit en elle. Les mouvements féroces qu'il lui porte font tanguer sa poitrine et sa tête dans de discordantes oscillations. Il presse fortement ses fesses et ses cuisses jusqu'à enfoncer ses ongles afin de maîtriser au mieux ses attaques. Elle a les bras ballants et sur les articulations de ses poings serrés, la blancheur des sphères révèle la dimension de son plaisir ou de sa douleur. Sur son visage rien ne reflète. Ses yeux, sans vigueur, s'ouvrent de temps à autre pour regarder le plafond, puis se ferment avant de tendre son cou en arrière, lui exposant les marques de son divin plaisir. Il s'active alors plus encore, la culbutant jusqu'à n'en plus pouvoir, agrippant sa longue tignasse mise à sa disposition comme on empoigne le crin d'une jument lors d'une farouche chevauchée. Une série d'injures s'échappe de sa bouche, puis s'ensuit un long râle, une délivrance sordide et nauséabonde, mais tellement enivrante. Dans un dernier et solide coup de rein, il s'écroule sur elle, vidé de toute

substance.

Allongé sur le dos, ses yeux grands ouverts face au plafond fixent les lignes obliques d'une lune blanche qui traversent les persiennes. Des sueurs froides parcourent son corps et rapidement les frissons électrisent sa peau. Son sexe est dur et tendu. Il caresse son torse ardent et suintant. Le drap trempé qui se colle à son dos est glacé, il s'en détache et se tourne. Dans un clair-obscur imprégné de bleu charron et de gris ardoise, il regarde le visage doux et paisible de Violette, plongée dans un sommeil enchanteur, un léger sourire aux lèvres. Du bout du doigt, il frôle les lignes harmonieuses de son visage un temps trop près car sa bouche, ainsi que le bout de son nez, s'agitent dans un brusque froncement. Sans même ouvrir un œil, elle se frotte les narines et recouvre le bas de son visage du tissu de la couette. Il sourit.

\*

Le potage qu'elle ingurgite serait parfait s'il n'y avait pas ces fils de poireaux qui lui grattent la gorge. Elle ne lui dira pas car il a dû passer pas mal de temps à éplucher tous les légumes pendant qu'elle roucoulait avec Ronan. Il continue à lui sourire lorsque leurs regards se croisent entre une série de levers de cuillères. Elle se fait sans doute des d'idées. Pas un mot n'est sorti de leur bouche depuis qu'ils sont attablés et c'est aussi bien comme cela. Mentir et lui dire que tout ce temps elle a pédalé, regardé la mer et joué avec les vagues. Il pousse vers elle le plat de filets

de harengs ainsi que la salade de tomates. À présent, il fait plus sombre à l'intérieur. Le tic-tac de l'horloge résonne dans sa tête comme un maelström dirigeant un concert sauvage et féroce où les sifflements, qui s'engouffrent dans les fentes de chaque fenêtre, font office de flûtes et hautbois et les craquements, d'une charpente plus que fatiguée par les assauts répétés des nombreuses tempêtes, se substituent en une enfilade de tambours et de timbales. Par moments la force du vent faisant vibrer les vitres la fait sursauter. Elle lève la tête et le voit pouffer de rire dans sa serviette. C'était cela sa bonne humeur. Se faire un malin plaisir à la regarder trembler par le vacarme extérieur.

- Vous trouvez ça drôle !
- Je ne vois pas de quoi tu parles.
- Vous riez.
- Et alors, il est interdit de rire ?
- Non... Je veux dire si...
- ....
- Hooo ! Je sens la maison qui tremble.
- Tiens, tends donc ton verre et prends un peu de vin, ça va t'aguerrir un peu. Tu n'as pas ramené de coquillages et de cailloux de ton périple ?

D'une main ferme, il se saisit de la bouteille de vin blanc et remplit le verre de Dahbia de moitié.

- Nan, j'en ai pas trouvé.
- Ah, c'est étonnant, c'est pas ce qui manque dans le coin pourtant.

- Ça me fout la trouille, c'est pire que l'autre jour.
- Allons, un petit soldat comme toi, ça n'a pas peur.
- Vous êtes bizarre aujourd'hui monsieur Firmin.

Il écrase son dos contre le dossier de sa chaise et la regarde gravement, relâchant son sourire avant de poser ses mains sur deux serviettes de table posées de chaque côté de son assiette. En un instant son cœur se serre dans sa poitrine ne comprenant pas la soudaine attitude du vieil homme. Un temps se passe, assez long pour que ses yeux se posent, à intervalles réguliers, sur les doigts ridés, mais parfaitement manucurés qui pianotent sur les carrés de tissu, puis sur le visage de Firmin de nouveau illuminé par un sourire presque forcé.

- Quelle main choisis-tu ?
- Je comprends pas.
- La main droite ou celle de gauche ?
- C'est bizarre comme question ! Ben... Mettons la droite.
- Très bon choix.

Il se redresse, pousse la serviette au milieu de la table avant de la découvrir. Ses yeux grands-écarquillés fixent la liasse de billets pliée en deux qu'il se plaît à froter entre ses doigts. Promptement, elle tourne sa tête de droite à gauche, puis violemment se retourne, manquant de basculer en arrière.

- Tu cherches quelque chose ?
- Ma veste, où est ma veste !
- Ta veste ? Elle est posée là-bas, regarde, sur le dossier du fauteuil.

Son regard est plissé et fixé sur le bout de son index tendu dans la direction de la cheminée. Elle devine une partie de sa dentition entre ses deux lèvres tendues et écartées par un rictus, une grimace emplie de satisfaction. Elle se lève, se précipite sur le vêtement et sauvagement enfonce sa main dans chaque poche.

- Vous avez fouillé dans ma veste !
- Je n'ai fait que la relever, ton ami le chien l'avez faite tomber. Sans doute voulait-il sentir l'odeur de son affreuse propriétaire qui ne cesse de le délaisser pour rencontrer secrètement un minable caissier de grande surface.
- Vous n'avez pas le droit de parler de Ronan comme ça !
- Des billets dépassaient d'une de tes poches et voilà. Je m'aperçois que j'abrite une petite voleuse sans vergogne.
- Je suis pas une voleuse !

Son teint est blême sous ses pommettes rouges de colère comme la rondeur de ses lèvres qu'elle met en avant pour renforcer plus encore son opposition. Ses mains accrochées au vêtement tremblent. Elle n'entend plus la force du vent qui semble s'être amplifiée et cogne en vagues continues contre la maison comme s'il s'acharnait à vouloir

pénétrer dans la demeure et accroître l'atmosphère bouillonnante qui règne à l'intérieur.

- Non ? Alors d'où vient tout cet argent ?
- Je peux pas le dire.
- Ben voyons. Allez, viens t'asseoir, on a pas fini notre jeu.
- C'est pas un jeu, pourquoi vous faites ça ? Moi je vous ai rien fait !
- Calme-toi. Si réellement tu n'as rien à te reprocher, pourquoi tu t'énerves comme ça ?
- Parce que vous avez pris mon argent.
- Les billets sont sur la table, prends-les.

A pas lent, elle s'approche et méfiante tend le bras. Pas une seconde elle ne le lâche du regard, maudissant son sourire en coin. Du bout des doigts, elle saisit l'argent, vérifie la somme et l'enfourne aussitôt dans la poche de son pantalon.

- Tu vois, entre gens civilisés. Allez, assieds-toi donc.
- J'ai pas trop envie.
- Tu veux peut-être sortir fumer une cigarette ?
- N'importe quoi.
- Bon. Tu ne veux pas savoir ce qui se cache sous la deuxième serviette ?

Elle réfléchit un instant, son sang ne fait qu'un tour. Elle serre les poings

qu'elle cache dans son dos et baisse la tête comme une enfant préparant sa repentance avant de se faire sermonner.

- Ah, je crois que tu as deviné. C'est plus très marrant maintenant.
- Je m'excuse.
- Moi ça me suffit pas. Soit tu me dis d'où proviennent ces billets, soit tu prends tes affaires et tu quittes cette maison tout de suite et là, je peux te dire que tu peux revenir trempée, épouvantée ou je ne sais quoi, tu ne rentreras pas. Dehors, c'est que le début. J'ai entendu à la radio qu'on est en train de subir l'une des tempêtes les plus fortes depuis plus d'une décennie.
- C'est monsieur Antoine.
- Quoi Antoine ?
- C'est lui qui me les a donnés.
- Il t'aurait filé sept cents euros, comme ça pour tes jolis yeux ?
- Pour que je vous garde. Pour qui ne vous arrive rien.

Le plat de la main frappe la table faisant tressauter plats et assiettes tout comme le corps de Dahbia toujours en position de repentie. Il se lève, enfonce les mains dans les poches de son gilet, puis se met à faire le tour de la table, frôlant la gamine qui, par crainte, effectue un pas en arrière.

- De quoi il se mêle celui-là ! C'est le monde à l'envers. On se demande qui garde qui. Et toi, tu vas rester planter là longtemps comme

ça ?

- Je sais pas.
- Tu sais pas ! Finis de manger si tu veux, moi je vais m'allonger un moment.

Il soulève le torchon, s'empare de l'objet du délit et en passant devant-elle, le sourcil froncé, replie la lettre en secouant la tête. Dans la pièce, excepté Flip allongé en boule sous la table, il ne reste plus qu'elle et le tumulte assourdissant du vent qui ne cesse de s'amplifier. Elle dessert la table, mais ne desserre pas les dents qui, à chaque bourrasque, ne font que se serrer plus encore. Un vacarme cinglant frappe soudainement la maison lui faisant lâcher assiettes et verres en pyrex qui explosent en mille morceaux aux quatre coins de la pièce. A présent, le souffle du vent plus assourdissant émet un sifflement strident venant de l'étage tout comme l'air froid qui tournoie en flux irrégulier à l'intérieur de la pièce. Flip, queue et tête contre terre, mollement, se dirige vers un coin écarté de la pièce. Firmin, en chaussettes, bas de pyjama et maillot de corps sort de sa chambre et toise d'un air maussade Dahbia, transie, les mains collées à ses oreilles avant de grimper l'escalier.

\*

Ni les vibrations sourdes du téléphone posé sur la commode ni les lueurs colorées qu'il renvoie sur le mur de la chambre ne l'auraient réveillé si celui-ci n'avait pas les yeux dans le vide, encore troublé par

son cauchemar. Il écarte délicatement les draps et s'extrait du lit, un œil sur celle qui, derrière une solide respiration, dort à poings fermés. Il regarde les dix chiffres alignés sur l'écran. Combien de fois avait-il redouté de voir apparaître ce numéro au beau milieu de la nuit. De quelle manière réagirait-il face à cette échéance qui, chaque jour, devenait plus manifeste. Aucune peine, aucune tristesse sinon le soulagement de ne plus la voir peu à peu se transformer en chose que l'on déplace devant une télévision muette, mur d'images vivantes vidées d'intérêts, ou bien sanglée dans un lit aux draps repliés à mi-ventre, yeux grands ouverts par un manque de raison ou trop fermés par une forte dose d'anxiolytique. Il noircit l'écran de son smartphone et silencieusement sort de la chambre. A travers la baie vitrée, les lignes éclairées des avenues mouvementées par les faisceaux blancs des automobiles et les nombreuses fenêtres allumées disséminées sur les façades des hauts immeubles le sécurisent. La scène apaisante qu'il contemple depuis maintenant une demi-heure soudainement s'éclaire d'une vive lumière blanche partiellement obstruée par une ondulante silhouette aux pas feutrés. La douceur chaude de sa peau sur sa joue et ses bras qui entourent son torse l'irritent au plus haut point. Le recueillement avait fait le sale boulot et il n'a aucune envie de s'épancher, ne serait-ce une seule minute, sur ce qu'il considère à présent comme un incident à rapidement effacer.

- Tu ne viens pas te coucher ?
- Si, dans un instant.

- Tu as du lait ?
- Dans le frigo.
- Je vais boire un verre, tu en veux un, toi aussi ?

« Bois ton maudit liquide et va-t'en. Laisse-moi seul ».

Il a envie de lui crier ces mots en lui maintenant les bras, bien serrés pour qu'elle comprenne enfin qu'il veut rester seul, face à toutes ces lumières qui lui font du bien et qui lui rappellent combien de personnes, à cette heure, se trouvent comme lui, dans la tourmente. Elle lui pose un baiser dans le cou et l'entoure plus encore de son amour. La fureur monte en lui. Il y a une heure, il aurait goûté sa peau, croqué ses lèvres et, de ses dents, dévoré ses seins, puis se serait gavé de son entre-jambe jusqu'à l'ivresse, mais à cet instant, devant ce brillant et funeste décor, il la hait comme il n'a jamais haï quelqu'un.

- Non merci.

\*

- Tu ne vas tout de même pas rester prostrée comme ça ! Allez, monte me donner un coup de main pour descendre ton matelas.
- Pourquoi mon matelas ?
- Si tu veux dormir dans un lit imbibé d'eau au milieu de rafales de vent, on peut laisser ça comme ça.

L'adolescente se précipite à l'étage, ne dissimulant pas sa frayeur sous les sifflements d'un vent semblant devenu plus fort.

- Han, lalala ! J'aurais pu mourir, le poteau ! Regardez mon lit, tout ce qu'il y a dessus ! Et mes affaires ? Et où je vais dormir ? Heu, lala ! C'est tout mouillé partout, comment on va faire ? Et si j'étais monté avant, vous imaginez, il aurait pu m'écraser...

De l'angle de la mansarde jusqu'à son centre, une déchirure fait apparaître la tête d'un poteau électrique en béton. Malgré la résistance des isolateurs en verre, les fils pendent à un mètre au-dessus du lit de Dahbia jonché de morceaux de bois et d'ardoise. Le souffle qui déferle à travers l'ouverture leur renvoie de vigoureuses giclées d'eau froide.

- Cesse donc de bavasser et viens plutôt m'aider à descendre tout ça. Prends déjà ton paquetage.

Dahbia presque accroupie longe son lit et du bout des doigts, les yeux au plafond fixe le poteau comme si elle s'attendait à ce qu'il achève sa tâche manquée, attrape une anse de son sac et tout en reculant, se saisit de son portable posé sur le chevet entre les débris. De son côté, Firmin arrache les draps et les couvertures pour les lancer dans le couloir avant d'empoigner l'avant du matelas.

- Allez du nerf gamine ! On va pas coucher là.
- Mais y passera jamais par la porte !
- Comment tu crois qu'il est venu là ? en Kit ! J'te jure des fois.

Après maints efforts, de réprimandes et de cris d'autant que Dahbia se coince la main entre le matelas et l'huisserie, ils restent un temps plongés dans leurs pensées devant une tasse de chocolat chaud.

- Quelle bande de rigolos pour m'avoir planté un poteau si près de la maison ! Je le savais que ça arriverait un jour ! La base était pourrie, tu parles depuis le temps. Ils vont m'entendre les survoltés du ciboulot. En attendant, on va retourner ton matelas, il n'est que partiellement mouillé et on va le mettre à côté du fourneau. Quelle soirée !
- Je m'excuse pour la lettre. Je sais pas ce qui m'a pris.
- Allez oublie. De toute manière ça change rien. Bois ton chocolat avant qu'il refroidisse.

\*

Le jour s'est enfin levé et avec lui l'évidence qui dans peu de temps emplira toutes ses pensées. Même s'il n'a dormi qu'une toute petite partie de la nuit, les quelques heures loin de la réalité ont été bénéfiques. Il s'est réveillé avec une extraordinaire soif de vie. Est-ce un paradoxe à cet instant de brûler de désir pour celle qui est étendue sur le dos, légèrement emmitouflée de façon à ce qu'il devine le contour d'une

hanche qui prolonge la délicate ligne d'une cuisse dans l'ombre d'un renflement de drap ? Est-ce une invraisemblance de ne pas penser à celle qui lui a donné la vie et qui est à présent allongée droite et raide dans son lit, les yeux clos attendant qu'on la farde pour un dernier adieu ? Est-ce pernicieux de vouloir ardemment pénétrer celle qu'il aurait aveuglement frappée six heures auparavant pour se défaire de sa faiblesse ? Il ne le pense pas, mais il sait que par la suite il le regrettera. A peine a-t-il délicatement rejeté le drap qui dissimulait le torse de la jeune femme que déjà ses doigts soulignent la rondeur ferme d'un sein au mamelon endormi. Ses côtes parfaitement alignées et graciles se soulèvent harmonieusement au rythme de sa respiration tout comme la courbure de son bas-ventre. Il ne sait que choisir entre effleurer du plat de la main sa délicate chair ou goûter sa peau à pleine bouche. Son téléphone vibre. Agacé, il se lève pour l'attraper.

- Firmin, je voulais justement t'appeler. Maman est partie.

\*

Elle n'a quasiment pas dormi de la nuit entre le vent qui a frappé et sifflé à travers les volets et Flip qui maintes fois est venu lui lécher le visage, lui aussi terrorisé par la puissance de la tempête. Elle a l'impression que sa tête va exploser sous les afflux de sang et que ses yeux ne s'écarteront plus jamais. Firmin est au fourneau à préparer le petit déjeuner et fait fi de sa présence dans la manipulation des

ustensiles de cuisine. L'oreiller sur la tête, elle souffle en renonçant à quelques minutes de torpeur de plus sous les coups perçant d'une cuillère contre un verre.

- Dahbia, lève-toi et ouvre-moi ces volets.
- Mais je suis fatiguée, j'ai pas dormi cette nuit !
- Tu dormiras mieux la nuit prochaine. J'ai des coups de fils urgents à donner. Allons debout.

Assise sur le bord du transat, une cigarette à la main, Dahbia regarde Firmin s'approcher vers elle le visage tourmenté. Après qu'il ait levé la tête en direction de la toiture, il se place aux côtés de l'adolescente qui retire un magazine people vieux d'une dizaine d'années.

- J'ai essayé d'appeler le service d'EDF, mais je suis tombé sur une boîte vocale. Si tu entends le téléphone sonner n'hésite pas à répondre pour me les passer. Je veux les avoir ceux-là.
- D'accord.
- Ma belle-sœur, la mère d'Antoine est décédée cette nuit. Tu vois comme tout va bien en ce moment.
- Hein ! Pauvre monsieur Antoine.
- Je ne sais pas quand sera l'enterrement, mais il faudra que je retourne sur Paris au moins deux jours. Pour toi, je ne sais pas comment faire.
- Je peux venir avec vous si vous voulez. Rester ici une nuit, peut-

être deux toute seule, moi je peux pas. Vous imaginez avec la tempête et le poteau tout ça. Ha ça non ! Je viens avec vous.

- On en reparlera. Je vais faire un peu de jardin, ça va me vider le cerveau.

- Et moi, je fais quoi ? Mon vélo il est crevé.

- Fff. Va le chercher, je m'en occupe. Tout compte fait, je ne sais pas si j'ai bien fait de te mettre les fesses dessus !

Enfin cette impression de liberté retrouvée. Deux roues, un guidon, un pédalier et elle a l'impression que le monde lui appartient. Le message à l'attention de Ronan, discrètement passé dans la cuisine pendant que Firmin s'acharnait à réparer son pneu, est bien transmis. Trois cœurs en retour suffisent à lui donner des ailes. Ses cuisses lui font mal dans les montées, mais rien que de savoir qu'il se trouve sur la plage à attendre son baiser, ses jambes appuient plus encore sur les pédales. Le ciel couvert d'un léger voile laiteux se confond avec la ligne brumeuse d'une mer morne et silencieuse. Ses doigts serrent fort les deux leviers de frein dans la descente qui mène à la plage. Dans un couinement perçant, la roue avant se braque pour venir chasser la couche de gravier du chemin. Energiquement, elle relâche la poignée et redresse le guidon. La bicyclette prend rapidement de la vitesse pour finir sa course sur la plage, la roue avant plantée dans le sable. Dahbia, comme une acrobate, se retrouve projetée en avant, étalée de tout son long au milieu des algues sèches et des coquillages. A peine a-t-elle émergé de sa stupeur que Ronan est déjà à ses côtés pour la relever. Après un moment à se

regarder mutuellement, elle se met à rire, il en fait de-même. Main dans la main, ils longent les mortes eaux de quelques poches tout juste tièdes du jusant qui peinent à s'écouler dans un clapotis à peine perceptible. Le jeune homme enferme plus encore les doigts de celle qui pose sa tête sur son épaule en chantonnant un doux air. Par moments, leurs pieds s'enfoncent dans un sol trop mou. Ils s'entraident à s'extirper de la vase en gloussant et c'est péniblement qu'ils traversent un manteau de coquillages aux arêtes aigües et tranchantes pour finir par une embrassade. Sur le bord d'un rocher, ils s'assoient côte à côte.

- Je dois partir au moins deux jours pour Paris avec monsieur Firmin dans pas longtemps. La mère de son neveu est morte.
- Tu es obligé d'y aller ? Tu pourrais rester, comme je te l'ai dit l'autre jour, il y a ma caravane.
- Y faut que j'y aille. C'est quand même grâce à eux que je suis ici et puis deux jours c'est rien si on sait qu'on se reverra.
- On pourrait, je sais pas... peut-être se revoir avant que tu partes.
- Comment ça ?
- Ce soir tu pourrais peut-être discrètement sortir, je ne t'attendrais pas trop loin de la maison du vieux avec le scoot et on ferait un tour dans ma caravane. J'ai des bouteilles de Champ que j'ai piquées au magasin.
- Je sais pas et si je me fais prendre ?
- T'as le droit de faire ce que tu veux, c'est pas ton père après tout.
- Je sais, mais...

- Allez, on va se marrer. On va se mettre un peu de musique et je vais amener aussi un peu de bouffe.
- Elle est où cette caravane ?
- Pas loin d'ici tout compte fait. Elle est sur un terrain où il y a un poney et une chèvre qui appartiennent aux amis de mes parents. C'est super tranquille, on sera cool.
- Bon d'accord. J't'envoie un sms dès que monsieur Firmin est couché et que je suis sûre qu'il dort. Maintenant que je suis dans la salle c'est plus compliqué. J'mettrai des fringues sous les draps comme si c'était moi. Allez j'm'en fais une petite et j'y vais sinon il va me faire une crise.

Elle sort son paquet de tabac et se met à rouler une cigarette.

\*

L'odeur du pain qui croustille entre ses mains et la rumeur des marchands et des camelots le sortent des instants d'abattement qui l'inondent en de courtes phases depuis le matin. Violette est partie travailler. Il l'a regardée s'habiller et déjeuner sans dire un mot, lui lançant juste quelques sourires amusés. Il ne lui a rien dit, à quoi bon. Ici, dans l'ambiance du petit marché, il a l'impression que le temps s'est arrêté, que rien ne peut l'atteindre. Des cageots emplis de fruits et de légumes, quelques tresses d'ail ou d'oignons, les éloges d'un poissonnier sur la qualité de sa marchandise... Une soif d'achats le

gagne. Il se procure des produits dont jamais il n'aurait fait acquisition : poirée, crosnes, oignons, pâtissons et branches d'épinard, quelques centaines de grammes d'épices diverses, une daurade et des calamars. Il alourdit son cabas d'un éplucheur soit disant ultra rapide et d'un détachant pour tous types de textiles. Après avoir étalé ses achats sur le bar et mis le poisson au réfrigérateur, il emplit son verre de whisky et s'effondre sur son canapé. Des larmes coulent sur ses joues.

\*

Il a mis les petits plats dans les grands pour se sentir vivant, sachant sa belle-sœur partie à l'endroit où lui-même ne tardera pas à se rendre. Il y a un peu de cela, mais il s'agit surtout de faire plaisir à celle qui, par sa simple présence, comble le vide d'une solitude qu'il se perpétue à masquer depuis bien trop longtemps. Un Chablis premier cru s'harmonisera parfaitement avec des brochettes de lottes et des galettes de légumes. En s'entendant chantonner tout en épluchant les pommes de terre, il sourit. Il imagine la gamine s'époumoner dans les côtes ou se déstabiliser dans les courbes en pressant fortement les leviers de freins ou bien remplir ses poches de cailloux et autres objets rejetés par la mer. Subitement, son visage se ferme et le couteau qui devait fendre la chair ferme du poisson en un geste vif se retrouve immobilisé contre l'arête centrale. Et si elle était dans les bras du jeune caissier ? Cette pensée, qui lui a si brusquement traversé l'esprit, enfle comme baudruche pour ne devenir qu'obsession à lui donner des sueurs froides.

Fermeement, il exerce une forte pression sur son couteau et dans un craquement sec, la lame divise le poisson en deux. Après s'être essuyé les mains sur son tablier, il se saisit d'un verre qu'il remplit de moitié de rhum ambré. Vivement, sa main tourne le verre faisant, par moments, presque déborder le liquide.

Les arômes d'oignons grillés qui flottent à travers la haie lui emplissent les narines. Elle descend du vélo et pousse le portail. Flip l'accueille aussitôt la queue frétilante. Elle entoure le cou de l'animal pour l'embrasser sur la tête, puis, après avoir posé la bicyclette contre la porte de la remise, elle se met à courir en direction de la maison. Elle monte les quelques marches et ouvre la porte sans ménagement. La table est disposée. Rien ne manque si ce n'est le récipient qui couvrira le repose-plat posé en son centre. Un chemin de table en tissu de lin blanc traverse de part en part le grand plateau de bois sur lequel est posé une bouteille de vin rouge, un chandelier un peu branlant rehaussé de six bougies blanches ainsi qu'une terrine de légumes ; le tout au milieu du concerto pour violoncelle n°2 de Haydn qui donnerait à l'ensemble un côté austère s'il n'y avait pas comme décor une magnifique composition de tulipes. A pas lent, retenant son souffle, elle gagne la cuisine, redoutant que le vieil homme ne prépare un mauvais coup. Occupé à surveiller la cuisson des légumes qui crépitent au fond du faitout, Firmin ne remarque pas l'ombre timide de Dahbia qui glisse le long du mur. Immanquablement, celui-ci sursaute dès qu'il aperçoit l'adolescente et lâche par terre sa cuillère en bois emplies de sauce provoquant la surprise

de celle qui d'emblée lance un cri.

- Bon sang de bon sang ! C'est pas possible de rentrer dans les pièces comme ça.
- Désolée, je pouvais pas savoir.
- J'en ai plein le bas du pantalon.
- Vous êtes drôlement bien habillé monsieur Firmin ce soir.
- Drôlement !
- Je veux dire, bien élégant. Laissez, je vais vous essuyer ça avec un peu d'eau.
- Ho là là, non ! Te connaissant, le résultat risque d'être bien pire. Va plutôt te préparer, on ne va pas tarder à dîner.
- On fête quelque chose ? Vous avez mis les petits plats dans les grands.
- Pourquoi faut-il toujours justifier une quelconque raison à l'élaboration d'un bon repas ou la présentation d'une belle table !
- Je ne sais pas. Bon, je vais me laver et trouver des vêtements adéquats.
- C'est ça, des vêtements adéquats.

Assise sur le bord du transat à triturer le bout de son mégot, Dahbia regarde un papillon, aux ailes orangées veinées et bordées de noir, butiner les fleurs de lavande qu'une escadrille d'abeilles a colonisées dans un incessant bourdonnement. Flip, allongé sur le flanc, se frotte œil et museau avec le bout de sa patte. Elle a usé sans excès du peu de

maquillage qui lui reste, a revêtu une jupe volante écriue à fleurs bleues et un chemisier blanc à manches courtes ouvragé de dentelles. Contente de son chignon, cet apprêtement servira après tout, aussi bien pour celui qui emplit ses pensées. Elle sait qu'elle joue gros ce soir sur bien des points. Le premier, parvenir à se jouer de son hôte et ça, elle en est peu fière. Le deuxième, réprimer les envies de Ronan car elle sait très bien où celui-ci veut en venir et elle n'est pas prête pour cela, du moins pour le moment. Le bruit à l'intérieur de la maison la ramène brusquement à la réalité.

- Je sais pas ce qu'il a ce soir monsieur Firmin, mais je le trouve un peu bizarre, tu trouves pas toi ? J'espère qu'il mijote pas quelque chose. Si tu pouvais parler toi au moins tu me dirais ce qui se passe. Hein ! Si ça se trouve il sait pour ce soir que je vais rejoindre Ronan. Nan, j'suis bête, y peut pas savoir. Merde alors, c'est quoi ?

Dans un long souffle, Dahbia se lève, s'étire à son maximum comme pour ôter toutes ses appréhensions. Le haut de son ventre gronde de l'ondoyante odeur de poisson mêlée aux arômes d'ail et d'aromates tandis que le bas se tord au fur et à mesure qu'elle s'approche de la maison. A peine est-elle arrivée sur le pas de la porte, que Firmin, avec un large sourire, lui fait signe d'approcher tout en tirant une chaise pour l'inviter à s'asseoir. Comme suspendues dans la pièce, les envolées de violons donnent le ton à ses pas. Une fois assise, Firmin repousse sa chaise pour venir verser dans son verre le liquide écarlate. Dahbia, le

visage stoïque, garde son corps tendu et droit. De temps à autre, elle le regarde du coin de l'œil, la ride du lion creusée. Lui, semble aux anges, jouissant de servir celle qui, sur son trente et un, est attablée à ses côtés. Minaudant presque à l'excès, il se délecte pleinement de la situation. Du bout des doigts, il se saisit de son verre pour venir le tendre en direction de Dahbia qui, avec une certaine crainte, en fait tout autant. Dans une atmosphère à demi romancée, les deux verres viennent s'entrechoquer.

- Tu m'as l'air soucieux ce soir ma petite Dahbia.
- Nan, c'est juste que... Je sais pas.
- N'aie pas peur. Je veux juste que l'on passe un bon moment à table tous les deux, c'est tout. C'est notre dernier soir ici. On repart demain pour Paris. L'enterrement est prévu jeudi. Je me suis dit, tiens, si je faisais un petit repas pour te remercier de m'avoir accompagné jusqu'ici, même si cette histoire d'argent avec Antoine m'a quelque peu chagriné.
- Je serais venue quand même, avec ou sans argent.
- Tu as profité d'Antoine alors ?
- Ben nan, c'est lui qui voulait vous savez.
- Oui. Quoi qu'il en soit, c'est bien fait pour lui. Je ne devrais pas dire ça sachant la douleur qu'il doit ressentir avec la mort de ma belle-sœur. Bon alors, comment tu le trouves ce vin ?
- Y râpe.
- Ah oui, j'avais oublié que tu préférerais le blanc.
- C'est malin, vous ne lâchez jamais l'affaire vous. Dites, après l'enterrement, on revient ici non ?

- Un couvreur m'a fait un devis cet après-midi pendant que tu étais partie, un agent d'assurance doit passer demain matin tout comme les gars de l'EDF pour enlever le poteau. Tout ce petit monde va faire son affaire, je gérerai ça par téléphone depuis Paris.
- Moi je croyais qu'on allait revenir. Vous avez dit que d'habitude vous restez au moins trois semaines.
- Circonstances obligent. Allez mange ta terrine.

Le repas semble s'éterniser, enfin pour Dahbia qui, les yeux constamment sur son portable, trouve que les minutes semblent avancer moins vite que d'ordinaire. Elle regarde Firmin, en pleine forme, contant quelques anecdotes sur ses désagréments personnels ou certains usages des autochtones lors de ses campagnes à l'étranger en n'omettant aucun détail ce qui un autre jour aurait pu la faire rire, mais pas ce soir. Une seule chose l'importe ; que le vieil homme cesse ses bouffonneries et aille se coucher pour pouvoir enfin souffler un peu et préparer son escapade. En voyant Firmin dénicher une bouteille de Cognac du placard avec deux verres, discrètement, elle se saisit de son portable et tape un sms.

« Problème. Ne peux pas sortir. Le vieux ne veut pas se coucher. Attends-moi à minuit. »

- Tiens, goûte-moi ça Dahbia, c'est autre chose que les soupes que vous ingurgitez dans vos maudites discothèques.
- Vous avez beaucoup bu ce soir monsieur Firmin. Je suis un peu

fatiguée.

- Fatiguée ? Entendez-moi ça ! Il est à peine vingt-trois heures. J'ai plus de quatre fois ton âge. Ma pauvre Dahbia, la route va être longue pour vous les jeunes. Ecoute, une valse de Strauss ; Feuilles du Matin. Allez, accorde-moi cette danse.

- Mais je sais pas danser ça moi.

- Hop, debout. Tu n'auras qu'à te laisser mener.

- Mais...

Firmin attrape la main de Dahbia qui, dans un souffle, non pas d'agacement, mais de pudeur, lève les yeux au ciel, renonçant un temps à son support numérique. Corps contre corps, les quelques pas, loin d'être en accord, voire entremêlés, peu à peu gagnent en confiance. Dahbia affiche un début de sourire. Au milieu d'une scène absente d'orchestre et de dorure, le duo insolite tournoie au rythme effréné des violons. Deux automates, aux mouvements incertains et saccadés, glissent entre ombre et lumière pour venir acheminer leur danse au centre de la pièce. Légèrement chancelante, Dahbia pose un baiser sur la joue de son partenaire avant de rejoindre sa chaise. Firmin, plus ravi du geste de la jeune fille que de sa prestation, attrape son verre en se mouvant et ingurgite le liquide d'une seule rasade.

Les yeux de Dahbia quittent son portable pour se poser sur le visage du vieil homme devenu blême, affichant une paire de lèvres quasi-inexistantes sur une bouche à demi ouverte. La main posée sur le cœur, serrant fortement le verre prêt à se briser sous la pression de ses doigts

devenus crochus, le corps raide de Firmin semble vidé de lumière. Après un moment de stupeur, Dahbia se précipite pour entourer le large torse, tirant du pied une chaise pour assister celui qui peine à se plier. Pendant qu'elle caresse la joue pâle et figée de l'octogénaire, avec difficulté, elle parvient à lui ôter le verre des mains. Lentement, Firmin semble revenir à lui. Ses yeux brillent de nouveau et sa bouche à présent fermée offre à la jeune fille un semblant de sourire.

- Monsieur Firmin, ça va ?
- Oui ça va, ça va. Je sais pas ce qui m'est arrivé. Ma tête s'est mise à tourner et puis mon crâne s'est engourdi. Un coup de poignard au niveau du cœur et puis plus rien.
- Faut qu'on appelle le médecin.
- J'ai sans doute trop bu ou bien c'est la danse. Cesse donc de pleurer ainsi et aide-moi plutôt à me lever, je vais me coucher.

Au bras de Dahbia, Firmin parvient difficilement à atteindre sa chambre et à s'allonger sur le lit. Seule, dans le silence, la jeune fille reste figée au milieu de la pièce. Peu de temps auparavant, elle espérait au plus profond d'elle-même que la soirée se finisse rapidement, mais les poings serrés, elle se met à regretter cette pensée. Soudain, le vibreur de son portable la fait sursauter. Elle se précipite aussitôt sur l'appareil et de ses doigts tremblants, affiche le message de celui qui l'attend dans un quart d'heure en bas de la côte, tout près de la pierre levée. Après lui avoir répondu, elle débarrasse rapidement la table et lave la vaisselle en

inondant dans sa précipitation l'ensemble du plan de travail ainsi que le bas de son chemisier. Rapidement, elle engouffre un plaid sous ses draps pour former au mieux un renflement. Sa respiration est forte à vouloir retenir ses gestes pour faire le moins de bruit possible afin de ne pas réveiller Firmin même si elle pense qu'il doit dormir profondément à présent.

- Tu fais dodo là et tu bouges pas, ok ! Je reviens bientôt.

Après avoir tourné deux fois sur lui-même et gratté le bord du matelas, Flip promptement s'allonge, le museau entre les deux pattes avant. Sur la pointe des pieds, elle traverse la pièce de vie et referme la porte le plus délicatement possible. La nuit est noire. Seules quelques étoiles apparaissent furtivement au milieu des trouées d'une imposante masse nuageuse provenant de l'océan, plus sombre encore que l'infini. Elle frissonne. Elle ne tremble pas de froid même si le vent par instants parvient à s'immiscer à l'intérieur de sa chevelure qu'elle a détachée ; le chignon lui donnait un air un peu trop strict à son avis. Elle n'a pas peur non plus de se diriger vers ce qui semble être une abnégation alors qu'au creux de son ventre naît peu à peu l'excitation de pouvoir passer à l'acte, de faire la chose et de surcroît avec un garçon qu'elle aime. Ses pas deviennent soudainement lourds comme s'ils freinaient sa progression vers la petite lumière au loin. Une lumière qui, si elle le désirait, la ferait devenir définitivement une femme. Il y a aussi cette pensée qui, accrochée dans un coin de son cerveau, émerge, affichant le

visage tordu du vieil homme. Le scooter garé le long du talus, un casque suspendu à chaque poignée, patiente tout comme le garçon, assis sur un rocher, les doigts cramponnés à son portable. Elle lui fait un signe de la main. Il se lève. Un long et doux baiser unit à nouveau les deux adolescents.

\*

Il est dix-sept heures. Il en a soupé des tâches administratives. C'est entre deux dossiers clients qu'il a informé Violette du décès de sa mère par un simple texto. Pourquoi avoir attendu autant de temps et surtout ne pas lui avoir dit de vive voix ? Il ne le sait pas. Serait-ce pour qu'elle ne s'épanche pas des heures sur son malheur ou bien simplement pour ne pas devenir à ses yeux, ne serait-ce qu'un instant, un pauvre être désenchanté. Depuis très longtemps il est son confident, son mentor. Il ne peut baisser les épaules même si aujourd'hui leur relation a pris un tout autre chemin.

La main de celle qui gît devant lui est glacée. Il est seul dans l'espace sinistre du funérarium. Son visage est blême malgré un fard assez grossièrement appliqué et elle est vêtue de la robe verte à fleurs mauves qu'elle aimait porter pour les grandes occasions. Il ne parvient pas à verser une larme. Il ne ressent que le poids d'un chagrin mêlé de dégoût au creux de son ventre en se remémorant l'image de la mère soumise à son homme en opposition aux rares souvenirs de la maman aimante et

protectrice. Il pose le regard sur la flamme vacillante d'un cierge ouvragé d'une dentelle de cire dégoulinante. Il aimerait l'écraser du plat de la main, assombrir les lieux et ne voir devant lui qu'une forme, une silhouette imprécise, une dépouille anonyme et par la même effacer de sa tête celle qu'il a tant aimée. Il ferme les yeux avant de se signer et sort de la pièce.

Violette est comme il s'attendait à la voir, les yeux humides, grands ouverts pour percevoir et absorber toute la peine qu'il éprouve, la bouche à demi ouverte sur des lèvres sèches et tendues. Elle est assise sur le canapé, un coussin sur les genoux, attendant, il en est sûr, depuis un certain temps son arrivée. Il ne veut pas rejeter son soutien et écoutera son éloge emplis de mansuétude. Après s'être installé à ses côtés, d'un bras il entoure sa taille et pose sa tête contre son épaule dénudée. Est-ce les délicates paroles qu'il perçoit sourdement ou bien le contact de la peau douce et chaude de la jeune femme pour qu'une larme s'échappe et coule le long de sa joue ?

\*

Deux heures trente-cinq. Autour d'elle, le noir et le gris permutent sur la végétation selon le passage des nuages devant le cercle de la lune. Elle a le vent dans le dos et c'est tant mieux. Le grondement au loin témoigne de l'importance des vagues qui s'écrasent contre les rochers. Instinctivement, elle refait son chignon et tire sur sa jupe comme pour

voiler son immoralité. Le dos de sa main tente vainement d'assécher ses yeux. Plus que trois kilomètres à parcourir. Dans sa tête, tout défile : les yeux durs et réprobateurs de son père ; les larmes qui coulent sur la peau fatiguée de sa mère ; le visage déformé de Firmin allongé sur son lit avant qu'elle ne s'échappe ; les verres emplis de champagne qui se succèdent au milieu de la puissante musique ; le comportement d'un Ronan méconnaissable sous l'effet de l'alcool, insistant et brutal, puis la couleur rouge au milieu du drap. Il lui faut arriver à la maison au plus vite et c'est donc au pas de course qu'elle entreprend d'amorcer l'escarpement rocheux. L'effort est intense et ses muscles la font souffrir, mais rien de comparable avec la douleur morale qui gravite à l'intérieur de son crâne.

Essoufflée, mais rassurée d'atteindre enfin la demeure, elle pousse le portail aussi délicatement que possible afin d'éviter de faire grincer les gonds. Son sang ne fait qu'un tour en apercevant les rais de lumière à travers l'écartement des lames des volets de la salle. L'envie soudaine de faire demi-tour s'empare d'elle, mais pour aller où ? Elle n'a qu'un désir, prendre une douche pour expulser toutes les odeurs et se coucher en espérant s'endormir le plus rapidement possible. Il doit l'attendre derrière la porte le sourire aux lèvres, ravi de pouvoir, encore une fois, prouver la défiance qu'il a envers elle et jouer de sa dépendance à lui offrir un toit. Elle aurait dû jouer carte sur table. Après tout, elle est libre de sortir où et quand elle le veut. Pourquoi l'avoir rusé pour se retrouver dans une telle situation ? Elle se mord la lèvre. Une pensée lui traverse l'esprit.

- « Et si ce n'était pas ça. Et si monsieur Firmin avait de nouveau fait une crise. Peut-être qu'il attend que je revienne pour l'aider à se relever ou un truc comme ça. »

Soudain, elle se met à courir, ouvre la porte d'entrée et stoppe net les bras ballants. Firmin est assis en bout de table, vêtu de son pyjama, un grand verre d'eau à demi vidé devant lui. Il la regarde. Rien ne ressort de son visage plus fatigué encore que la veille. Ni surprise, ni amertume. Il a juste les yeux posés sur elle, comme si elle revenait d'une promenade à vélo en plein après-midi. Elle tourne la tête et découvre Flip allongé au même endroit tout comme le renflement de la couverture qui devait attester de sa présence. De nouveau, ses yeux rencontrent ceux de Firmin. Les poings serrés, elle se précipite pour venir s'agenouiller à ses pieds en entourant vivement sa taille, le visage en pleurs contre son torse.

- Monsieur Firmin, monsieur Firmin. Excusez-moi, je n'aurais pas dû partir et vous laisser seul. Je m'en veux, si vous saviez comme je m'en veux. Je suis pas une fille bien. J'ai tout raté ce soir, je n'arriverai jamais à rien. Pardonnez-moi, je vous en prie. Pardonnez-moi.

Sans même broncher, le vieil homme pose une main sur la tête de Dahbia et lui caresse les cheveux, de l'autre il lui soulève son menton.

- Raconte-moi ce qui t'est arrivé.

10

Déjà deux heures qu'ils roulent et ses yeux commencent à picoter. Les essuie-glaces tournent à plein régime et le bruit des gouttes d'eau contre la tôle couvre le son de l'autoradio. Dahbia a la tête calée entre la pliure de son bras et la vitre de la portière, les écouteurs de son smartphone enfoncés dans ses oreilles. Au loin, le soleil semble remplacer les nuages, il pourra enfin s'arrêter au prochain bourg pour faire le plein, se dégourdir les jambes et vider sa vessie.

Elle s'est levée très tôt, bien avant le vieil homme et a enfourné son petit-déjeuner en une bouchée pour enchâsser son vélo une dernière fois et longer le bord de mer. Firmin a donné son autorisation la veille en lui demandant de revenir à dix heures maximum. Elle s'est gorgée des teintes changeantes de l'océan parfois sombres aux reflets nacrés, parfois bleues et limpides ; de la couleur douce des plages de sable fin ; de la vive tonalité jaune des ajoncs accrochés aux flancs des promontoires ; des formes chaotiques ou sculpturales des récifs pour se les imprégner entièrement et être sûre de se les remémorer dans les moindres détails une fois revenue à Paris. Dans les longues descentes, ses narines ont laissé entrer les flux frais et iodés en gonflant au maximum ses poumons. Quelques nouveaux trésors de granit et de

verre poli ont trouvé refuge au fond de ses poches. Bizarrement, en certains endroits, elle a eu l'impression que le temps s'était arrêté pour constater plus tard que les heures avaient défilé à grande vitesse. Elle a dû fortement appuyer sur le pédalier afin d'arriver en temps et en heure à la maison. Comme pour un être cher, après avoir pendu son vélo au madrier, elle a tapoté tout en douceur la selle de cuir usé pour un dernier au-revoir.

- Dahbia, assez ronflé ! Viens, on va boire un petit chocolat à la cafétéria.
- J'suis fatiguée.
- Allez, bouge-toi donc, on dirait un escargot rentré dans sa coquille. C'est quand même pas possible de voir ça !
- Mais y fait froid.
- Comment peux-tu savoir si tu ne sors pas de là et aère-moi donc ce chien, c'est infernal ici. Il n'arrête pas de lâcher des gaz.
- Y doit avoir mal au ventre.
- Mal ou pas, y en a marre. J'aimerais bien finir la route dans un air sain.
- Allez, viens Flip, on a intérêt de se dépêcher sinon ça va barder pour nous.

Après avoir fait le tour des quelques espaces verts qui longent le parking du centre commercial, Dahbia monte Flip à l'arrière du véhicule et rejoint en courant Firmin déjà installé sur une banquette de la cafétéria

avec, devant lui, deux grands mugs fumants ainsi que deux croissants et un pain au chocolat.

- Dites monsieur Firmin, il faut que je m'achète des habits pour l'enterrement. J'ai que des couleurs. Y faudrait du sombre non ?

- Tu iras dans la galerie après avoir bu ça. Pendant ce temps-là j'irai mettre de l'essence.

- Il me faudrait un peu d'argent aussi pour les acheter.

- Tu en as de l'argent.

- Oui, mais là, c'est pas pareil. C'est pour l'enterrement de la mère de votre neveu et l'argent que j'ai c'est pour le travail de vous avoir gardé.

- D'abord tu n'as gardé personne ! Elle est bonne celle-là. Mais dis donc tu as un sacré toupet tout de même.

Il peine à deviner la paire d'iris sous les deux blancs d'yeux qui semblent le considérer au-dessus de la grande tasse.

- Combien il te faut ?

- Au moins cinquante.

- En voilà quarante. Tu connais la suite.

- Oui. Et n'oublie pas de me rendre la monnaie bla bla bla...

- Je t'en ficherais, moi, des bla bla bla. Dépêche-toi, on a de la route.

D'un geste vif, elle empoigne les deux billets de vingt euros en le

remerciant d'un large sourire, le bord des lèvres maquillé de chocolat.

\*

Le souffle léger et court de Violette qui caresse sa joue est comme un réconfort dans la lumière pâle du crépuscule. Il lui a fait l'amour avec la plus grande douceur et malgré cela, sa peau est encore moite. A présent, ses yeux parcourent la moindre partie de son corps. Couchée sur le côté, une jambe tendue, l'autre pliée, le galbe de sa hanche luit sous le reflet de la lampe de chevet. Il devine à peine son bas-ventre. Il pourrait juste décaler légèrement sa tête pour apercevoir sa toison, mais il préfère suivre les ondulations de son abdomen animées par sa respiration. Le pli de son bras emprisonne un sein dissimulant le mamelon. Il ne pense à rien d'autre si ce n'est aux expressions de plaisir qu'il a lues sur son visage lorsqu'il était en elle. Il se met à sourire en voyant son poing gesticuler et ses sourcils se contracter comme si elle se battait dans son sommeil. La réalité reprend ses droits lorsque le visage de sa mère s'offre à lui. Il sait que demain, l'église sera à demi vide et que de sa lignée, seul Firmin sera assis sur un banc de l'édifice.

\*

Un ressenti bizarre l'envahit en pénétrant dans la grande demeure, comme si elle était partie depuis des lustres et qu'elle réinvestissait un lieu qui lui appartient. Une valise dans chaque main, elle contemple les

murs, recensant chaque meuble, chaque objet. Un léger frisson parcourt son corps alors que quelque chose d'indéfinissable grouille à l'intérieur de son ventre.

- On dirait que t'as vu un fantôme. Tu ne vas tout de même pas rester plantée ici toute la soirée. Bouge-toi, on n'a pas que ça à faire.

- Oui monsieur Firmin, j'arrive.

Elle n'a pas très bien dormi. Est-ce le changement de maison ou tout simplement le fait que les « vacances » arrivent à terme et que dans peu de temps, le retour à la débrouille reparaitra pour trouver tantôt un toit tantôt de quoi se nourrir. Firmin lui a bien fait comprendre pendant le dîner de la veille qu'il ne pouvait la garder que quelques jours encore pour des raisons qu'il se garde bien de dévoiler. Elle ne prend pourtant pas beaucoup de place et bien que pendant le séjour en Bretagne il y ait eu quelques tensions entre eux, elle ne comprend pas son désir de la laisser face à elle-même. Antoine, de son côté, jouera des coudes pour qu'elle pousse les portes de l'assistance sociale en sachant pertinemment qu'elle refusera. Elle qui se voyait rester sur la presqu'île de Crozon, aux côtés de Ronan ; trouver un petit boulot et mener une vie à deux en amoureux. Elle n'a pas vu venir le scénario et bien mal lui en pris, elle n'est pas prête de s'amouracher d'un garçon de sitôt. Ses yeux sont dans le vague. Elle roule son tabac si fortement qu'elle en déchire le papier.

- Tiens, prends-en une, tu vas finir par plus rien avoir à fumer.
- Oh monsieur Antoine, je ne vous ai pas entendu arriver.
- Tu m'as l'air bien songeuse. Je peux m'asseoir ?
- Oui, allez-y.

Elle sourit en tirant une cigarette du paquet qu'il lui tend et prend la pose le temps qu'il extirpe le briquet de la poche de sa veste en tweed.

- Je suis désolée pour votre maman.
- Merci Dahbia. La vie est ainsi faite. Votre séjour a bien été écourté cependant voici le restant de l'argent que je te dois.
- Merci monsieur Antoine, beaucoup de gens ne m'auraient pas donné le reste.
- Un deal est un deal non ? Et puis enlève le 'monsieur', entre nous c'est plus sympa.
- Y faut quand même que je vous dise qu'avant-hier soir, monsieur Firmin, après qu'on ait dansé une valse, il s'est pas senti bien. C'est comme si il avait eu, genre une crise cardiaque ou un truc comme ça. Il se tenait le cœur et il avait le visage tout blanc. Je voulais qu'on appelle le docteur, mais lui y voulait pas, il m'a dit qu'il avait trop bu et vu qu'on avait dansé la valse ensemble peut-être que c'était ça.
- C'est bien que tu me l'ais dit. Je vais m'occuper de cela rapidement. Je vais te laisser maintenant, on se revoit de toute manière cet après-midi, à l'église. Firmin m'a dit que tu voulais assister à l'office, je trouve ça très gentil de ta part.

- C'est normal, vous aussi vous êtes gentil.
- Allez, à tout à l'heure.
- A tout à l'heure monsi... Euh Antoine.

Antoine tire une chaise pour s'asseoir en face de Firmin, confortablement installé sur son fauteuil. Après s'être passé une main dans les cheveux, faisant mine de les recoiffer, il regarde son oncle d'un air interrogateur afin de laisser au vieil homme le soin d'amorcer la discussion.

- Qu'est-ce qu'il y a ?
- Je sais pas. Dahbia vient de me dire que tu avais eu un petit souci de cœur avant-hier soir.
- Elle peut pas s'en empêcher celle-là. Toujours à l'ouvrir quand y faut pas.
- Elle est simplement inquiète, c'est tout. Alors, dis-moi ce qui est arrivé.
- Mais rien, un petit coup de fatigue.
- Un petit coup de fatigue alors qu'elle m'a dit que tu te tenais le cœur avec une figure de moribond.
- Elle a un peu exagéré. J'avais juste un peu picolé et puis alors.
- Et alors, je vais téléphoner à François-Xavier pour qu'il te voie le plus rapidement possible.
- Le François-Xavier, laisse-moi rire. Il est incapable de reconnaître une attaque cardiaque d'une crise de foie.

- Non, il est juste cardiologue à la Pitié-Salpêtrière.
- Oui, mais ça n'empêche pas que c'est un vrai con.
- Firmin, si tu savais comme par moments tu me fatigues. Je lui téléphone point ! J'ai bien d'autres choses à penser aujourd'hui qu'à me battre avec toi. A tout à l'heure.
- A tout à l'heure mon pauvre Antoine.

Dahbia écrase son mégot dans le petit pot de terre cuite et siffle Flip qui, une oreille en l'air, après avoir levé la patte arrière sur un parterre de tulipes, se met à bondir dans sa direction pour s'arrêter net devant elle.

- Je t'ai déjà dit de ne pas pisser sur les fleurs. Heureusement qu'il t'a pas vu. Allez hop ! Faut que j'aille préparer à manger, il est presque midi.

Elle commence à bien connaître son hôte et voit rapidement sur son visage que quelque chose ne va pas. Ses Yeux et ses lèvres rapetissent, son nez se creuse et les rides sur son front sont si profondes qu'elles se rejoignent presque. Et c'est justement le cas lorsqu'elle lui demande ce qu'il veut manger.

- Ça ne va pas monsieur Firmin ?
- Je vois pas comment ça pourrait aller alors que mademoiselle Dahbia ouvre la bouche à tout moment pour raconter des choses qui ne la regardent pas.

- Ah ! C'est Antoine qui vous a dit pour avant-hier soir.
- Voilà qu'il veut m'envoyer chez l'autre demeuré à la Pitié-Salpêtrière. Alors à qui je dois dire merci ?
- Mais fallait bien que je le dise à monsieur Antoine. Imaginez que vous avez eu une crise cardiaque et ben on dit que si on réchappe de la première, à la deuxième... Clac !
- Clac ! La voilà qui se croit médecin à présent, c'est le monde à l'envers. Allez Docteur Schweitzer, va donc préparer les steaks et n'oublie pas d'allumer le gaz c'est plus pratique pour la cuisson.
- Hein... Très drôle.

\*

Sur le parvis de la petite église, ils ne sont pas nombreux à attendre le fourgon funéraire debout de chaque côté du porche. Antoine et Violette couvrent les quelques mètres qui les séparent de Firmin et de Dahbia. La jeune fille heurte le bras de Firmin de son coude en parlant du bout des lèvres.

- Dites monsieur Firmin, c'est qui la dame à côté de monsieur Antoine ?
- C'est Violette, sa petite protégée.
- Qu'est-ce qu'elle est belle.
- ...
- Bonjour Firmin.

- Bonjour Violette. Toujours aussi charmante.
- Merci Firmin. Je suppose que tu es Dahbia, j'ai beaucoup entendu parler de toi.
- Bonjour madame.
- Violette, appelle-moi Violette.
- Voilà les pompes funèbres, approchez-vous. Violette, accompagne Firmin et Dahbia, je dois parler aux agents.

Elle n'est jamais entrée dans une église. L'odeur à l'intérieur la surprend et le contraste de lumière entre l'extérieur et l'intérieur trouble sa vue. Lorsqu'elle retrouve sa vision, son regard se porte sur la richesse des statues accrochées aux piliers qui séparent la nef du bas-côté. Celle de Saint Roch l'intrigue ou plutôt le chien assis à ses côtés, un pain dans la gueule, la tête levée vers l'homme qui montre une blessure à sa cuisse. Elle s'immobilise pour regarder plus encore les détails, gênant la circulation des quelques personnes venues à l'inhumation. Elle est vite ranimée par Firmin qui l'attire vers lui, le regard furieux.

- Tu n'es pas là pour faire du tourisme. Allez, suis-moi.

Au premier rang entre Firmin et Violette, elle regarde le prêtre bénir le cercueil, puis se tourne pour fixer la silhouette longiligne à l'extrémité de la rangée de derrière. Sybille est élégamment vêtue d'un ensemble jupe et blazer gris anthracite et coiffée d'un bibi de satin noir rehaussé d'un léger voile. Dahbia, qui n'est plus du tout concentrée sur la

cérémonie, ne peut pas s'empêcher de regarder la jeune femme qui, les yeux constamment rivés sur Antoine, pose soudainement son regard vers elle. Après l'avoir toisée avec une certaine froideur, Dahbia se retourne pour se focaliser sur le prêtre qui après avoir allumé un cierge demande à l'assemblée de s'asseoir. A la fin de la cérémonie, au moment de la bénédiction, elle s'impatiente, se retournant continuellement afin de surveiller celle qui viendra à son tour prendre le goupillon pour asperger le cercueil. La main de Firmin accroche la sienne.

- Cesse de remuer comme ça. Reste donc un peu calme tu veux !

Violette, le sourire aux lèvres, se penche vers la jeune fille et s'approche de son oreille.

- Ne t'inquiète pas, la cérémonie est bientôt terminée.

C'est au tour de Sybille de bénir le cercueil. Dahbia observe la jeune femme sous toutes les coutures. Il ressort de sa démarche une surprenante délicatesse mêlée d'une sensualité presque mystique qui s'associe bien avec la candeur de ses gestes. Elle est stupéfaite par son chignon qui laisse retomber quelques mèches de cheveux en un lit de fils d'or le long de son dos. Elle a envie de les prendre dans ses mains, de les caresser, puis de les enrouler autour de son cou comme on s'enrichit d'une éclatante parure. Mais lorsque la jeune femme, après

avoir accompli la bénédiction, s'approche d'Antoine, le regard brûlant d'un désir mal dissimulé, son cœur se serre de ne pouvoir lui cracher à la face tant son visage aux traits si purs la répugne. Elle ne comprend pas pourquoi un profond sentiment d'antipathie vis-à-vis de cette fille l'envahit. Après avoir embrassé Antoine et lui avoir glissé un mot à l'oreille, elle fait un petit signe de tête à l'attention de Violette, néglige Dahbia en lui accordant juste un regard glacial, puis serre vigoureusement la main de Firmin.

Elle s'écarte de l'assistance lors de l'enterrement en se plaçant derrière quelques tombes mousseuses négligées ou oubliées dont une, si fissurée que l'on pourrait y glisser l'épaisseur d'une main. Non pas qu'elle ait peur, mais elle ne veut simplement pas entrer dans le cercle intime d'une personne qu'elle n'a pas connue.

Accotée contre la 504, une cigarette à la main, elle attend que les quelques groupes qui discutent se disloquent pour enfin regagner la maison ou plutôt sa chambre et s'allonger un moment afin de se débarrasser de l'immense fatigue et du mal de tête qui se sont emparés d'elle lors de la cérémonie. Antoine finalise divers détails avec les agents des pompes funèbres, quant à Firmin, il converse avec Violette, les deux mains appuyées sur sa canne, se détournant de temps à autre dans sa direction comme si le sujet de discussion tournait autour d'elle. Dépitée, elle écrase sa cigarette du bout de sa chaussure et grimpe à l'avant de la Peugeot.

\*

Les deux jours qui suivent l'enterrement, Dahbia ne souffle que peu de mots à Firmin si ce n'est pour dire merci ou énoncer quelques formules de politesse et reste la majeure partie des journées cloîtrée dans sa chambre. Il est devenu totalement différent du personnage qu'elle a côtoyé pendant le séjour en Bretagne. Est-ce l'air de Paris qui change ainsi son comportement, notamment à son égard ?

Devant son assiette, retranchée et indifférente, Dahbia écoute Firmin qui occupe à lui seul la presque totalité de la discussion face à Antoine et Violette. La jeune femme se tourne vers elle et lui glisse un doux regard.

- Ça ne va pas Dahbia ? Tu m'as l'air tout triste.
- Non, ça va, ça va.
- Encore sa tête des mauvais jours.
- Ne soyez pas méchant avec elle, Firmin. Allez viens, on va laisser les hommes entre eux et on va faire un petit tour toutes les deux. Ça ne te dérange pas Antoine ?
- Non au contraire, allez vous balader. On se retrouve en fin d'après-midi. Dans à peine une heure, j'emmène Monsieur à son rendez-vous de cardiologie, n'est-ce pas Firmin ?
- Connerie tout ça.

\*

Les petites rues de la Butte aux Cailles semblent totalement abandonnées hormis quelques touristes asiatiques reconnaissables de loin par leur accoutrement ou bien de simples promeneurs portant des regards curieux et admiratifs. Les hauts talons de Violette claquent contre les petits pavés parfois bancals sans qu'à aucun moment ils ne la déséquilibrent. Dahbia, chaussée d'une paire de baskets de marque, tente d'ajuster sa démarche à celle de la jeune femme en imitant son déhanché sensuel ce qui perturbe par moments son allure.

- Je trouve cet endroit particulièrement reposant. Vois-tu cette maison au coin, c'est ici que je suis née. Nous ne sommes pas restés longtemps dans ce logement par manque de place et nous avons rapidement déménagé, lorsque mon frère est né trois ans après, à l'autre bout de la capitale. C'est étonnant. Lorsque j'ai dû trouver un logement, malgré l'éloignement de mon premier emploi il me fallait habiter ce quartier.

- On croirait qu'on est à la campagne.

- C'est vrai qu'il y a un air de campagne et bizarrement c'est un vrai musée à ciel ouvert de Street Art. Regarde celui là, on dirait que le gamin rentre dans le mur, c'est dingue non ? Il y a plein de petits bistros où tu peux boire un verre le soir dans une super ambiance.

- Vous y allez souvent vous avec monsieur Antoine.

- Ça nous arrive, mais on évite d'y aller la semaine, ça traîne des heures et le matin pour se lever...

- Je savais pas que monsieur Antoine était aussi cool.
- C'est vrai qu'il fait un peu strict comme ça, mais c'est un air qu'il se donne. Le pire, c'est que souvent c'est lui qui me dit que je suis trop coincée. Alors quand c'est comme-ça, le lendemain, pour lui prouver le contraire je me maquille façon mmmh tu vois... Et je mets des fringues super sexy pour aller faire des courses et là, ça le rend complètement dingue. Il me demande tout de suite de me changer. Il y a des fois, j'ai vu qu'il choisissait lui-même mes affaires et là, c'est pas coincée que j'ai l'air, mais carrément refoulée. Ha haha !
- Vous vous aimez tous les deux ?
- Oui, c'est un peu bizarre tout ça, mais bon, j'espère que ça continuera. Et toi ? Tu ne m'as pas parlé de toi.
- Que je parle de quoi ?
- Je sais pas, de ce que tu ressens en ce moment, ce que tu projettes. Tu sais, tu peux compter sur Antoine et moi pour t'aider.
- Monsieur Antoine veut que je me dirige vers les services sociaux. Moi j'irai jamais voir ces gens là. Je sais que monsieur Firmin veut pas me garder. J'en sais rien, on verra bien, on se débrouillera Flip et moi vous savez.
- Hors de question qu'on te laisse reprendre la route pour qu'il t'arrive je ne sais quoi. On va trouver une solution. Il y a toujours des solutions non ?
- Je sais pas.

Un silence traverse le couloir étroit qu'est le passage Barrault tout

comme le souffle d'un air chargé de parfum floral. Violette ne peut réfuter la réponse de Dahbia tant le timbre de celle-ci révèle un tel découragement. Elle ne doit lui faire aucune promesse qu'elle ne saurait tenir. Elle arrache une branche d'un arbuste qui s'infiltré à travers les barreaux d'un portillon, puis s'accroche à la gamine pour poser son bras autour de son cou.

- J'ai super soif. Si on se posait tranquillement sur la terrasse du bar là-bas, j'ai envie de m'enfiler un thé glacé. Qu'est-ce que tu en dis ?

- Moi je dis d'accord.

Elle attrape la main de Dahbia et se met à courir en jetant le feuillage au-dessus d'un muret au crépi fatigué.

\*

- Angine de poitrine ! Trois crises et toi tu ne me dis rien. Alors tout va bien. T'es vraiment irresponsable.

- T'as vu la tête qu'il a cet idiot de François-Xavier. Il a pris un sacré coup de vieux, déjà qu'il était pas gâté par la nature.

- Arrête un p'tit peu tu veux ! Fini la bibine et le beurre. Tu vas me faire le plaisir de lever le pied et prendre un peu plus soin de toi.

- Tu veux m'enlever les seuls plaisir qui me restent. Alors autant y passer tout de suite. Toi tu t'en fiches, tu peux picoler, te goinfrer et puis tu as ta petite Violette. Moi j'ai personne pour les petits plaisirs, plus de

maison de vacances et en plus je dois faire un régime. Ah oui, il y aussi Dahbia, j'allais l'oublier celle-là, toujours dans mes pattes.

- Toujours à te lamenter mon pauvre Firmin. En attendant, ça ne devait pas être si terrible que ça les soirées en Bretagne. Il paraît même que tu l'a invitée à danser une valse.

- Fallait bien que je l'occupe. Je n'allais pas lui demander de jouer au Scrabble, elle a déjà du mal à aligner deux mots.

- Pff. Allez monte ! On passe à la pharmacie et après on doit les rejoindre aux Tanneurs.

\*

Assise dos à la rue, elle raconte son histoire, les mains croisées sous la table, ne s'arrêtant de temps en temps que pour aspirer de sa paille le liquide figé de sa granita papaye entre la glace pilée. En face d'elle, Violette l'écoute tout en touillant les glaçons dans son thé : la vie de la cité ; les brimades ; l'assurance d'un avenir peu reluisant ; puis la rue, les petites combines pour se loger ou se nourrir. Elle examine la gamine de son regard bienveillant, puis pose les yeux sur celui qui, assis à la table d'à coté, ne cesse de zieuter sans retenue sa paire de cuisses. L'homme âgé d'une cinquantaine d'années est vêtu d'une chemise cravate. Ses yeux sont creux et son visage mal rasé cache deux joues rondes et une bouche sans lèvres. Elle se redresse, se tourne légèrement dos au voyeur, tire sur sa jupe courte et croise les jambes. Dahbia, toujours la tête baissée, poursuit son récit sans se rendre compte de

l'agacement mêlé de gêne qui submergent Violette. Le quinquagénaire au sourire aguicheur, sans abandonner le profil de la cuisse offerte involontairement, tente d'imaginer le mamelon qui modèle le haut du chemisier de la jeune femme. Incommodée, Violette perd le fil du récit. Son visage devient rouge et son corps peu à peu se ferme. Subitement consciente de la situation, Dahbia attrape son verre, y retire la paille et balance le contenu sur l'homme qui, ne s'attendant pas à recevoir une giclée de liquide glacé en pleine face, bondit de sa chaise en lançant une plainte gutturale.

- Mais t'es complètement malade !

Dahbia, une main posée sur sa bouche et les yeux exorbités, réalise son geste et regarde l'homme qui tente de s'essuyer avec un mouchoir en papier. Le serveur, un jeune garçon, la peau boutonneuse et le crâne rasé rejoint l'arrosé pour lui tendre un torchon. L'homme refuse le morceau de tissu du plat de la main, balance quelques pièces sur la table afin de régler son café à peine consommé et s'approche du visage de Dahbia, pétrifiée.

- Va te faire soigner, espèce de tarée !

Le serveur débarrasse, essuie la table et la chaise, puis lance un regard glacial à Dahbia. Violette pose à son tour sa main sur sa bouche et se met à pouffer en regardant la jeune fille encore abasourdie. Il ne faut

que peu de temps pour que toutes les deux se mettent à éclater de rire.

- Comment j'ai pu faire ça ! Je croyais qu'il allait me défoncer.
- C'est bien fait pour lui. Je te remercie pour ce que tu as fait. Je n'arrive toujours pas à refouler ce genre de type depuis... Enfin voilà, nous sommes débarrassées de ce con. Tu n'as plus rien à boire, je vais t'en recommander un autre.
- Ho non. J'ai pas trop envie de le revoir celui-là.
- Tiens, voilà Antoine et Firmin.
- Alors les filles, ça se passe bien ?
- Super, on a fait notre petit tour dans le quartier. On ne vous a pas attendus pour boire un verre.
- Vous avez bien fait. Vous voulez boire autre chose ?
- Heu non pour moi rien, Dahbia non plus je crois.
- Nan, j'ai plus très soif.
- Et bien Firmin et moi on va se commander un petit truc. Je vais prendre une pression et toi Firmin ?
- La même chose.
- Tu sais ce que je t'ai dit.
- Je commence mon traitement demain, donc mon régime demain.
- Bon ok, deux pressions.

Antoine lève le doigt pour appeler le serveur. Le garçon met un temps à répondre, puis s'approche du petit groupe en dandinant du chef. Violette, avachie sur son siège, pose son visage contre l'épaule

d'Antoine et se met à glousser. Dahbia, tête baissée, se pince les doigts pour ne pas s'esclaffer et c'est lorsque le jeune homme disparaît à l'intérieur du café que toutes deux se tordent de rire.

- Hé bien, je sais pas ce que vous avez fait toutes les deux pendant notre absence, mais ça doit pas être triste.

\*

Devant son assiette, Dahbia aperçoit Firmin qui la regarde du coin de l'œil. Depuis leur retour de balade avec Antoine et Violette, elle a l'impression d'avoir retrouvé « le Firmin » qu'il était en Bretagne. Ils avaient préparé le repas ensemble et il n'avait fait aucune remarque sur sa façon de découper les légumes pour le potage ou sur sa manière un peu brusque de gratter et nettoyer les moules. De la musique sort même des enceintes du magnétophone. Un concerto pour violon de Sibelius.

- Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous a dit le docteur.

- Peut-être qu'il n'y a pas grand-chose à dire.

- Moi je pense qu'il y a beaucoup à dire.

- Et comment peux-tu savoir qu'il y en a beaucoup à dire ?

- Je sais pas, mon instinct, puis monsieur Antoine qui vous demande de faire régime.

- Ah c'est ça ! Hé bien non. Tu vois, je remplis mon verre de ce merveilleux nectar qui vieillit sagement dans ma cave, je le porte à mon

nez, puis à ma bouche. Regarde comme je goûte à la vie.

- Mouais, moi je dis que c'est pas bien et que monsieur Antoine serait pas content s'il savait ça.

- Oui, mais comme il n'en saura rien. D'ailleurs qui le lui dira. Je ne connais personne dans cette pièce capable de faire une chose pareille. Flip, qu'en penses-tu ? Non hein, tu n'iras pas faire ton rapporteur.

- Ça va, j'ai compris. N'empêche que je pense que c'est pas bien. Elle est bien triste votre musique.

- C'est vrai Dahbia, c'est vrai. Tiens, je te laisse nous choisir la musique pour ce soir.

- Je sais pas moi, toutes vos cassettes c'est que de la grande musique. Y a rien de moderne. Ah si, l'autre fois j'en ai vu une. Attendez...

Dahbia se précipite sur l'étagère où sont classés par ordre alphabétique les cassettes et trente-trois tours. Du bout du doigt, elle liste le dos des pochettes de vinyles, puis en extrait un.

- Je me rappelle de celui-là parce qu'il est tout orange.

- Hopopop, c'est moi qui mets le disque. J'ai pas envie que tu m'abîmes mon diamant. Voyons voir ce que maître Dahbia nous a choisi. Ah Bourvil ! Un des rares albums de mon épouse. Tu vois, tu as les mêmes goûts qu'elle avait. Ça promet. Bon, c'est le jeu, la soirée commence bien.

Les crayons, la tactique du gendarme, ballade irlandaise... Dahbia se

dandine sur sa chaise tout en décortiquant les moules, le sourire aux lèvres, tentant par moments de reproduire les intonations du chanteur. Firmin de son côté, la moue bien prononcée, mâche lourdement ses aliments.

- Vous ne chantez pas monsieur Firmin ?
- Non pas ce soir, j'ai pas du tout envie.

\*

Allongé sur le lit, la tête calée au creux de son oreiller, il la regarde se déshabiller dans l'entrebâillement de la porte de la salle de bain. Ses gestes sont délicats dans sa façon de déboutonner un par un les boutons de sa robe et sa sensualité s'intensifie lorsqu'elle relève le voile montrant progressivement, le galbe de ses cuisses voilées des teintes chair du satin de son collant, la cambrure de ses reins. Elle tourne le dos lorsque les plis du tissu parviennent à hauteur de sa poitrine. Les effets de lumière sur sa peau accroissent la fragilité de ses omoplates à présent libérées de l'étreinte des bretelles de son soutien-gorge, la rondeur de ses épaules qu'elle masse énergiquement comme pour les soulager de sa journée harassante, la ligne de son dos presque droit et la courbure de ses fesses développée par ses longs mouvements d'étirement. Elle tend le bras pour attraper sa nuisette et se retourne. La porte claque, le spectacle est terminé. Il lui faut attendre une longue minute pour qu'elle réapparaisse, le doigt pointé sur lui, les yeux mi-clos et la bouche ronde,

la rendant piquante, presque acerbe.

- Vous voilà dévoilé à regarder les filles se déshabiller.
- Tu n'avais pas fermé la porte.
- Tseu tseu tseu. Un gentilhomme aurait détourné le regard, mais vous non. J'ai affaire à un voyeur, un malotru. Vous pensiez peut-être que je n'allais pas remarquer votre regard de satire.
- Et que va faire notre pauvre martyr ?

Promptement, Violette saisit sa flûte traversière posée sur la commode et bondit sur le lit pour se placer debout, jambes écartées de chaque côté d'Antoine qui ne s'attendait pas à cet assaut. Le bras tendu, le bec de l'instrument appuyé sur la gorge de son prisonnier, Violette, le sourire aux lèvres, est ravie de son exploit et considère Antoine d'un air méprisant.

- Tiens tiens, on ne fait plus le fier à présent ! Vous voilà maintenant mon prisonnier.
- Je meurs de peur, que va-t-il m'arriver ?
- Voyons... Mmm... Je pourrais vous envoyer au bagne casser des cailloux : pff, pas assez pénible ; vous pendre haut et court : non, je ne suis pas si cruelle ; vous serez donc mon esclave ! Oui, mon esclave à vie.
- Non, c'est la pire des choses que l'on puisse subir.

Sans relâcher sa garde, Violette s'agenouille pour venir s'asseoir sur le ventre d'Antoine, lentement approche son visage au plus près du sien et, de sa bouche entrouverte, exhale une faible plainte.

- Vous n'aviez qu'à y réfléchir avant, Monsieur.
- Me voilà donc obligé de faire serment et de vous servir éternellement Madame.

Ses lèvres, précieusement, accolent les siennes. Elle peut à présent retirer son arme.

\*

Drôle de temps pour sortir, mais elle doit se ravitailler en tabac. Le ciel est gris presque noir et une bruine imprègne le tissu de sa veste. Ses cheveux brillent sous la faible lumière des phares des automobiles qu'elle croise. Ses mains sont profondément enfoncées au fond de ses poches tout comme son menton caché derrière le nœud de son écharpe. Elle est maintenant toute proche de la maison et ne pense qu'à une seule chose : se préparer un bon café bien chaud qu'elle dégustera, assise en tailleur sur son lit tout en lisant la revue people coincée sous son bras. Elle ne reconnaît pas la voix qui l'apostrophe d'un « hé toi ! » au loin. Elle se retourne. Elle est surprise de voir l'élégante, mais surprenante fille, aux cheveux d'or, s'approcher d'elle sous un gigantesque parapluie aux imprimés de petites fleurs. Aujourd'hui, elle ne perçoit de

ses cheveux que la pointe de sa frange, le reste est couvert d'un large béret de la même teinte que son long manteau, bleu canard. Seule la blancheur de sa peau, contrastant avec le bleu de ses yeux la déconcerte même si elle a pris soin de peindre ses lèvres et ses pommettes d'une légère nuance de rose. Toutes deux restent un temps à se regarder. Sybille avance d'un léger pas pour prendre la parole.

- Tu peux me dire ce que je t'ai fait ?
- Bah rien. N'importe quoi !
- Alors pourquoi tu n'arrêtes pas de me regarder avec ton air de mijaurée ?
- Pas du tout.
- Oui c'est ça. Dans l'église, tu n'arrétais pas. Et qu'est-ce que tu fiches chez les Tournier.
- Chez les qui ?
- Les Tournier. Firmin Tournier.
- Ah il s'appelle comme ça ?
- Tu vis chez lui et tu ne sais même pas son nom !
- Bah non, moi c'est monsieur Firmin, c'est tout.
- Tu viens d'où d'abord ?
- Aubervilliers.
- Ah oui, la banlieue, je vois...
- Et alors et toi tu te prends pour qui ? Je m'balade comme ça avec mes airs de rien. Tes p'tits gestes, ta p'tite voix, gningningnin, genre madame j'me la pète.

Les doigts cramponnés à la poignée de son parapluie, Sybille, avec un sourire moqueur, regarde Dahbia tourner sur elle-même, dandiner du fessier en effectuant des gestes du poignet. Un claquement de vitre interrompt les facéties de la jeune fille qui se retourne et aperçoit Firmin, les deux mains posées sur l'appui de fenêtre.

- Dahbia. As-tu fini de faire l'imbécile au milieu de la route sous la pluie. Rentre, tu vas être malade.
- Allez, dépêche-toi, rentre à la niche, papy t'appelle.
- Heu là, tu te prends pour qui pour me dire ça !
- Tu ne te rends même pas compte à quel point tu es ridicule ma pauvre fille. Fagotée comme on ne sait quoi, une diction à faire pâlir n'importe quel instituteur, ne parlons ni de la coiffure, ni du maquillage. Il est bon de juger les autres, faut-il déjà être un minimum acceptable. Là, c'est loin d'être le cas. Bon, j'ai l'impression d'avoir perdu mon temps. Je ne te dis pas au revoir Dahbia, c'est ça ? Pff.
- Ouais c'est ça, allez dégage.

Sybille pivote comme le ferait un soldat ayant fini son tour de garde et, d'un pas aérien, traverse la route sans avoir auparavant correctement regardé à gauche, puis à droite. De son côté, Dahbia ne s'abstient pas de lancer, à celle qui à présent lui tourne le dos, un joli doigt d'honneur.

- Te voilà enfin. Qu'est-ce que tu fichais avec l'autre grande perche ?

- C'est elle qui me prend la tête pour rien. Elle est bizarre cette fille vous trouvez pas ?
- J'en sais foutrement rien. Antoine l'aime bien en tout cas. On se demande bien pourquoi, mais Antoine c'est Antoine. Allez, je me chauffe un thé, en veux-tu un ?
- Nan, je préfère un café.

\*

Antoine, accoudé au balcon, regarde avec amusement une automobiliste dans son cabriolet en train de se battre pour faire un créneau. Il recrache un large halo de fumée avant d'écraser son mégot dans le cendrier. Deux bras entourent son torse. Le visage de Violette se pose sur son épaule.

- Qu'est-ce que tu as à sourire comme ça ?
- Rien, je regarde la gonzesse en bas, ça fait au moins quatre fois qu'elle essaie de se garer.
- Et ça te fait rire.
- Ah ça y est, tout de même. Bien jolie, mais pas très douée.
- Macho va. Et si c'était un beau mec et que c'est moi qui le regardais, tu dirais quoi ?
- Je t'accompagnerais voyons, je t'accompagnerais.
- Ho non, ne dis pas ça. Pour Dahbia, comment peut-on faire pour l'aider ?

- Elle ne veut pas voir l'aide sociale à l'enfance. Je comprends bien, ses parents ne l'ont pas abandonnée, c'est elle qui est partie. Du coup, elle croit que c'est retour systématiquement au bercail. Cela dit, elle est bien chez le vieux et puis ça me rassure de la voir là-bas pour le surveiller.
- Mais ce n'est pas une nounou pour personnes âgées. Il faut qu'elle retourne au lycée ou faire une formation pour pouvoir avoir un avenir.
- On ne peut pas prendre cette décision seuls. Il faut la faire venir à l'assistance pour qu'elle prouve qu'elle se met en danger si elle retourne chez elle et pouvoir la placer ensuite. Elle va prendre dix-sept ans dans deux semaines je crois, à une année près...
- Ce serait bien qu'on en parle tous les deux avec elle et surtout sans Firmin.
- Ça c'est sûr, sans Firmin.

\*

Dahbia, après avoir fait la vaisselle, s'avance doucement pour s'asseoir sur le divan devant la télévision en essayant de ne pas réveiller Firmin qui dort à poings fermés, offrant, en de courts instants, quelques retentissants ronflements. Avec le plus grand soin, elle tend le bras, attrape la télécommande posée sur les genoux du vieil homme et après avoir baissé le son, quitte la chaîne d'infos pour sélectionner une émission de télé-réalité. Une fois bien calée contre le dossier du divan, elle pose un talon sur le bord de la table basse, sort de sa poche un sachet

de berlingots acheté le matin-même et se tourne de temps en temps vers Firmin. Toute la matinée elle a réfléchi à sa situation et a élaboré toutes les solutions afin d'éviter de se retrouver dans la rue. Elle envisage même l'éventualité de passer par les services sociaux à la seule condition de ne pas retourner chez ses parents. L'idéal pour elle, serait de rester ici chez monsieur Firmin, Monsieur Tournier, nom qu'elle répète plusieurs fois en silence avec un malin plaisir.

- Qu'est-ce qui te fait sourire comme ça ?
- Je pensais à une chose.
- Eh ben, y manquait plus que ça.
- Vu que vous êtes maintenant malade...
- Je ne suis pas malade, j'ai juste un traitement pour le cœur.
- Vous êtes quand même un peu malade. Donc vu votre état, moi je pense qu'y serait tout de même pas bon de vous laisser tout seul, vous voyez ce que je veux dire. Genre, pas vous envoyer dans un hospice, nan, mais que vous ayez quelqu'un qui reste pour vous surveiller, enfin surveiller que ça ne s'aggrave pas ou que vous ne manquez de rien.
- Merci de ta bienveillance Dahbia, je suis ravi que tu tiennes autant à moi.
- Mais c'est normal, on commence à bien se connaître. C'est vrai que des fois on n'est pas tous les deux tout à fait d'accord, mais bon, ça se passe plutôt bien, non ?
- Mais oui, on peut même dire qu'il existe entre nous une parfaite affinité.

- P't-être bien, je sais pas ce que ça veut dire. En tout cas, savez que vous pouvez compter sur moi et me demander tout ce que vous voulez.
- Savez ! Et bien savez que je désire voir tes pieds correctement à plat par terre lorsque tu es assise et d'arrêter de faire un vacarme pas possible avec tes maudites sucreries et savez aussi que l'on demande lorsque que l'on veut changer de chaîne.
- Désolée, mais vous dormiez alors...
- ...Alors, dans ce cas, on s'abstient. Donc, si je comprends bien, tu veux devenir la régisseuse des lieux. Tu sais que c'est pas mal de travail vu mon état qui, d'après tes dires, risque de salement s'aggraver.
- P't-être que ça va pas s'aggraver, mais bon, il serait bon d'y réfléchir correctement.
- Eh bien tu vois, comme quoi le monde est bizarrement fait ! cette discussion m'a donné une de ces formes que j'ai vraiment envie de finir la journée au lit. Je vais donc de ce pas, aller me coucher. Merci Dahbia.
- Mais il est à peine une heure.
- Je sais, je sais.

Sans même la regarder, comme pour mieux justifier son agacement, il se lève tout en s'aidant des accoudoirs. A défaut de berlingots, se sont ses ongles qu'elle rogne, regrettant de ne pas avoir su mener correctement la discussion et obtenir de lui la promesse d'un avenir meilleur. A son tour, elle se lève et se dirige vers la fenêtre. La fille aux cheveux longs n'est pas devant l'arrêt de bus et elle le regrette presque.

Elle se sent idiote d'avoir dédaigné une inconnue juste parce qu'elle est à des années-lumière d'elle. Elle a su en quelques phrases la définir sans même mentionner son embonpoint. Est-ce par décence ou bien par omission ? Dans tous les cas, à présent devant le grand miroir, elle regarde ses cheveux mal coiffés, les traits grossiers de son maquillage ainsi que son vieux pull bleu marine bien mal assorti à son legging noir. Le poing serré, elle essuie un début de larme et se rue en direction de sa chambre suivie par Flip qui prend la dérobade comme un jeu. Après avoir retiré trois billets de cent euros de son porte-monnaie, elle enfile sa veste et descend à toute allure, évitant de justesse, dans sa précipitation, Firmin revenant de la cuisine un verre d'eau à la main.

- Qu'est-ce qui t'arrive pour courir comme ça ?
- Vous n'êtes pas couché vous ?
- Voilà autre chose. On ne peut même pas faire ce qu'on veut dans notre propre maison. Et tu vas où ?
- Vous verrez bien, je serai là pour manger, vous inquiétez pas.
- Ho là, là-dessus, j'ai pas lieu de m'inquiéter.
- Très drôle !

Après lui avoir fait une petite grimace, elle ouvre la porte repoussant Flip toujours collé à ses talons et sort de la maison sans ménagement. Direction le centre commercial.

\*

Violette, le bout de son stylo aux lèvres, regarde en souriant Antoine mâchouiller nerveusement l'intérieur de sa joue devant un match de foot. Elle n'a jamais bien compris la raison pour laquelle ce sport marque autant les passions jusqu'à se mettre en rage parce qu'un joueur a manqué d'inscrire un but ou bien que l'arbitre juge bon de siffler un coup-franc ou un penalty. Son père était un ardent fan du club de Saint-Etienne alors que celui-ci n'y avait jamais mis les pieds et Antoine avait suivi les couleurs de ce club par pure amitié, si ce n'est par amour. Ses cheveux sont tout juste secs et mal coiffés, encore hirsutes après une douche expéditive. À présent à demi-allongé sur le divan, une jambe dénudée se dégage de son peignoir. Il bat du bout du pied comme si cela pouvait aider quelques joueurs au maillot vert à progresser plus rapidement sur la surface des canaris. Elle pose son stylo, se lève et d'un pas feutré se dirige en direction du réfrigérateur. La bière qu'elle décapsule est froide au creux de sa main. Elle avale une gorgée du liquide pétillant, puis s'avance vers le salon, s'assoit contre Antoine, pose la tête sur son épaule et, le goulot entre ses doigts, fait rouler la canette brillante contre sa jambe découverte pour la porter à son entrecuisse.

- Elle est un peu froide, il faut que je la réchauffe un peu.
- C'est moi que tu es en train de refroidir.
- Oui, mais devant un match de foot où les Verts sont en perdition, je n'ai rien à perdre.

- Tout dépend comment tu t'y prends pour faire remonter ma température.
- Il n'y a donc plus rien à faire pour eux ?
- Trois à zéro à la soixante-dix-septième minute, ça me paraît bien difficile.

Elle retire la bouteille de son étuve d'une main délicate pour la porter à ses lèvres et glisse son autre main afin de vérifier les conséquences de son acte.

- Je crois en effet que j'ai pas mal fait de dégâts.
- Je pense aussi, mais je sens comme un léger réveil.
- Et si je m'attèle à réparer ce que j'ai abîmé et que les Verts redressent la situation, je risque de te perdre à nouveau.
- Tu n'as rien à craindre, il n'y a que toi qui puisses redresser quelque chose.

Elle retire sa main pour venir la poser à plat sur sa cuisse.

- Tu étais amoureux de lui ?
- De qui parles-tu ?
- De papa.
- Quelle drôle de question.
- Tu l'étais n'est-ce pas ?
- Ça change quoi si je l'avais été ?

- Rien, c'est juste pour savoir.

Antoine se redresse et saisit l'épaule de Violette pour l'attirer vers lui. D'une main douce, mais ferme, il lui prend le bas du visage. Après avoir longuement regardé le visage de la jeune femme, ses lèvres affichent un léger sourire. Les yeux de Violette sont grands ouverts, emplis d'attention et d'émotion.

- S'il devait n'y en avoir qu'un, ça aurait été lui. Tu as perdu un papa, j'ai perdu plus qu'un ami, c'est comme ça. Les choses sont à présent différentes. Le monde continue de tourner et nous avec.

- Il y a un peu de lui en moi.

- Plus que tu ne le crois. Plus que tu ne le crois.

Il essuie la goutte qui coule sur sa joue pour la remplacer par un baiser. Une clameur embrase le poste de télévision. Les joueurs de Saint-Etienne s'enlacent, ils viennent de marquer un but.

\*

Les bras chargés de sacs en papier, à l'aide de son coude, Dahbia parvient tout juste à ouvrir la porte avant que Flip ne vienne sauter sur elle. Sans ménagement elle le repousse, tend le cou afin de vérifier l'absence de Firmin dans la salle et d'un bond se dirige en direction de l'étage. Flip, un temps surpris par la précipitation de sa maîtresse,

grimpe l'escalier la queue basse en évitant les sacs qui rebondissent contre la balustrade. Après avoir claqué la porte de sa chambre, dans un profond soupir, elle s'étale de tout son long sur le lit, les mains encore cramponnées aux anses des paquets.

Firmin, dans un sursaut, les cheveux ébouriffés, se redresse, puis, sèchement, écarte les draps pour venir s'asseoir sur le bord de son lit. La tête levée au plafond et les yeux grands ouverts, il se gratte la tête.

- Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour mériter ça. Elle va me rendre complètement maboul.

Une fois les colis déballés et leur contenu correctement étalé sur le lit, Dahbia, en culotte et soutien-gorge, tire sur les pointes de son carré plongeant comme pour les effiler plus encore. Avec soin, elle soulève la protection du coffret de maquillage et du bout des doigts, déploie les palettes contenant les ombres à paupières, gloss et blushs.

- La vache, ça pète !

Elle referme le coffret, attrape son portable et devant l'appareil, montre un large sourire avant d'appuyer sur l'écran pour un joli selfie afin de garder en mémoire le travail que la maquilleuse lui a fait et de pouvoir le reproduire par la suite. Elle déballe un collant noir satiné, coupe l'étiquette d'une jupe mi-longue en maille côtelée fendue de couleur grise ainsi que d'une tunique aux imprimés floraux. Ses oreilles

s'embellissent de deux délicates gouttes d'améthyste et son poignet s'entoure d'un bracelet où pendent deux petites étoiles en plaqué or rose, de même couleur que le collier qui remplace à présent la corde de son amessak. Après s'être vêtue, elle enfile une paire de bottines noires vernies à talon bottier. Devant le miroir de la grande armoire, elle se met à tourner sur elle-même, prend différentes poses sexy, puis se met à éclater de rire, surprise par sa transformation, mais redoutant subitement de pouvoir sortir ainsi affublée.

- Qu'est-ce que t'en penses Flip ? La fille d'en face peut s'habiller comme ça, pourquoi pas moi. J'suis sûre qu'elle sera sur le cul en me voyant devant son arrêt de bus. Ouais, je vais me foutre la honte c'est sûr. Attends, j'en ai presque pour deux cent soixante balles dans tout ça. Et regarde, la veste en laine bouillie et le béret, ça fait pas trop, genre. Oh putain ! Il est presque sept heures. Monsieur Firmin ! Y va me faire une attaque quand je vais descendre.

Les effluves d'ail et de bouillon occupent l'étage lorsque Dahbia sort de sa chambre. Le pas léger, elle descend l'escalier. Elle doit affronter Firmin avec la plus grande pudeur parce qu'il est la seule personne, à sa connaissance, qui ne saurait taire son point de vue même si, elle le sait, serait plus objectif que n'importe quel autre avis. Il est devant la gazinière à touiller sa ratatouille « faite maison », comme il sait souvent lui signaler pour bien prouver qu'il n'a pas besoin d'elle pour s'occuper de lui, même s'il lui a démontré bien de nombreuses fois. Flip rejoint

Firmin, la langue pendante et gourmande, prêt à dévorer sa ration. Pour le vieil homme, c'est le signe que sa maîtresse n'est pas bien loin. Les yeux sur la casserole, il ne prend pas la peine de se retourner.

- Alors, mademoiselle a fini son remue-ménage pour suivre la bonne odeur de ma ratatouille faite maison.
- J'avais des choses à faire.
- Des choses à faire ! Ici aussi, il y des choses à...

Firmin se retourne enfin. Les yeux presque exorbités, il regarde Dahbia comme s'il avait vu un fantôme. Un bras ballant, l'autre posé contre le plan de travail tenant la cuillère dégoulinante de sauce, il ne remarque même pas la langue de Flip en train de lécher le bout de l'ustensile.

- Bon sang, si je m'attendais à ça !
- Comment vous me trouvez monsieur Tournier ?
- Tu m'appelles par mon nom à présent !
- Ben, vous vous appelez bien monsieur Tournier non ?
- Evidemment que je m'appelle comme ça. Mais qu'est ce qu'il t'est donc arrivé ?
- Vous m'avez pas répondu.
- Et bien...
- Et bien quoi ?

Firmin se gratte la tête un peu gêné par son manque de répartie, puis

tente de se reprendre rapidement en repoussant Flip qui, à présent, a les deux pattes sur la gazinière et la tête presque dans la gamelle. Dahbia ne bouge pas d'un poil, les mains posées sur les hanches.

- Tu ne peux pas retenir ton chien bon sang ! C'est pas très hygiénique tout ça.
- Alors ?
- Oui, ben il y a pas mal de changements, c'est vrai, mais cela dit on partait de loin.
- C'est pas très gentil comme compliment !
- Bon d'accord, je trouve que... Que ta nouvelle coiffure affine ton visage et que tes vêtements te vont bien. Le tout te rend beaucoup plus jolie et plus en adéquation avec le quartier. Voilà t'es contente ?
- Je suis encore plus contente vu que ça vient de vous.
- Oui bon. Allez, on va pas passer la journée là-dessus. Va mettre la table.
- Oui tout de suite.
- Qui sait, demain j'aurai peut-être la bonne surprise de la voir avec un cerveau rafraîchi.
- Je vous ai entendu monsieur Firmin.

Assise sur la terrasse, Dahbia tend son visage face au soleil. Elle étire ses jambes courbaturées, relève ses lunettes de soleil et ferme les yeux. Autour, la rumeur des passants lui parvient aux oreilles. La rue de la Butte aux Cailles semble un havre de paix en ce dimanche de fin d'après midi. Elle a aidé Firmin toute la matinée à vider le grenier d'un tas de vieux objets sans valeur couverts de poussière et de voilages à la forte odeur de moisie. Pour ses efforts il l'a récompensée avec un billet de cent euros qu'elle dépensera pour étoffer sa nouvelle garde-robe. Malgré le désaccord de Firmin, elle a fait l'acquisition de quelques chapeaux des années cinquante et de foulards, relativement en bon état, récupérés dans de vieilles mâtles. En début de matinée, l'appel d'Antoine sur son portable pour convenir d'un rendez-vous à l'endroit qu'elle désirait, sans la présence de Firmin, l'a rendue perplexe. Vigoureusement, elle agite sa paille plongée au fond de son soda pour faire valser les glaçons dans un concert de cliquetis peu voluptueux. Le Land Rover d'Antoine s'arrête devant la terrasse. Elle lâche la paille qui poursuit pour un instant sa danse, puis elle se lève afin de se distinguer des autres tables. Violette, vêtue d'une robe-pull orange et d'un bombers bleu marine, sort de la voiture et après avoir fait un signe à Antoine, rejoint Dahbia toute émoustillée.

- Que tu es belle ma chérie ! Alors là, super look.

- C'est vrai, vous trouvez ?
- Les cheveux, le maquillage, tout. Tu es superbe.
- Antoine est reparti ?
- Il gare juste la voiture.
- Vous vouliez me voir alors.
- Oui. Attends, je nous commande juste quelque chose à boire. Ah, je crois qu'Antoine a réussi à trouver une place.

Après avoir réglé les consommations, Violette et Dahbia sont rejointes par Antoine tout aussi surpris par la métamorphose de la jeune fille.

- Ouah, si je m'attendais à ça !
- Arrêtez, vous me gênez.

Les mains sur le visage, Dahbia tente de cacher les rougeurs qui envahissent rapidement ses joues.

- Bien Dahbia. On t'a demandé de venir parce que Violette et moi voulons te proposer quelque chose, un deal pour ton avenir.
- Je savais qui y avait un truc comme ça. Que vous voulez que j'aïlle voir ? Les services sociaux ?
- J'ai parlé avec une personne que je connais tout particulièrement bien. Il s'appelle Marc Trangé et fait parti du SAJ, le service d'aide à la jeunesse. Je lui ai expliqué que tu ne voulais pas retourner chez toi et que même si tu es en sécurité en ce moment, que tu es livrée à toi-même,

sans ressources. Il aimerait te rencontrer pour parler de tout cela avec toi.

- Mais je vous l'ai déjà dit, j'irai pas voir ces gens-là.

- Il n'exigera rien de toi. Sache simplement qu'il m'a cité pas mal d'exemples de jeunes dans ton cas qui ne sont pas repartis chez eux. Lui, monte un dossier qu'il appelle l'aide négociée pour une place en centre résidentiel ou bien en famille d'accueil et obtenir une aide financière par le biais de tes parents s'ils le veulent ou bien par l'aide sociale. Tu as juste à expliquer pourquoi tu es partie et pourquoi tu ne veux plus vivre là-bas.

- De mes parents, ça faut pas y compter.

- Ce n'est pas eux qui choisiront, ce sera un juge. Si tu veux, nous pouvons t'accompagner Violette et moi à ce rendez-vous. Tu vois, c'est pas pour te lâcher dans la gueule du loup.

- Oui et tu pourras faire des études ou bien une formation pour avoir un métier. Tu auras ton appart, faire et aller ou tu veux. Nous on sera toujours là pour t'aider, te diriger en plus de l'équipe éducative.

- Et Flip, qui pense à lui ? Y vont pas vouloir de lui dans le centre.

- Ce n'est pas un centre comme tu le penses. Comme te l'a dit Violette, ce sont des petits appartements avec une cuisine, une chambre. Pour ton chien, il n'y a pas de soucis. J'ai vu les photos, c'est vraiment sympa. Tu pourras rencontrer d'autres jeunes qui auront vécu une histoire comme la tienne.

- Et monsieur Firmin ?

- Quoi Firmin ?

- Ben, je sais pas, j'aurais pu rester avec lui, m'en occuper en échange du logement et tout ça.
- Et bien dis donc, toi, tu as une patience à toute épreuve pour continuer à le supporter. Non, mais blague à part, pense plutôt à ton avenir et puis tu pourras lui rendre visite quand tu voudras.
- J'en sais rien, ça me fait peur tout ça.
- Ça te fait peur ? Dahbia qui voulait squatter toute seule dans l'université, qui parcourait les rues à trouver de quoi manger ou dormir dans le froid ou sous la pluie. Ce qu'on te propose, c'est du confort, pas une cave ou un coin de grenier ; te fabriquer un avenir, ne plus avoir peur de ne pas trouver un squat ou risquer de tomber sur un taré, pouvoir te vêtir et manger comme bon te semble.
- Faut que je réfléchisse. J'ai combien de temps pour décider ?
- Mais tu as tout le temps. Tu m'appelles, je prends rendez-vous avec Marc et hop, c'est parti.

Dahbia regarde Antoine avec des yeux de condamnée. Violette lui prend la main. La jeune fille se retourne, une larme coule sur sa joue. Violette lui offre alors son plus beau sourire accompagné d'un signe de tête approbateur.

\*

Le ciel se couvre d'un épais manteau de nuages gris et déjà au loin, les teintes vert opaline empreintes d'ondulations turquoise attestent d'un

imminent déchaînement. Dahbia, la tête dans les épaules et les mains dans les poches de sa veste, marche à vive allure. Les paroles d'Antoine, de la veille, résonnent dans sa tête comme une inexorable réalité. Apprendre un métier. Elle tire sur le bout d'une mèche de cheveux qui dépasse de son béret bien vissé sur sa tête. Elle avait admiré la dextérité de sa coiffeuse dans le maniement de sa paire de ciseaux et la vitesse à laquelle ses cheveux tombaient pour se transformer si prodigieusement. Le vent gifle son visage, il est frais, mais pas froid. Ici et là, quelques feuilles voltigent pour parfois se plaquer contre elle. Elle serre fortement les quelques pièces que Firmin lui a données pour acheter le pain. De l'autre côté de la rue, Sybille, une main sur la poitrine, l'autre tenant la laisse de son spitz allemand, attend le passage au vert du feu piéton. Leurs regards se croisent. Dahbia, les lèvres serrées, instantanément lève la main en signe de salut à hauteur de hanche. Pour réponse, Sybille a le visage rabattu, son front est plissé et ses yeux mi-clos au regard noir amplifient la pâleur de son teint. Un rictus amer dénature sa bouche peinte en rouge carmin. Dahbia accroît son allure, évitant ainsi leur rencontre.

- « Putain, pourquoi j'ai fait ça. »

\*

Antoine claque l'étui de son smartphone. Après avoir décapsulé une bouteille de bière, il se jette sur le divan, puis se saisit de la

télécommande de sa chaîne hifi pour lancer l'album Harvest de Neil Young. Il s'étire comme au lever du lit, ingurgite une bonne rasade de bière et sans retenue lance un tonitruant rot. Violette, en sous-vêtements, cheveux mouillés et serviette à la main, émerge de la salle de bain dans un nuage de buée.

- Eh bien, voilà qu'apparaît le vrai visage d'Antoine.
- Approche donc, j'ai quelque chose à te faire voir.
- Dans cette tenue je sais où tu veux en venir.
- Approche je te dis et si ça peut te rassurer, je ne pense pas toujours qu'à ça.
- Oui génial, comme si je pouvais te croire.

Violette, tout en s'essuyant les cheveux, s'avance vers Antoine qui, d'un bond, se redresse, avale une gorgée de bière et attrape son portable.

- Regarde ça.

Violette s'assoit à ses côtés.

- Ouah, Dahbia t'as appelé !
- Ouais, elle est prête à rencontrer Marc. Ça c'est mon grand pouvoir de persuasion.
- Oh les chevilles, c'est bon.

Antoine pose sa bière sur la petite table, se rallonge et du bout des doigts effleure le dos de Violette.

- Ah nan, alors là tu rêves.
- Tu as vraiment la peau douce et tu sens si bon. Tu as utilisé quelle crème ?
- Je te vois venir avec ton soi-disant pouvoir de persuasion, mais là, je vais me coucher. Demain je dois me lever hyper tôt, j'ai un audit.
- Tu ne penses tout de même pas...
- Je ne pense pas, j'en suis persuadée. Alors tiens, voilà le programme télé, ça te passera l'envie.

Violette, après avoir posé un baiser sur les lèvres d'Antoine, se lève et lui lance le magazine qu'il parvient tout juste à attraper avant de le recevoir dans les parties. A la porte de la chambre, elle se retourne avec une œillade plus que provocante.

- Passe une bonne soirée mon chéri.

\*

Dix-huit heures trente. Dahbia devant le plan de travail se presse pour éplucher les pommes de terre et décortiquer les crevettes qu'elle accompagnera avec le cabillaud. Ce soir n'est pas un soir banal et elle veut mettre les petits plats dans les grands tout comme il l'a fait le jour

de son accident cardiaque. Elle ne sait pas comment elle lui présentera la chose. Peut-être sera-t-il content qu'elle décide de quitter sa maison pour être enfin tranquille. Elle ne compte pas le nombre de fois où il a su le lui dire et bien souvent sans ménagement. Elle a beaucoup d'estime pour Firmin et elle sait que quelque part c'est réciproque même s'il n'emploie pas la même méthode pour l'exprimer. Dans sa réflexion, elle en oublie les oignons qui roussissent au fond du faitout et se brûle en le retirant du feu sans se servir de la manique. Entre cris et odeur de brûlé, Firmin apparaît rapidement dans l'embrasement de la porte arborant un air suffisant. En voyant la détresse sur le visage de Dahbia, son comportement change soudainement. Il ouvre le robinet pour glisser la main de Dahbia sous l'eau froide.

- C'est tout de même pas possible, réfléchis donc avant d'agir. Tu t'es pas mal abîmée. Garde-la dessous, je vais chercher de la crème.
- Je voulais vous faire un bon repas pour ce soir.
- Eh bien tu t'y prends d'une drôle de façon.

Après avoir correctement badigeonné de crème le creux de la main de Dahbia, Firmin décroche son tablier de la patère.

- Ben qu'est-ce que vous faites ?
- Et bien je vais t'aider.
- Mais c'est pas pareil.
- On va dire que tu seras le chef et moi le marmiton. Je te promets,

c'est toi qui dirige et je ne ferai qu'exécuter sans rien dire.

- Sans rien dire ? Alors là, je vous crois pas.
- Allons, cesse donc de parler inutilement sinon on y est encore demain.
- Vous voyez que vous pouvez pas vous en empêcher. C'est moi le chef donc c'est moi qui dit quand on commence et ce qu'on doit faire.
- Bon d'accord, alors je fais quoi ?
- Vous finissez de couper les pommes de terre en rondelles et je les veux fines et de même grosseur.
- Je sens qu'on va s'amuser.
- Tutute... Allez, allez au travail.

Dahbia surveille attentivement les moindres gestes de Firmin qui exécute les données sans dire un mot, mais ne peut s'empêcher pour autant de souffler ou de dandiner de la tête à chaque ordre. De l'entrée au dessert, le couple s'accorde, retenant bien souvent son exaltation afin de préparer au mieux le meilleur des repas. Une fois attablés, les deux protagonistes, un verre de champagne à la main, trinquent au bon déroulement de leur repas.

- A la vôtre ! Monsieur Firmin, vous avez été un bon élève.
- A la tienne ! Dahbia. Tu as été un redoutable chef, mais le résultat semble bien concluant.
- Oui. Je pense qu'on fait une bonne équipe non ?
- Il me semble, en effet, il me semble.

- A propos, je dois vous dire quelque chose monsieur Firmin.
- Quoi donc ?
- Je vais bientôt partir. Violette et Antoine vont m'accompagner au service d'aide sociale pour qu'ils me trouvent un logement et que je puisse faire une formation. J'ai choisi la coiffure. Qu'est-ce que vous en pensez ?
- Ah... Et bien, je ne savais pas... La coiffure, oui c'est bien la coiffure. Mais tu partirais quand ?
- Je sais pas. Il paraît qu'il faut monter un dossier, que ça passe dans les mains d'un juge et plein de trucs comme ça. Peut-être que je vais rester ici un p'tit peu de temps encore si vous voulez bien. Antoine dit que ça devrait aller vite vu qu'il connaît bien le bonhomme de l'aide sociale. On verra bien.
- Hé bien, oui, il y a pas de problème, tu sais que tu peux rester ici le temps que tu veux.
- Je vous remercie bien monsieur Firmin.
- Alors on doit trinquer pour cette bonne nouvelle.

Firmin, un sourire timide aux lèvres, lève son verre. Un blanc s'installe entre eux et seul les cliquetis des ongles de Flip sur le parquet rompent le silence.

- Vous êtes tout blanc, vous avez pris vos médicaments pour le cœur ?
- Oui c'est rien, j'ai juste un peu chaud.

- Vous voulez que je baisse les radiateurs ?
- Non, ça va passer.
- C'est pas parce que je vous ai dit que j'allais partir ? Enfin, vous m'avez dit souvent que vous aimeriez bien revivre comme avant, je veux dire tout seul.
- Je t'ai dit ça moi ? Je pense que t'as rêvé ma pauvre Dahbia. T'inquiète pas, je suis content pour toi, c'est tout. Allez, on le goûte ce sacré repas ?
- A ça oui, en plus je vais me faire servir.
- Profite ma petite, profite.

26 octobre

Ses longues enjambées pour éviter les remous mousseux des ressacs contre les longues bandes de débris de coquillages mêlés au varech la déstabilisent par moments et les éclaboussures implacables maculent son pantalon retroussé aux genoux. Ses éclats de rire peinent à percer la rumeur de l'océan. Les bras au ciel, poings serrés, elle emplit à plein ses poumons du flux iodé, puis tourne la tête. Au loin, il est assis, toujours à la même place. C'est une nouvelle journée pleine de lumière, d'odeurs, de vibrations qui remplira son cœur. Cet après-midi, elle enfourchera son vélo, parcourra le littoral, gorgera sa besace de cailloux et de petits objets de nacre qui grossiront son trésor. Les milliers d'éclats sur la surface de l'eau pareils à de minuscules diamants cillent comme pour un appel au large. Elle se retourne et se met à courir en sifflant Flip concentré à creuser le sable. Essoufflée et les bras ballants, elle s'immobilise devant Firmin.

- Pousse-toi donc, tu me caches du soleil. Viens plutôt t'asseoir à côté de moi et attention de ne pas me mettre du sable partout.

Dahbia s'exécute et pose son visage contre l'épaule de Firmin.

- On est bien là hein ?

- Faut pas se plaindre pour notre dernière journée, il fait beau. La

semaine prochaine, c'est la reprise.

- Pff oui et en plus, je suis plus en cours, je commence mon premier stage.
- C'est la dure loi de la vie ma petite Dahbia.
- Merde alors, c'est vraiment trop court les vacances !

## Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

### Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



### Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

[Donner votre avis](#)



### Les auteurs comptent sur vous

